

VALERY ALEFF

RÉFLEXIONS, DÉFECTIONS

I

CE N'EST PAS LA MER À BOIRE

Il paraît qu'à la fin de sa vie un vrai créateur réduit sa production, comme s'il devenait de plus en plus sage, de plus en plus muet, de plus en plus cadavérique. Un compositeur exprime son for intérieur en trois notes qui disent tout sur ses états d'âme et sur la création. Un écrivain écrit trois mots. Au lieu d'offrir à son lecteur un océan – que pourrait-on faire d'un océan ? – il lui propose une tasse de thé bien chaude.

Une question essentielle demeure, malgré le réchauffement de la planète : donner ou prendre ? Les empiristes pensent que les tests apportent plus de renseignements sur le monde que notre tête et son cerveau. Il faut donc tendre la main et attendre : la nature elle-même répondra à la question. Au bout de quelque temps, soit on reçoit quelques gouttes de pluie, soit une tronçonneuse passe et nous coupe le bras.

Rien n'est plus dangereux qu'un vieux manuscrit retrouvé dans un grenier. Vous l'ouvrez et vous ne comprenez rien. Vous savez que c'est vous qui l'avez écrit, mais vous ne comprenez ni vous-mêmes ni vos pensées ni vos élans d'autrefois. Vous vous dites alors que vous avez écrit cette œuvre dans le but de vous faire comprendre que vous ne comprenez rien. Vous avez mis du temps, mais à présent vous ne comprenez rien du tout. Vous le comprenez et cette compréhension vous gêne outre mesure. Votre but n'est pas atteint. Vous avez vécu en pure perte.

La vie d'un héros se limite souvent au nombre de cadavres qu'il laisse derrière lui. Ce point de vue ne correspond ni à l'enseignement de l'Église – la conquête du Graal est une exception notoire – ni à notre humanisme inné. C'est pour cela que les sages vous parlent toujours d'un chevalier qui, au beau milieu du Moyen Âge, lance un défi à un autre chevalier. Ce dernier fait son apparition à l'endroit indiqué par le premier, mais celui-ci brille par son absence : il s'est réfugié dans le coin le plus sombre de son château. Vous êtes censé suivre son exemple, même s'il n'y a pas de chevaliers dans les parages.

Tertullien condamne l'intellect et toutes ses conquêtes sans exception. À l'inverse de son collègue, Origène ramasse toutes ces conquêtes, quelles que soient leurs origines. Dans sa doctrine, les païens cohabitent avec les chrétiens. Comme d'habitude, il faut choisir la voie moyenne. Au lieu de suivre l'exemple d'Origène et de subir une castration en règle, on ne coupe que la moitié de son pénis. Et on lit les œuvres de Platon, tout en rejetant l'héritage d'Aristote et d'Aristophane.

LA FOI DES RUSSES

Nous parlons volontiers des anges. Nous racontons leur vie par le menu, comme si nous les connaissions, non par ouï-dire, mais véritablement – face à face, comme dit Saint Paul. Il est vrai que les anges sont plus accessibles que la Vierge Marie, sans parler de Jésus-Christ, mais nous avons tendance à faire croire que nous les rencontrons tous les jours, que nous dînons avec eux trois fois par semaine. Nous allons jusqu'à dire qu'ils aiment le fromage de tête, au détriment du bœuf qui nous vient du Japon. Les Russes tiennent à leur variété de Christianisme au point de se méfier de tout ce que disent les catholiques et les protestants. Ils pensent que les anges imitent Dieu le Père, et que ce qu'ils mangent reflète Ses préférences dans le domaine de la gourmandise. Les autres chrétiens s'appesantissent sur le fromage de tête. Les orthodoxes en concluent que Dieu n'aime ni le fromage ni la tête. C'est pour cela qu'ils perdent la tête et s'adonnent entièrement aux élans du cœur.

UN DICTON RUSSE

Un ouvrier dit à Tolstoï : « Je suis triste : mon âme est immortelle, mon corps ne l'est pas. Après ma mort, mon âme s'envolera vers les cieux, tandis que mon corps pourrira sous terre. » « Tu n'as qu'à suivre ton âme et tu seras immortel », répond Tolstoï. Cette discussion n'a ni queue ni tête ; elle n'a pas de fin non plus. L'ouvrier demande à Tolstoï comment il pourra suivre son âme. Tolstoï lui dit qu'il faut s'accrocher aux ailes de l'âme. « L'âme a-t-elle des ailes ? » demande l'ouvrier. Tolstoï dit que oui. L'ouvrier s'inquiète à juste titre : il se souvient des oiseaux qui battent des ailes. Si l'âme suit leur exemple – elle n'a pas le choix, paraît-il –, elle battra des ailes, elle aussi. Par la même occasion, elle risque de battre celui qui s'y accroche. « Ne t'inquiète pas, répond Tolstoï. Dieu se chargera de ta sécurité. » « Ne le fera-t-Il pas, si je ne bouge pas ? » demande l'ouvrier. « Sous la pierre qui gît, l'eau ne coule pas », répond Tolstoï.

En parlant de Montaigne, Pascal répétait souvent le mot « sottise ». Et quand on lui demandait ce qu'il voulait dire, il disait : « Son moi est devenu le centre du monde » ou « son moi se faisait passer pour le centre du monde. » Il ne savait pas qu'au vingtième siècle, aux États-Unis, les beaux quartiers se sont mis à glisser du centre vers la périphérie, de sorte que seuls les pauvres y habitent dorénavant. Montaigne passait pour un prophète : tout penseur qui se respecte fait de son mieux pour mériter ce titre. Si on lui avait reproché de se prendre pour le nombril du monde, il aurait pu répondre : « J'appartiens à la race des pauvres d'esprit. C'est pour cela que j'habite au centre. »

La question « Où va-t-on ? » n'a plus de sens : on connaît la réponse. On va de plus en plus bas. Le caractère imperturbable de notre chute effraie les observateurs. Même la bassesse des bas-fonds ne nous arrête pas : nous continuons notre descente vertigineuse sans savoir où elle nous mène. Nous sommes à présent dans le bas des bas, au fond des fonds, mais nous répondons à nos destructeurs : « D'accord, sur le plan artistique et philosophique, notre monde s'apparente au vide. Mais si le vide

existe, c'est qu'il n'est pas rien. » On a beau nous dire que, d'après Roger Bacon, la nature a horreur du vide – ou de nous, autrement dit. Un récipient d'eau se casse sous l'effet du gel : la nature préfère briser la bouteille plutôt que de laisser du vide se former à l'intérieur.

Apparemment Dieu n'a pas l'intention de casser le monde. « Alors, cassez-vous, disent nos destructeurs. N'auriez-vous pas peur de votre propre vide ? Ne faudrait-il pas faire le vide de cette déchéance indigne et ridicule ? » « Si nous nous cassons, disons-nous, nous ferons de notre vide un pur néant qui est quelque chose – une chose en soi, si vous voulez. » Et nos défenseurs de conclure : « Pour faire le vide, il faut tout enlever, sauf le vide. »

Peu à peu, nous prenons la mauvaise habitude de ne pas répondre aux questions qu'on nous pose. Nous répondons à une question voisine qui n'est pas très loin de celle qu'on nous pose, mais, inconsciemment, nous croyons sans doute que ce décalage à peine volontaire nous met à l'abri des dangers liés à notre interlocuteur et au monde en général. La même habitude concerne aussi notre façon de parler : nos arguments sont souvent à côté de la plaque. Cette astuce, en supposant que c'en est une, a son origine dans l'instinct de conservation dont la préoccupation primordiale consiste à esquiver les coups du destin, à échapper à la mort, ne serait-ce que l'espace d'un après-midi. Décalage est le mot-clé de notre vie, et c'est notre vie qui en souffre en premier lieu. Elle est décalée par rapport à elle-même.

Si nous voulons énoncer une vérité éternelle dans un texte assez court sans nous donner la peine d'y ajouter quelques commentaires, une antithèse quelconque, nous tombons assez vite au niveau des discussions du café du Commerce. Pour éviter cette déconvenue, nous descendons encore plus bas en espérant devenir paradoxal, intéressant, énigmatique. Nous finissons par proposer une platitude du genre : « Il n'est pas étonnant que nous tournions en rond car nous sommes sur la terre qui tourne en rond. En tournant en rond, nous exprimons notre attachement à la terre, notre amour pour notre mère nourricière. » Ou nous écrivons simplement : « Les planètes tournent en rond parce que nous tournons en rond », ce qui veut dire qu'à la longue nous sommes devenus les maîtres de l'univers. Mais si quelqu'un nous rappelle que les trajectoires des planètes s'apparentent plutôt à des ellipses, notre raisonnement s'écroule.

Si, de temps à autre, nous ne nous donnions pas la peine de réfléchir, nous ne saurions jamais que nous sommes mortels.

Si nous n'étions pas mortels, nous ne connaîtrions pas le bonheur car seul le bonheur qui meurt est digne de ce nom – en raison des souvenirs que nous en gardons.

Nous n'arrivons pas à nous lever de notre chaise-longue. Et si, à la longue, nous y arrivons, nous faisons de notre mieux pour garder l'équilibre et ne pas nous casser la figure. Et puis un jeune homme nous rend visite et dit : « Moi aussi, j'ai du mal à me lever d'une chaise-longue. » Du coup, nous nous sentons rajeunis, presque immortels.

Les uns prétendent que la vie est la meilleure instructrice que l'on puisse trouver de par le monde. Les autres nous parlent de l'enseignement de la mort qui est bien supérieur à celui de la vie. Un bouddhiste nous dit : « Ni la mort ni la vie n'existent. » Nous entendons le bouddhiste et nous pouvons même le toucher. Le toucher parle de la réalité d'une manière inimitable.

Quand on est vieux, on écrit : « Bien dormi. Mal dormi. Un demi-cachet. Deux somnifères. » On ne décrit pas tout ce qui nous passe par la tête. On note ce qui se passe dans la vie. Et ces notes font vibrer la corde sensible bien plus que n'importe quel trucage poétique ou philosophique. Paraît-il.

La cathédrale Notre-Dame brûle. La flèche qui date du XIXe siècle tombe. On a l'intention de la remplacer par une réplique correspondant davantage à notre siècle, à notre vision des choses. À mon avis, il faudrait restituer l'original, ne serait-ce qu'en hommage au roman de Victor Hugo : c'est la flèche disparue qu'il a regardée toute sa vie. J'ai lu ce roman à l'âge de dix ans, en russe. Je ne l'ai jamais relu.

D'après les linguistes et les opportunistes, toute fortune est une infortune sans « in ».

Quand quelqu'un prétend que la douleur est productive, il faut prendre la douleur et la montrer à tous les badauds. Elle saigne et on assiste à un écoulement spectaculaire du pus.

L'harmonie s'exprime au grand jour. On prend « s'exprime » et on oublie l'harmonie.

S'il y a du vrai dans tout ceci, il y a du faux dans tout cela. Et vice versa. Cette dialectique est apocalyptique, sauf qu'elle ne meurt pas d'apocalypse ; ni d'apoplexie. D'une crise cardiaque peut-être.

Si vous voulez être à la page, il faut retirer cette page de la circulation.

Si votre instinct de conservation vous lâche, vous vous conservez en pure perte.

Avant de discourir sur la liberté, enlevez vos vêtements qui sont le symbole le plus trivial du manque de liberté, de libre arbitre. Vous pouvez restez nu, même si le sujet de votre deuxième discours est le déterminisme.

Si vous étiez une particule, on vous poserait toutes sortes de questions auxquelles vous ne connaissez aucune réponse. On vous demanderait si vous êtes associé au champ de Higgs ou simplement au champ électromagnétique. Vous finiriez par chanter tout doucement : « Je suis un tout petit enfant. Je vais glaner aux champs, aux champs. » Vous pourriez aussi vous étendre ??(disserter) sur les Champs Élysées et Proust. Au lieu de faire un sermon, Bouddha avait l'habitude de montrer une rose à ses disciples. Pendant votre promenade sur les Champs Élysées, vous pouvez cueillir des roses et d'autres fleurs et même des herbes. Pourquoi ne pas les montrer aux autres promeneurs ?

Heureusement que nos croyances reflètent rarement la vérité. Nous croyons dur comme fer à la sincérité et à l'éloquence des yeux qui, d'après nos observations, sont les miroirs de l'âme. Il paraît qu'à présent nous avons assez de connaissance pour combiner le réalisme et le nominalisme, Platon et Roscelin. Aujourd'hui, ces contraires peuvent et même doivent se rencontrer, sinon notre vision du monde risque de paraître trop pauvre non seulement à nos amis, mais aussi à nous-mêmes, ce qui est bien plus ennuyeux, somme toute. Les yeux, comment arriveraient-ils à refléter cet état de choses ? Je me souviens d'une photo assez célèbre. Les yeux que j'y voyais n'étaient pas identiques : l'un était triste, l'autre joyeux. Mais pour refléter l'union du nominalisme et du réalisme une opposition d'humeurs ne suffit pas : il faut loucher.

« Cette page blanche est une page blanche », disent les optimistes. « Cette page blanche est une page noire », disent les pessimistes. Pour une fois, les optimistes ont l'air d'avoir raison.

À L'ORIGINE DE LA FAMILLE

Chaque homme qui se respecte se déchire pour rendre hommage à la complexité, au caractère contradictoire de la vie. Certains d'entre nous sont capables de ramasser les morceaux et de les remettre en place. Certains hommes ramassent les morceaux qui leur appartiennent, mais ils n'ont pas assez de force pour les remettre en place. Ce sont des femmes qui s'en chargent.

Si quelqu'un nous dit : « Je sens l'univers tout entier », nous n'avons pas envie de le croire. Pour le faire douter de son assurance mal fondée, nous lui demandons : « Pouvez-vous sentir votre petit doigt ? » Si la réponse est « non », nous sommes prêts à le croire au sujet de l'univers.

Nous voyons souvent des anges – soit dans un sommeil semi profond, soit dans un réveil brumeux et embrouillé. Quand nous en voyons un, nous pensons que ce n'est pas un ange, et cette

négarion n'a rien à voir ni avec nos mérites ni avec leurs contraires – nos démérites, le péché originel. Et si ce soi-disant ange dit : « Je ne suis pas un ange », nous comprenons que c'est un admirateur de Magritte.

Il n'y a que des traductions. Elles sont en nous, autour de nous. Elles sont une forêt de symboles que nous traversons quotidiennement. Au bout de quelque temps, nous nous demandons s'il y a des bonnes traductions parmi celles qui nous servent de guide. Il ne faut pas oublier que « l'espoir » est une mauvaise traduction de « la mort ». Et, comme disent les mauvaises langues, « la mort » est une mauvaise traduction de « la vie ». Il ne faut donc pas s'acharner contre les mauvaises traductions. Il faut les accepter au fur et à mesure.

Si j'entre quelque part, on me prend pour le fils prodigue. On me gronde, on m'embrasse, on me sert un dîner, comme si je n'avais pas mangé depuis vingt ans. Ce n'est pas la peine de dire que je ne suis ni un fils prodigue ni un fils tout court. Je ne suis ni un fils ni une fille ni un neveu. Je pousse une porte et j'entre, comme si de rien n'était. C'est tout ce que je fais au cours de ma vie.

Il ne faut pas entrer, il faut sortir. Seuls les aphorismes nous donnent de bons conseils.

Si vous escaladez une montagne, on vous applaudit. On vous surnomme Zarathoustra. Si vous grimpez sur une échelle, on se moque de vous en disant que vous vous prenez pour Jacob. Si vous prenez un ascenseur et montez jusqu'au dernier étage d'un gratte-ciel, quelqu'un parlera de la tour de Babel en agitant un doigt dans votre direction. Si vous descendez dans une cave – sauf s'il s'agit d'une cave à vin – on récitera un monologue des *Bas-fonds*. Et si tout bonnement vous restez au lit, Oblomov fera son apparition. D'après vos semblables, vous êtes toujours quelqu'un d'autre. Et si vous n'évoquez personne, on dit que vous êtes l'homme invisible. Mais si vous apparaissez nu sur la place Rouge ou Time Square, on vous emmène à la police.

Même si vous ne lisez pas I Ch'ing tous les jours, plusieurs fois par semaine, vous passez d'une extase à un effondrement suicidaire. Si un portraitiste accepte de vous peindre, il divisera sa toile en deux. Dans la partie supérieure, votre tête dansera à côté de vos bras. En bas du tableau, on verra un couteau de cuisine serré entre vos orteils.

Il y a des individus qui, tous les jours, trois fois par jour, font la navette entre Dieu et Satan. Et puis ils constatent qu'il s'agit d'une penderie et d'une commode.

Montaigne nous a appris que les détails étaient importants. Sans son concours, on n'aurait jamais rien compris dans ce domaine. Même aujourd'hui, il y a des fanatiques qui ne lâchent pas Montaigne, quelles que soient les circonstances. Si, dans un journal, ils tombent sur le boson de Higgs,

ils jettent le journal en disant : « Montaigne n'en parle ni dans les *Essais* ni ailleurs. » Ces admirateurs obstinés ne savent pas comment les particules acquièrent une masse.

Même si nous avions vu le jour avant le Tout-Puissant, nous n'aurions pas pu lui dire : « S'il Te plaît, ne crée rien du tout ! » ou « Ne Te retires d'aucune partie de l'univers pour nous laisser de la place ! » De toute façon, Il ne nous aurait pas écoutés. Par contre, en vertu de l'autorité que la mécanique quantique octroie aux observateurs, nous aurions pu dire au big-bang : « « La ferme ! »

Nous nous cognons la tête contre les murs en criant : « Pourquoi ? Pourquoi ? » Je ne suis pas sûr que nous serions soulagés si une voix caverneuse ou céleste nous répondait : « Parce que. »

Je ne crois pas à la simplicité foncière des arts. (Même Mozart n'est pas simple ; surtout pas lui.) Mais parfois un geste simple, quotidien à souhait, m'offre une sensation de bien-être trompeuse, voire hypocrite. Après une longue promenade, je vois mes pantoufles et je les mets, ce qui est d'autant plus agréable que je les connais depuis l'année dernière. En pareil moment, je suis capable d'écrire : « La vie n'est qu'une série de pantoufles que je mettrai les unes après les autres. » Ou est-ce à la mort que je pense ? Une paire de pantoufles que l'on met après une longue marche.

LES OISEAUX DE MAUVAISE AUGURE

Le mal est peut-être relatif, et l'on peut le penser lorsqu'on boit une bonne bouteille – même s'il s'agit d'une bouteille de bière. Mais l'homme qui souffre d'un cancer généralisé projette son état sur sa vision du monde (et sur ses proches, ses amis). Pour lui, le mal est un phénomène généralisé qui ne souffre aucune exception. En raison de cette attitude, même saint François et ses oiseaux deviennent maléfiques.

LE MEILLEUR OREILLER

Les sceptiques n'ont pas de convictions ; d'après eux et leurs partisans, elles ne servent strictement à rien. Emboîtant le pas à Falstaff, ils disent que les convictions ne se mangent pas et qu'on ne peut les mettre au milieu d'un jardin à la place d'une fontaine ou d'une statue d'Apollon. Mais si vous avez la conviction qu'après la mort vous irez au Paradis où vous danserez avec Audrey Hepburn, vous dormirez sur vos deux oreilles.

Nous crions : « Liberté, liberté ! » On nous dit que nous ne sommes pas encore mûrs pour la liberté. Alors, nous nous y entraînons tous les jours. Nous critiquons le gouvernement ; nous disons que le premier ministre est une nullité : quand il entre, on a l'impression que quelqu'un est sorti. Nous exprimons nos points de vue dans des domaines où ne nous connaissons rien du tout. Nous brandissons des banderoles et cassons des vitrines.

Un jour, nous sommes mûrs pour la liberté, et nous le faisons savoir aux dirigeants du pays. Et on nous donne la liberté.

Quand on fait du bien à quelqu'un, on a mauvaise conscience : on se dit qu'on l'a fait pour soi, pour sa gloriole. Quand on fait du mal à quelqu'un, on a bonne conscience : on se dit qu'on aura assez de remords pour mériter le pardon, et même le Paradis.

Malheureusement, on ne peut pas dire : « Je ne pense pas, donc je n'existe pas. » Quelqu'un a dû le dire avant moi. Je me demande si cet homme ou cette femme existe.

« Oui, en vérité, il me semble que les démons jouent à la balle avec mon âme », disait Thérèse d'Avila. Les démons pullulent dans les récits des saints. Ce n'est plus le martyr qui érige votre statue au sein de l'Église. C'est le nombre des démons qui jouent avec votre âme et éventuellement avec votre corps.

On ment sans arrêt. Mais quand on s'arrête de temps à autre, on ne dit pas la vérité : on dit n'importe quoi. Je me demande s'il vaut mieux proférer des mensonges (en ce cas, on connaît la vérité) ou rendre publique une vérité mensongère à laquelle on croit et que l'on soutient de toutes ses forces. Ptolémée croyait aux étoiles fixes et son enseignement nous a fourvoyés pendant des siècles. Dante en profite et tout est justifié, même la création.

Ce n'est pas la peine de courir à droite et à gauche. Que vous courriez ou non, vous êtes un arbre de vie qui perd ses feuilles et même ses branches.

On veut s'unir à la nature, vivre comme elle dans son for intérieur. On se couche au milieu d'une forêt et on se dit que tôt ou tard on deviendra un arbre, pourvu qu'il pleuve trois fois par semaine. Puis on se rend compte que l'on ne deviendra jamais un arbre. Et un buisson ? Pourquoi pas ? C'est plus facile à première vue. Un échec de plus.

Il ne nous reste qu'à redevenir nous-mêmes au milieu d'une forêt qui ne nous connaît pas.

D'après les physiciens, il existe une symétrie entre la matière et l'antimatière. Nos observations nous conduisent à la conclusion suivante : il existe une symétrie entre les humains et les antihumains ; entre la vie et l'antivie. Hegel et ses antithèses n'ont rien à voir dans l'histoire : nous sommes antihumains ou plus précisément anti-nous-mêmes au moment où nous décidons de nous joindre à la société qui nous demande de ne pas faire de bruit après vingt-deux heures. C'est après vingt-deux heures qu'habituellement nous jouissons de la vie et maudissons les dieux.

LE MIRACLE DE LA VIE

On se dit que cela ne donne rien, quel que soit ce cela et ce rien. Et puis on voit l'un et l'autre grandir à tel point qu'à la longue ils donnent quelque chose, beaucoup plus que quelque chose. Ils donnent La Chose.

On lit dans un magazine scientifique : « Plongée—dans un fluide parfait. » « À ses débuts, l'Univers a brièvement été un plasma de quarks et de gluons. » Il y a des Russes (et ils ne sont pas les seuls) qui sont plongés dans la vodka ; un lieu commun, somme toute. Il y a des Romains qui sont plongés d'abord dans l'eau de leur bain, puis dans leur sang.

Le bonheur est inaccessible, à moins qu'en regardant une fleur, vous ne réussissiez à vous prendre pour Bouddha.

« Bon débarras. » On le dit à propos de tout et de rien. Lassitude et vieillesse aidant, un jour on laisse tomber « débarras ». On dit « bon », même si on boit de la piquette.

On se prend souvent au sérieux, et on sait le faire à la perfection. Mais si l'on se prend trop au sérieux, on aime de temps à autre faire le contraire : se prendre à la légère. Comment s'y prendre ? Si l'on pense quotidiennement à la mort, il ne suffit pas de penser à la vie pour se débarrasser de ses craintes, de ses prémonitions : tout cela revient au même. Et si l'on se met à chanter, on risque de se rappeler le cygne. Alors, on se met à danser sans évoquer Saint-Saëns et sa danse bien connue ; et *La Règle du jeu* de Renoir. On dit des bêtises, on fait des bêtises. À la longue, on se fait écraser par le sérieux de sa légèreté.

Un autoportrait nous montre Munch assis dans un fauteuil, devant une fenêtre ouverte. « Entre deux et quatre heures du matin », précise-t-il. Et moi ? entre deux et quatre heures du matin ? Assis, assis, assis, assis. Le reste est trop pittoresque.

Lorsque j'ouvre un livre que j'ai lu et relu, je m'étonne du peu dont je me souviens. C'est comme si je n'avais jamais ouvert ce livre. Je crois que mes énormes trous de mémoire sont dus en grande partie à mon désir incontournable de ne me souvenir de rien, de rien du tout. Mais ma mémoire n'est pas vide, loin de là : elle est remplie du bric-à-brac innommable des humiliations que j'ai subies tout au long de ma vie. Je sais que ce n'est pas ce qui compte. C'est mon cerveau qui le sait. Peut-être est-ce ma mémoire qui a raison. Peut-être le bric-à-brac est-il plus important que l'amour, la foi et la mort.

Les sages disent qu'il ne faut rien désirer de ce que l'on désire habituellement. Les déceptions et les malheurs sont à l'ordre du jour. Les défaites se suivent ; on s'avoue vaincu, on est battu à plate couture. On devient de plus en plus malheureux et de plus en plus sage. Mais la sagesse fait le bonheur, tandis que l'argent fait le malheur, même si l'on donne les trois-quarts de ses gains aux bonnes œuvres. On écoute tout ça, on fait tout ça. Et puis on se repose. On compose un haïku où l'on parle de la pluie.

Autrefois je pouvais raturer mes textes sans les perdre : je les connaissais par cœur et par conséquent leur restitution ne posait aucun problème. Des nuits durant, je me demandais si je n'avais pas exagéré en permettant à mon instinct destructeur d'anéantir une partie vitale de mon avenir. À présent je sais que même si je détruis tous mes textes, tout ce que j'ai fait jusqu'ici, l'avenir sera là, anémique et démoniaque, vulgaire et ridicule. Et peu à peu j'enlèverai moi-même de moi-même, patiemment, sans rancune.

N'importe quel cercle donne lieu à des rêves centrés sur Dieu, sur la naissance de l'univers. Les circonférences sont soit partout, soit nulle part. Grâce à un effort surhumain, on réussit à se mettre au centre, mais il n'y a rien autour de nous, aucune circonférence, aucune interférence. Werner von Braun avait l'habitude de dire : « Levez-vous à cinq heures, travaillez comme un fou, faites de la pub pour vous-même. » Je me lève à cinq heures. Je me mets au centre de l'univers. Sur mon site internet on peut voir : « Centre d'attraction, d'intérêt, d'action, d'influence, de dépistage, de détention, d'antipoison. Centre dramatique et culturel. » Je récite le monologue d'Hamlet, en anglais, en russe. Je joue l'*Appassionata*. Une femme vient et dit : « Je voulais me suicider. J'ai bu du poison. J'ai fait une erreur monumentale que je déplore. La vie est belle. Donnez-moi quelque chose pour que je continue à jouir de la vie. » Je lui donne un verre de lait.

On dit que rien ne se perd aujourd'hui : tout est enregistré quelque part. Ce n'est pas la peine de jeter une bombe atomique sur l'humanité : dans une cave, dans une grotte ornée, on trouvera non seulement des peintures rupestres, mais aussi des microfilms, des sons de toutes espèces. Le déluge n'a servi à rien ; les bombes atomiques sévissent pour rien. Les beaux restes poussent partout et le nouveau monde marche sur la planète, comme si de rien n'était. Tout était là, tout est là : tous les karmas, tous les samsaras. Autant passer l'aspirateur pour enlever quelques grains de poussière.

On dit communément que les philosophes ne s'attaquent pas aux vrais problèmes. Et les vrais problèmes concernent les individus : nous ne sommes plus dans la sphère du réalisme que Platon et les platoniciens affectionnaient à outrance. Moi, je souffre de maux qui me gâchent la vie lorsque je me mets à marcher. Un philosophe me dirait : « Vous n'avez qu'à rester au lit jusqu'à nouvel ordre. Méditez,

relisez Hegel. » Le nouvel ordre arrive (un extrait de mon compte en banque) et je comprends qu'il faut bouger, sinon j'aurai des maux même au milieu du sommeil : les crampes d'estomac, entre autres.

Je marche difficilement et les philosophes me parlent de la volonté et même de la volonté de puissance : pour en tirer parti, je dois grimper sur un trône. Il me faut un escabeau pour m'asseoir sur le trône où seuls les puissants ont le droit de se mettre. Mais je n'appartiens pas encore à cette gent et par conséquent je n'ai pas de serviteurs qui pourraient éventuellement m'apporter un escabeau et une couronne. Je demeure donc planté devant le trône, incapable de m'y installer pour de bon. Les stoïques me disent : « Même dans une prison, vous pouvez vous couronner – dans votre tête. » Je me couronne, je me baigne dans les fontaines du Paradis, je bavarde avec Dieu et je m'assois par terre.

DEUS SIVE...

Portrait, statue grandeur nature. Seule la nature a cette grandeur, la nature et Dieu. Le reste est grandeur cerveau (même Dieu).

Quand, chez un bouquiniste, je tombe sur un beau livre du XVIII^e siècle, je me dis que l'homme des cavernes éprouvait la même sensation à la vue d'une goutte de pluie. Et dans une dizaine de siècles, le même sentiment de bonheur s'emparera d'un homme en présence d'un grain de poussière. S'agirait-il d'un archétype, le seul ?

On dit qu'il n'y a pas de vérités indémontrables, mais évidentes ; autrement dit, il n'y a pas de principes premiers. En voici un : si vous ne marchez pas droit, vous marchez de travers. Au cas où voudriez démontrer ce principe, vous devriez marcher de travers pendant quelques minutes, une heure peut-être. Tout dépend du terrain où vous marcherez.

En Russie, avant de s'attaquer à un problème psychologique, on ouvre une bouteille de vodka. Il est vrai qu'en Occident, on croit que les Russes boivent de la vodka même s'il n'y a aucun problème à résoudre, aucun anniversaire à fêter. Laissons ces légendes de côté – pour le moment, en tout cas. Le problème psychologique qui mérite toute notre attention concerne l'extraversion et l'introversion – les deux versions du comportement humain.

Deux Russes boivent une grande rasade de vodka, deux grandes rasades de vodka. S'il le faut, ils boivent une troisième rasade de vodka. Si cela suffit pour effectuer l'expérience, le premier Russe insulte le deuxième. Si ce dernier continue à boire de la vodka, il est introverti. Si, par contre, il lève son verre et asperge le visage de son adversaire, nous avons affaire à un extraverti. Et le premier Russe ?

Notre société de consommation vend une telle quantité de films pornos que les adolescents, sans parler des hommes mûrs, ne ressentent plus rien en compagnie des jolies femmes. Rien qu'en toucher

une ou deux provoque un rejet total de leur part. Ce dégoût risque de perturber leur notion du contrat social, leurs obligations vis-à-vis de leurs prochains et de Dieu qui, dans le cadre de l'Ancien Testament, continue à réciter la table de multiplication. La seule solution à ce problème social et crucial nous oriente vers la folie où le côté dionysiaque l'emporte sur Apollon et son intelligence, son harmonie. On n'a qu'à se rappeler la descente de Nietzsche qui s'enfonçait de plus en plus dans une orgie sans fin. Seule la faiblesse physique ne lui a pas permis de se mettre nu et de danser à Turin, à côté du cheval battu à mort, au milieu des baccantes.

« On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paraître. » C'est à la lecture de La Rochefoucauld et d'autres moralistes du XVII^e siècle que l'on mesure au mieux la différence entre les neiges d'antan et notre époque. Aujourd'hui, on éprouve un plaisir certain à paraître malheureux. Pouchkine pensait que l'habitude remplace le bonheur. C'est le récit d'une vie malheureuse qui le remplace. On est né dans une famille nombreuse. On est battu non seulement par ses parents, mais aussi par les voisins. Si l'on a une fille, elle est aveugle ou sourde ou les deux. Et le fils est encore plus bossu que Quasimodo. Les Américains qui disent : « Ce matin je vais mieux que tout le monde », décrochent sans doute des postes lucratifs. Mais ils n'hériteront pas de la fortune d'une vieille européenne.

D'une manière ou d'une autre, on retombe en enfance, à condition de ne pas mourir avant cette chute plutôt agréable. Pour une fois, on peut oublier toutes les connotations de ce mot sinistre.

À la fin de leur vie, la plupart des créateurs subissent une baisse de régime. Ils retombent en enfance ou ils descendent simplement le long du temps parce qu'ils sont à court d'idées, fatigués, essoufflés, un peu dégoûtés de la vie. Fellini fait appel à Anita Ekberg, à une scène de *Dolce Vita*. Il est à bout du souffle, mais il est touchant, touchant. On verse quelques larmes en oubliant que le mot « touchant » (en tout cas, dans ce contexte) est presque aussi sinistre que le mot « chute ».

Moi, je ferais mieux de ne pas retomber en enfance, de ne pas retomber du tout : je ne trouverais rien de spectaculaire ni dans ma jeunesse ni plus tard. Dans mon enfance j'étais plutôt médiocre : je ne cassais même pas mes jouets. Et je n'ouvrais pas la bouche en voyant un beau paysage ou un beau tableau.

Il paraît qu'il faut retomber de toute façon : on ne peut faire autrement. Autant retomber vers le haut.

Pour bien se connaître soi-même, disent les sages, il faut connaître les autres. On fait quelques tentatives louables qui vont toutes dans ce sens – vers les autres. On se lie d'amitié, on épouse une jeune fille tout en répétant : « En fleur, en fleur. » Puis les fleurs se fanent, les amis trahissent leurs amis, et l'on se dit qu'il vaut mieux ne rien connaître – ni les autres ni soi-même.

UN VRAI CONFUCIANISTE

Méprisé des grands ministres, moqué des paysans. C'est ainsi que l'on parle de Confucius. Celui qui rêve de suivre la voie confucéenne doit tout d'abord se faire connaître des ministres et susciter du mépris de leur part. Il doit (à l'instar de Tolstoï) s'installer dans sa propriété, à la campagne. Il doit acheter une faux et nettoyer de hautes herbes en présence de ses paysans. Une fois ces rites accomplis, il peut consacrer sa vie à la lecture des *Annales*.

Yang Xiong parle d'un homme qui a la constitution du mouton et la peau du tigre. Il se réjouit à la vue d'un pré mais s'effraie à la vue d'un loup : il oublie le tigre dont il porte la peau. Supposons que cet homme ne s'effraie ni à la vue d'un loup ni à l'approche d'un requin. Il ne s'effraie qu'à la vue de Dieu. Quelle constitution a-t-il ? Celle de saint Paul.

La mort n'est que l'aboutissement de l'ordre naturel, c'est-à-dire de la vie. C'est pourquoi on fait de son mieux pour mettre sa vie en désordre, sens dessus dessous ; sinon la mort n'aurait rien d'harmonieux. Un cadavre étendu dans un cercueil ne suffit pas pour atteindre les sommets du *Requiem* de Mozart.

Selon Confucius, il faut être un grand seigneur sans prendre de grands airs. Pourtant la plupart des grands seigneurs ont grand air. Tel était le cas de Luchino Visconti. Rien d'étonnant qu'il ait dit : « Je suis un petit aristocrate de merde. » C'est le fait de prendre de grands airs qui déplaisait à Confucius, et Visconti ne les prenait pas. À la naissance on a plutôt petit air. Les grands airs que nous voyons en présence de certains grands seigneurs s'impriment sur leur visage plus tard, à la manière de stigmates.

Il y a des individus qui consacrent leur vie à la révolte contre l'invisibilité que prônent les taoïstes. Pendant une réunion où ils n'ont pas droit à la parole, ils exigent qu'on ouvre les fenêtres, même si la température extérieure ne s'y prête pas. Si on leur dit qu'on risque de s'enrhumer, ils répondent qu'un rhume est préférable à l'étouffement. Sur leur lit de mort, ils murmurent : « Fermez les fenêtres. » Et ils meurent d'étouffement.

On a envie de tuer beaucoup de personnes, mais on ne le ferait pas, même si l'on ne risquait ni la pendaison ni la chaise électrique. On est trop paresseux pour tuer les humains ; on se dit que la mort s'en chargera de toute façon. Si les humains étaient immortels, on entendrait des coups de revolver vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

LE VRAI AMOUR

Un homme dit à une femme : « Je t'aimerai jusqu'à la fin de mes jours. Je t'aimerai aussi après cette fin, dans l'au-delà. » La femme hoche la tête. Elle lui rappelle qu'on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve. Alors il conduit sa femme jusqu'au fleuve le plus proche. Ils descendent de la voiture, il enlève son pantalon et ses chaussures. Il entre dans le fleuve, en sort, y entre une fois encore et dit : « C'est le même fleuve. »

LE MIRACLE

Il serait amusant de ne plus rien ressentir. On pense à l'existence, mais on ne sent plus rien. On se dit que l'on sait qu'on ne sent plus rien. On se dit que même si l'on voyait la Vierge Marie, on ne la sentirait pas. Puis on la voit et on dit : « S'il te plaît, guéris-moi ! » Et on récupère les six sens.

« Tout est bien qui finit mal. » On se demande qui pourrait dire une chose pareille : un masochiste, un pessimiste, un fataliste ? « Tout est bien qui finit », disent les résidents de l'enfer. « Tout est bien », disent les résidents du purgatoire. Ils n'ajoutent rien à cette courte phrase par crainte de compromettre leur salut à venir.

On dit qu'il faut travailler moins, mais mieux. On travaille de moins en moins. Au sommet de la perfection, on cesse de travailler. On se met au lit et on s'endort. Avant de s'endormir, on se dit que le sommeil profond est la perfection des perfections. On se dit pourtant qu'il ne faut pas pousser cet élan perfectionniste jusqu'à la mort : le mieux est l'ennemi du bien.

On dit que la raison gâche tout. C'est l'intuition qui nous mène aux tréfonds de l'art et de nous-mêmes. Vous entendez une fugue, mais l'intuition ne vous dit rien. Vous pensez qu'il s'agit d'une sonate. Et si vous êtes un communiste pur et dur, vous pouvez même ajouter : « C'est *l'Appassionata*. » Rien d'étonnant : Lénine l'aimait par-dessus tout.

Il arrive un moment où l'on n'arrive plus à supporter sa propre présence. À ce moment-là on se rend compte qu'on ne supporterait pas non plus sa propre absence. C'est le seul moyen de persévérer dans son être.

La musique ne guérit pas, ne sauve pas, n'instruit pas. Elle ne fait rien. Elle se fait.

Il faut vivre par-delà « ça va mieux » et « ça va de plus en plus mal ». Et si l'on dit : « Ça ne va pas du tout », on s'éloigne encore plus de ce qui est, de l'état de choses. On devrait suivre les leçons chez Falstaff qui, d'après ma mémoire, dit à un moment donné : « Va, John, vas-y. » Il se couche, se recouche, boit du whisky, rencontre une femme, arrive dans les bois, on le chatouille, on le gratouille, et puis tout le monde chante une fugue – à la fin de l'opéra de Verdi. C'est beaucoup mieux que le

final de la *Neuvième* de Beethoven, sur tous les plans. Ni chez Beethoven ni chez Schiller on ne chatouille personne.

LA VOIE CHRÉTIENNE

L'obésité et la grandiloquence vont de pair. Et puis on décide de perdre quelques kilos, quelques mots. On baisse le ton, on devient maigrichon. On réduit son site ~~sur~~ Internet au maximum, au minimum. Il n'y reste que le mot « amour » – en lettres capitales. Et cela nous rappelle la grandiloquence ; et même l'obésité.

Mencius reprochait à Confucius d'être « le sage qui connaît son temps » : « le sage tendance », autrement dit. Un vrai sage doit puiser son inspiration dans le royaume des vérités éternelles qui résident en dehors du temps.

Ce n'est donc pas la peine de les connaître : elles ne s'appliqueront jamais à aucun temps, à aucune époque. Elles ont sans doute cours dans l'au-delà. Selon Dante, on rêve surtout après la mort de la vie d'ici-bas ; on y pense sans arrêt. Cela veut dire que les vérités temporaires sont autrement plus importantes. « L'homme a pour rôle de se montrer compatissant. » Dans l'au-delà, cette maxime n'a pas de sens.

Question : D'où venez-vous ?

Réponse : Du fond des fonds.

Question : Qu'avez-vous vu ?

Réponse : La puissance de mon gourou.

Question : Que vous a-t-il appris ?

Réponse : La connaissance de Dieu et de moi-même.

Question : Que savez-vous de Dieu ?

Réponse : Il n'est ni ça ni ça ni ça ni ça.

Question : Que savez-vous de vous-même ?

Réponse : Je suis ça et ça et ça et ça et ça et ça et ça et ça.

LE CERCLE VICIEUX

L'initiation est une arme qui tue l'ignorance, comme disent les initiés. Grâce à ce processus (les initiés l'appellent « processus ») on passe des ténèbres de l'ignorance aux lumières de la connaissance. Il n'est pas nécessaire de s'exclamer, en voyant la lumière : « Et la lumière fut. » (Vous pouvez le faire : cela ne gâche rien.) Et puis la lumière s'éteint parce que la vraie lumière est l'ignorance. La lumière *fut*. Si vous demeurez dans le royaume de l'ignorance, vous êtes un ignare, purement et simplement. Si, par contre, vous quittez ce royaume au profit de la lumière que vous abandonnez ensuite pour retourner à l'ignorance, vous êtes un illuminé.

Il est dangereux de conquérir les espaces et ce qu'ils contiennent : on risque de se faire tuer ou de se retrouver en prison. Mais on doit à tout prix sauvegarder ce que l'on a.

Vous n'aimez pas vos semblables. Vous haïssez vos voisins et vous les insultez aussi longtemps que vous pouvez le faire impunément. Et puis votre *daimonion* vous montre la main qui se tend vers vous et vos possessions. Cette main est déjà à quelques centimètres de votre gorge et des bijoux de votre femme. Vous coupez le flot des insultes et jouez un nocturne de Chopin.

Cet après-midi, j'ai reçu un e-mail et son contenu m'a rendu malheureux. J'ai eu honte de ma tristesse, mais je n'y pouvais rien : je suis resté triste toute la soirée. Cet e-mail avait été envoyé par un salaud notoire. Je n'aurais pas dû me conduire de cette façon.

Le lendemain, j'ai décidé d'effacer cette missive calomnieuse. Je me suis ravisé. Je la garderai toute ma vie pour me rappeler qu'il ne faut pas prêter attention aux mensonges. Nous n'avons pas même assez de temps pour les vérités.

L'ÉCOLE DES SAINTS

Dans cette école, les maîtres demandent aux étudiants de faire des taches d'encre noire sur une feuille blanche. À force de méditer sur ces taches, les stagiaires se croient entourés de démons. « Si vous ne voyez que des taches d'encre vous ne serez jamais des saints. Des poètes peut-être : Baudelaire, Leopardi. »

Ce rituel explique la présence d'encriers dans un établissement où l'on ne dédaigne pas les ordinateurs.

Quand vous perdez un être cher, que ce soit un animal ou un homme, vous recevez d'habitude des visites de condoléance ; surtout si vous avez des amis trop humains. Ils vous parlent du défunt et ils font de leur mieux pour vous divertir. Ils vous racontent des histoires russes, les péripéties d'un voyage. Bref, ils vous envahissent de leur compassion.

C'est à ces moments-là que vous comprenez à quel point votre perte est insupportable.

UNE DÉCOUVERTE QUASI SCIENTIFIQUE

On ne sait toujours pas jusqu'où on peut aller dans le domaine de la souffrance. Ce domaine est vaste et on continue à en explorer tous les coins et tous les recoins, sans en oublier aucun. On arrive à un stade où l'on se réjouit de la découverte d'un nouveau recoin de douleur. On se dit : « Tiens, en voilà encore un. » C'est grâce à cette joie toute relative que l'on arrive à tenir le coup, malgré les coups de plus en plus féroces du destin.

Grâce à La Rochefoucauld, on apprécie la valeur des maximes supprimées. En voilà une :

On sait ce que l'on perd lorsqu'on agit avec méchanceté, surtout s'il s'agit d'une méchanceté gratuite qui ne rapporte rien. On perd un ami, une maîtresse, un contrat, mais on gagne une sorte de satisfaction qui, tôt ou tard, débouche sur une harmonie que la santé mentale et même la santé tout court recherchent obstinément. On se dit : « Je n'ignore pas que ma réputation et mon compte en banque en souffrent. Mais je me sens beaucoup mieux. » Et puis on tombe malade et on n'a pas de quoi se faire soigner. Personne ne téléphone, personne n'apporte des oranges. On se dit : « J'ai supprimé les contraires : l'amour et la haine, entre autres. S'il n'y a personne, ce n'est pas la peine d'aimer ou de haïr. Un amour gratuit, une haine gratuite. J'ai déjà donné. » Ainsi on prouve que l'on a tiré des leçons non seulement des Upanishad, mais aussi de sa propre conduite. On n'a pas vécu pour rien. On peut mourir tranquille.

LA VOIE PLUTÔT MOYENNE

Michelet affirme : il n'est qu'un pas du sublime au ridicule. On se croit sublime. On déploie un raisonnement grandiose devant une foule médusée. Et puis quelqu'un se met à rire en disant : « Le sens de ce discours est défraîchi. Le style aussi. Tout cela est ampoulé, vieux jeux. Vieilles lunes, ~~quoi !~~ » Les femmes rient sous cape, les hommes éclatent de rire. La foule se disperse en se disant : « Tout cela est d'un ridicule achevé. »

Une quantité non-négligeable d'orateurs, de poètes et de penseurs tombent dans ce panneau. Comment remédie-t-on à ce mal ? On fait un demi-pas. On se garde de faire ~~un~~ le pas entier qui propulse inévitablement vers le ridicule achevé. C'est le ridicule inachevé que l'on vise.

QUAND ON AIME SES ENNEMIS

On dit : « Aussi rapide que la pensée. » Un jour, mon père se donna la peine de m'expliquer pourquoi la vitesse de la pensée est mille fois supérieure à celle de la lumière. « Grâce à la pensée, on peut franchir la distance qui nous sépare d'une étoile en un rien de temps. » Actuellement, ma pensée est si lente qu'elle n'arrive même pas à parcourir les phrases que j'écris et enregistre. Un argument que j'offre à mes détracteurs.

Le progrès technologique est indiscutable, quoiqu'il continue à se traîner derrière nos prévisions audacieuses et mal-fondées. Nous croyions qu'au début de ce siècle, nous ferions des randonnées sur le Jupiter, mais c'est raté. Certes, nous disposons d'un téléphone portable qui nous prive de scènes déchirantes, pathétiques dont le cinéma nous gratifiait dans les années soixante.

Une fois de plus, examinons *La Dolce vita*. Comme d'habitude, Marcello se dispute avec sa femme. Elle descend de leur voiture, fait quelques pas, revient, Marcello la chasse définitivement et démarre en la laissant au milieu d'une route, au milieu de la nuit, à la merci des camionneurs. Les portables ne sont pas encore à l'ordre du jour et cette femme reste plantée au milieu de la route – dans

l'attente d'un messie, comme aurait dit Dostoïevski. Et puis Marcello revient, la sauve, et deux heures plus tard, ils font l'amour dans leur appartement.

Si elle avait eu un portable dans son sac, elle aurait téléphoné à la police, aux pompiers, à tous ses amis. Grâce à l'art de Fellini, on aurait assisté à une orgie – en plein milieu de la campagne, sur une route habituellement déserte. Pas d'angoisse, pas des *Nichts* de Heidegger, pas de réconciliation avec son mari. Il serait revenu, peut-être – pour la trouver dans les bras d'un autre.

Chamfort écrit : « Un malade qui ne voulait pas recevoir les sacrements, disait à son ami : 'Je vais faire semblant de ne pas mourir.' » Cette anecdote est remarquable à plus d'un titre. Je ne crois pas que le refus des sacrements faisait partie des mœurs du XVIII^e siècle. Un mourant prenait des risques lorsqu'il expédiait un prêtre et aussi quelques membres de sa famille, notamment sa mère qui, malgré l'état ~~plus qu'~~alarmant de son fils, délaissaient sa chambre à cause du choc provoqué par son geste iconoclaste. Du même coup, il se privait d'un séjour éternel au paradis qui n'est peut-être pas si ennuyeux que les personnages de Bernard Shaw le prétendent. Et puis il n'est pas facile de faire semblant de ne pas mourir quand on étouffe, on tousse sans arrêt, on crache le sang en éclaboussant son père et son neveu. Il est vrai que l'on peut rassurer tout le monde en disant : « Tout ça m'arrive depuis ma jeunesse. Deux, trois fois par semaine. Je suis toujours en vie, comme vous le voyez. » On peut accomplir un tel exploit pour gagner une résidence au paradis, pas pour le *perpetuum mobile* des tortures pratiquées en enfer.

On se demande si Chamfort connaissait ce malade, s'il avait entendu cette phrase et vu les conséquences de cet acte insensé. Il faut haïr le Tout-Puissant pour concevoir un tel acte et l'accomplir avec sang-froid, surtout si le sang coule non seulement de vos blessures, mais aussi de votre gorge. Il vaut donc mieux écouter quelques paroles consolatrices ; on n'est pas obligé d'ouvrir les yeux, même pour embrasser quoi que ce soit : un crucifix, la main du prêtre. Autant garder le silence, extérieur et intérieur. Surtout pas de « tant pis », « allez ~~vous~~ tous au diable ». Il serait ridicule de supporter le sacrement pour rien.

Les chefs-d'œuvre triomphent presque toujours sur les vérités historiques. Pour la plupart de nous, Richard III est un personnage de Shakespeare. Pouchkine et Moussorgski ont tout fait pour salir la réputation de Boris Godounov. C'est comme si l'art était la seule justification de l'histoire.

Si tant est que quelque chose (ou quelqu'un) puisse justifier l'histoire. « Même Dieu n'en est pas capable », disent les vrais croyants.

UN PAYS DE COMMUNICATION

J'ai passé l'été dernier dans un pays sous-développé où la circulation routière vous marque plus que les monuments historiques, sans grand intérêt et mal entretenus. Les gens roulaient comme des fous, faisaient sans cesse des queues de poisson, doublaient partout, klaxonnaient avec frénésie, vous

collaient aux fesses. J'ai demandé à un autochtone la raison de cette conduite. « Nos liaisons téléphoniques sont très déficientes, a-t-il répondu. Nous sommes coupés toutes les deux minutes. Il nous faut beaucoup de temps pour terminer nos conversations. Et nous gagnons ce temps sur les routes, quitte à démolir notre voiture et celles des autres. Nous avons tant de choses à nous dire. »

VOIR LA PAILLE DANS L'ŒIL DU PROCHAIN

Ce dicton essaie de nous convaincre que nous ne voyons pas la poutre dans notre propre œil. Nous n'en parlons peut-être pas, mais c'est grâce à cette poutre que nous nous insurgons contre les pailles des autres.

Nous ne pouvons nous empêcher de voir cette poutre tous les jours, parfois au cours de nos insomnies. Nous connaissons ses contours et son contenu par cœur. Nous reconnaissons son double miniaturé dans l'œil du prochain, dans n'importe quel œil. Autrement dit, nous reconnaissons notre portrait.

La plupart du temps, lorsqu'on voit le portrait de son double dans un musée, on est désagréablement surpris et l'on manifeste son indignation. Peut-être à cause de la taille du portrait.

Je n'ai jamais aimé des formules du genre : « On a vécu encore un jour, Dieu merci. » Dans ce contexte, « vécu » veut dire « survécu ». Il faut soit vivre, soit non-vivre. La survie n'a pas de sens, sauf si la dérive de la banquise nous surprend au milieu de la mer. (En attendant les sauveteurs.) Alors, nous survivons pour vivre ou non-vivre sur la terre ferme. On peut remercier chaque instant de cette fermeté.

J'ai toujours pensé qu'écrire une maxime ou noter une pensée en vue d'une publication isolée, séparée de tout commentaire était un acte hasardeux, voir insensé. Si Spinoza se contentait de ses affirmations, *l'Éthique* ne serait pas devenue le monument historique qui me poursuit où que j'aille. Il est vrai que j'ajoute des commentaires à toutes ses sentences, malgré tout ce que Spinoza lui-même a dit à leur sujet. Mais grâce au Talmud, nous savons qu'il n'y a rien de plus agréable que d'écrire des commentaires sur des commentaires.

« Quand j'ai une tentation, disait M..., savez-vous ce que j'en fais ? – Non. – Je la garde » (Chamfort). Nous savons qu'Oscar Wilde cédait aux tentations pour s'en débarrasser. Mais il vaudrait mieux, peut-être, les garder. C'est plus astucieux, plus délicieux. En effet, il y a des tentations qui sont bien supérieures aux résultats qu'on obtient en y cédant. La plupart du temps (et nous le savons aussi), les résultats nous déçoivent parce que chaque tentation digne de ce nom, vise l'inaccessible, le surhumain. On la garde pour ne pas devenir trop humain.

LA FORCE D'ATTRACTION MOLÉCULAIRE

L'état naturel de l'âme. Je ne sais pas à quoi cela rime ni ce que cela veut dire. Depuis quelque temps, mon âme rejette tout ce qu'elle ressent. Elle rejette même ce qu'elle ne ressent pas. Elle ressent qu'il y a quelque chose qu'elle ne ressent pas, et elle rejette cette chose d'office : elle est incapable de se défaire de ses habitudes. Moi, je n'ai pas envie d'intervenir dans la vie de mon âme qui est aussi la mienne. Il y a un nuage autour de moi. Mon âme rejette ce nuage et le nuage part vers d'autres cieux. De temps en temps, j'oublie mon âme et je cherche le nuage qu'elle a rejeté avec nonchalance. Je vois les autres cieux et le nuage que je cherche depuis un moment. Il a l'air de me chercher.

On chicane sur tout et l'on finit par tout jeter à la poubelle pour ne pas étouffer de dégoût. Et puis on se met à fouiller dans les poubelles.

« Je ne sais pas de quoi je meurs, mais je sais que je suis en train de mourir. » On ne veut rien savoir sur ses maladies ou sur les maladies dont le monde souffre depuis toujours, depuis le big bang. On boit une tasse de thé et on se dit : « Ce thé n'est pas une maladie dont notre univers souffre. ~~Il en~~ ~~va~~ De même pour ce gâteau. » C'est ainsi que l'on continue à vivre indéfiniment.

Si l'on veut guérir quelqu'un d'un défaut, on tombe malade soi-même. Les défauts sont contagieux ; les remèdes aussi.

Si votre collègue est trop mystérieux – vous ne le comprenez pas du tout –, vous dites simplement : « Il est vif » ou « il n'est pas vif » ou « aujourd'hui, il est plus vif ». S'il meurt et que vous voulez annoncer son décès, vous dites : « Aujourd'hui, il n'est pas vif du tout. »

On est fatigué des enseignements et de leurs pourvoyeurs. En ces circonstances, un petit jeu de mot équivaut à une semaine passée au bord de la mer.

Vertu, vice, vertu, vice. À première vue, ces notions ne sont pas interchangeables, mais lorsqu'on en parle, on ne sait pas vraiment de quoi on parle. Las et embrouillé, on s'amuse dans la sphère linguistique. On se demande s'il vaut mieux prononcer ces mots à l'anglaise ou à la française. Certes, si l'on opte pour la prononciation anglaise, on communiquera avec plus de personnes. Mais, de toute façon, elles ne comprendront rien quant à la valeur intrinsèque de ces mots. À leur tour, elles les répéteront à satiété et ensuite elles apprendront la prononciation française.

« Peu de gens savent être vieux » (La Rochefoucauld). Personne ne sait être jeune : c'est l'âge mûr qui nous offre les connaissances et même le savoir-vivre. Les jeunes s'amuse sans savoir être jeunes. Et ils s'amuse bien. Conclusion, il ne faut rien savoir ni de la jeunesse ni de la vieillesse ni de la vie.

On pense qu'on ne sera jamais fatigué de la vie : il y a tant de choses à voir, à entendre, à lire, à toucher. Et puis on constate qu'on se fatigue de Londres. C'est ainsi qu'on peut savoir deux choses, ce qui n'arrive pas tous les jours dans notre monde insondable. Qui plus est, on peut les savoir avec exactitude. On sait qu'on est fatigué de la vie. On sait aussi quand cette fatigue a vu le jour.

On aime beaucoup, on aime moyennement, on aime peu. On vit aussi sans amour – pendant des années et des années. Parfois on se juge sévèrement. On se dit qu'on mène une existence abjecte qui renie non seulement les acquis du christianisme, mais le sacré lui-même. Alors, on se met à aimer son reniement. Et on se prend pour saint Pierre.

Je n'ai jamais comparé la vie à un jeu d'échec. Je trouve cette comparaison banale, ridicule – et même vulgaire sur les bords. Pourtant je suis prêt à prendre part à ce jeu, à condition de n'être ni un pion ni un roi. Il est pénible de se rendre compte qu'une séparation s'apparente à un mat. Il est encore plus désagréable de continuer à vivre avec quelqu'un, tout en sachant qu'on est toujours en échec. Et qu'on ne peut même pas roquer.

Dans notre nature il y a deux tendances majeures : le naturalisme et le mysticisme. En proie à la première, on descend de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'on atteigne ses pieds. La deuxième donne lieu à un élan, grâce auquel on séjourne dans ses cheveux ou dans sa calvitie. Comme d'habitude, on s'efforce de réconcilier les contraires. En cas de réussite, on loge à la hauteur des organes génitaux.

Il y a beaucoup d'interdictions qui visent à nous faire accepter les aléas de notre destin : interdiction de désespérer, interdiction de boire pour oublier, interdiction de se souvenir de ses déconfitures. Il est également interdit de croire qu'Alzheimer est une panacée.

ON VIT CHAQUE INSTANT, MAINTENANT

On dit que rien ne peut rendre les pauvres heureux. Si on leur donne de l'argent, ils penseront qu'ils n'en ont pas assez. On leur donne le christianisme, en leur disant que bientôt ils seront les premiers. Ils répondent : « Nous n'aimons pas le mot 'bientôt'. »

Lorsque nous nous envolons et frôlons les nuages, Pascal nous abaisse. Et il nous relève lorsque nous nous mettons à plat ventre pour lui faire croire que nous sommes des vers. C'est comme s'il nous disait : « Imitez le Christ. *Ecce homo*. » Et puis il nous abaisse une fois de plus : il est moins prétentieux d'être un oiseau.

Un élève dépasse son maître. Un autre élève dépasse son élève. Ils se regardent tous dans les yeux et se disent que la mort les dépasse. Et aussi n'importe quel événement.

Ce qui me dépasse, moi, c'est la remarque de Flaubert : « S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare. » Quel don ? Quel Hugo ?

L'OMNIPRÉSENCE D'ALZHEIMER

La plupart de gaffes que je fais sont involontaires. D'ailleurs, je crois qu'une gaffe est involontaire – par définition. Et pourtant il y a des gaffes intentionnelles. Hier, après un concert, j'ai rencontré des gens que je connaissais à peine. Nous parlions d'un ami commun que je connais depuis cinquante ans. J'ai dit : « J'espère qu'il se souviens de moi. » « Il a la maladie d'Alzheimer, le pauvre », a dit mon interlocuteur. Du coup je me suis souvenu que j'avais déjà entendu parler de sa maladie. J'aurais pu me racheter en disant : « Oui, je le savais. Mais moi aussi, j'ai l'Alzheimer. » En tout cas, ma gaffe n'était pas intentionnelle. Aurais-je besoin d'une excuse ?

On demande à un sceptique : « Quelle est votre intention ? Que vous proposez-vous d'obtenir ? » « Rien », répond-il. On plonge dans l'hindouisme et l'on en ressort avec toutes sortes de noms : Brahman, Atman, Agni, Vishnou. Un nombre impressionnant des divinités sort de la bouche d'un zélateur. On lui demande : « Que vous proposez-vous d'obtenir ? » « Rien, répond-il. Le grand Rien. » Rien d'étonnant que l'on préfère ce rien au tout petit rien des sceptiques. En d'autres termes, on préfère le nirvana : on aime ce mot.

Soit tout exclut les commentaires, soit rien ne les exclut. La rose est sans pourquoi, mais elle n'est pas sans commentaires, on choisit d'habitude ceux de Ronsard, d'Elgar et de la Vierge Marie.

Il est agréable de se sentir en exil. Un expatrié russe ne doit pas obligatoirement penser à la Russie, lorsque la nostalgie s'empare de son âme et même de son corps. Il lui est permis de croire qu'il est né au ciel où il reviendra après son exil.

Tout nous blesse : la richesse, la renommée et la santé des autres. Et notre insignifiance, souvent imaginaire. Nous nous souvenons de Jésus, mais cela n'aide pas toujours. Alors, nous crions en suivant l'instruction de Montaigne. Et cela aide indiscutablement, tant que nous entendons ce cri.

Ressusciter les morts ? On ne demande pas mieux. Que leur dira-t-on ? Comment allez-vous ? Ils pourraient nous renseigner sur le confort des cercueils.

Les lieux communs ont mauvaise réputation. L'amour est le plus grand lieu commun de notre histoire. Il est même plus grand que la mort car, d'après les croyants, l'amour triomphe de la mort.

(Staline eut recours à ce lieu commun en parlant du poème de Gorki *La jeune fille et la mort*.) Et pourtant on ne cesse de parler de l'amour : à la télévision, dans les salles de billard et partout ailleurs. Pourquoi proscrire les autres lieux communs ?

Dès que l'on dépose sa plume, on s'expose aux maladies, comme si on avait perdu ses défenses immunitaires. En renonçant à la créativité, on perd plutôt d'innombrables occasions de dire du mal de notre siècle, de stigmatiser les esprits qui prospèrent, se baignent dans la stupidité ambiante. Et c'est ainsi que l'on persévère dans son être. Si l'on se dit (comme le fait Tourgueniev dans *Les Possédés*) : « Assez, assez », les défenses immunitaires reculent, comme si elles savaient qu'il n'y a plus rien à défendre. On va à la plage, on plaisante avec des amis et même avec des ennemis que l'on n'insulte plus par l'intermédiaire d'essais et de romans. Qu'y a-t-il à défendre ? une baignade ? un sourire sans lendemain ?

À l'école, on étudie les mathématiques à l'aide de pommes que l'on enlève d'un panier ou que l'on y ajoute. Il serait plus utile de compter les vices humains. Dans ce domaine, notre nature est bien plus généreuse que n'importe quel panier. Il est vrai que l'on ne peut déduire les vices – même lorsqu'on parle des saints. Il suffit peut-être de connaître la table de multiplication.

Les mots ne sont pas des armes fiables. Si vous tenez un couteau et si ce couteau pénètre dans la gorge de quelqu'un, vous pouvez être sûr de votre coup, sauf si vous êtes trop maladroit ou trop magnanime. Vous choisissez un mot qui, à votre avis, blessera votre ennemi – peut-être à mort. En tout cas, vous l'espérez. Mais votre ennemi ne meurt pas. Il avale encore une huître et sourit, comme si de rien n'était. Ce n'est pas tout à fait exact : le sourire que vous voyez exprime le plaisir que l'on éprouve à la suite d'un compliment.

Vous choisissez un autre mot et une autre huître disparaît du plateau. Vous continuez à choisir des mots, à les lancer à la figure de votre ennemi. Lui, il continue à manger les huîtres. Vous vous avouez vaincu. Mais vous vous dites que, vu la quantité d'huîtres que votre ennemi a mangée au cours du repas, il sera malade toute la nuit et aussi le lendemain – toute la journée.

Si l'on s'ennuie à mourir, on ne meurt pas, mais souvent on atteint un stade où le trop-plein d'ennui se manifeste d'une manière violente : on déchire ses vêtements, on casse un vase ou deux. Et peu à peu l'ennui cède la place aux divertissements.

La beauté d'un être humain ne dure pas. En tout cas, nous le pensons et nous le disons pour souligner l'importance du cœur ou du cerveau. Ou bien, pour être poli et socialement correct, on dit que la beauté est multiforme, qu'il y a une beauté de l'esprit et de l'âme qui perce à travers les rides, l'âge et la mort.

Un jour, j'ai dit à ma vieille tante qu'elle était toujours belle. Je n'ai rien ajouté à ce compliment, mais elle a compris de quelle beauté je parlais. « Je n'ai cure de cette beauté-là », a-t-elle répondu. Cette réponse l'a rendue encore plus belle.

Si l'on suit toujours le courant, alias la majorité, on fait peu de cas de ses propres convictions. Ou bien on n'en a plus : à force de suivre la majorité machinalement, sans réfléchir, on les a peu à peu perdues. Ou bien on pense qu'il ne vaut pas la peine de les exprimer : de toute façon, c'est la majorité qui remportera tous les suffrages.

Mais il y a des individus qui croient qu'il faut défendre ses convictions contre vents et marées. Ils défendent leurs convictions et la majorité remporte tous les suffrages. Presque.

On voue un culte à une belle dame, mais on n'ose pas l'approcher. Au fil des jours, la belle dame devient la Vierge Marie. On n'ose pas l'approcher non plus. Pour finir en beauté, la Vierge Marie devient une vieille femme laide ; c'est l'Église. On ne s'en approche pas.

Un enfant s'étonne tout le temps. Un homme mûr s'étonne de temps à autre. Un retraité se souvient de sa vie et s'étonne de l'insolence du genre humain, de son inanité. Tout le temps. On s'étonne aussi en se posant la question : « Comment ai-je réussi à tenir le coup ? »

Si l'on met l'accent sur la beauté de l'univers, sur sa rationalité et finalité, on se dit que tous les maux ne sont que des dommages collatéraux. Sans ces dommages il n'y aura pas de vrai hommage au Créateur, à la Providence divine. Mais on ne vit pas avec les explications. Et le corps ne les comprend pas. Le corps ne comprend que la douleur et le chatouillement.

J'ai beaucoup lu dans mon adolescence, mais je ne me souviens même pas de thèmes de ces lectures, de leurs petits ou grand récits. Mais je me souviens d'une scène à laquelle Fellini, lui aussi, était sensible. Au cours d'un festin, on apporte un porc dans le ventre duquel se cachent des saucissons et des saucisses, des côtes d'agneau et des escalopes milanaïses. Je ne me souviens ni de la fin ni du début du livre. Pourquoi ce porc et ces saucisses ? Parce que la charcuterie et même les poulets faisaient défaut en Union Soviétique où j'ai vécu vingt-sept ans ? Serions-nous marqués par notre environnement ? à ce point ?

On nie, on affirme, on énonce une vérité. Et on a mal à la tête. Quelle que soit la vérité à laquelle tout le monde tient, les maux de tête sont toujours là. Et l'on se dit que c'est la seule vérité qui compte. En tout cas, on ne peut la nier. Certes, on peut l'affirmer, mais on ne le fait pas.

La méchanceté de la nature humaine se montre ouvertement ou se cache insidieusement. Dans le premier cas, elle s'appelle « méchanceté », dans le deuxième « bienveillance ».

LE DOUTE CARTÉSIEN

Il y a un doute positif : il nous incite à chercher la vérité. Le doute négatif se complaît dans le doute – dans sa nature, dans son essence. On ne s'en débarrasse qu'en se mettant à douter de son propre doute. On doute également de soi-même, de ses mérites, de sa raison d'être. Mais on reste en vie car on doute de l'efficacité du suicide.

LA FORZA DEL ARTE

Si vous faites de votre mieux pour prendre la pose du *Penseur* de Rodin, au bout de quelque temps, vous réussirez. Mais vous ne sauriez la garder, sauf si vous renoncez à vos occupations, à votre gagne-pain. Vous n'y renoncez pas et vous ne pensez plus.

Même quand je ne suis pas dans mon for intérieur (je ne suis jamais dans mon for extérieur), je dois affronter le vide sonore – à ne pas confondre avec le silence ou avec le *Nichts*. À mon insu – ou à bon escient – j'ai choisi le mot français qui décrit tant bien que mal ce que je ressens. Plutôt bien, à mon avis. Je dois donc affronter le vide sonore ; je l'embrasse, plus exactement. Mais je ne l'étreins pas. C'est pour cela que je me réjouis quand il y a une moto qui passe.

Fellini nous montre souvent la caricature de la vie. Ses monstres, ses *freaks* nous dégoûtent des danses, des sourires – de n'importe quel geste, de n'importe quelle parole. Certes, notre époque est monstrueuse ; elle est encore plus monstrueuse que celle qu'a honorée ~~par~~ Fellini. Mais sa monstruosité n'est pas caricaturale. Elle est terne. C'est son aspect le plus monstrueux.

Nous ne savons pas ce que nous voulons. Nous ne savons pas ce que nous faisons. Si nous savions quelque chose, nous ne ferions rien. Le savoir, si infinitésimal soit-il, rend impuissant ; ce qui ne veut pas dire que le non-savoir rend puissant.

Nous envions les prophètes et nous prophétisons à nos heures perdues. Nos prophéties nous rendent heureux. Elles sont presque toujours néfastes. Quand elles se réalisent, se matérialisent, deviennent tangibles, nous nous disons que nous sommes des vrais prophètes. Quand elles sont fausses, nous nous réjouissons avec les autres.

Les insomniaques ont leurs plaisirs : ils ont reçu une occasion de réfléchir sans se sentir coupables. (Je suis dans les nuages, au lieu d'être sur terre et d'agir.) Ils écrivent des poèmes et admirent l'aube. Et ceux qui dorment ne font rien, ne se disent rien. Il est vrai que rien ne les empêche

de composer un poème, mais cela arrive rarement. La plupart du temps, ils ne font rien. Ils pourraient se dire : « Tant pis pour l'aube. »

On cherche des somnifères efficaces qui n'affectent ni la mémoire ni les jambes. « J'en ai par-dessus la tête. » Le meilleur somnifère.

On assigne « un sens » à tout. Et puis on devient sceptique. On met le mot « sens » entre guillemets. Puis on se met à mettre des guillemets partout. Puis on se débarrasse de tout, mais on garde les guillemets.

Une table, une lampe, un carnet de notes. On lit :

« Je suis bas, très bas. Et je sais que je dois m'envoler ou plutôt monter, grimper pour atteindre le sommet de la Création et Dieu Lui-même. Comment m'y prendre ? Je prends une échelle, je grimpe et je dégringole, comme l'Ivan Ilitch de Tolstoï ou Tolstoï lui-même. Je recommence et j'échoue. Et pourtant il n'y a pas d'autre solution à mes problèmes qui sont tous terre-à-terre. Il n'y a rien à faire – il faut monter. Même les gnostiques le disaient, si mes souvenirs sont bons. Tout le monde le dit car votre carrière terrestre dépend de la marche que vous occupez sur l'échelle sociale, sur n'importe quelle échelle. Il n'y a que des échelles de par le monde, et vous êtes soit en bas, soit en haut de ces échelles. Je serai tout en haut. J'y suis, j'y suis. Je vois le Tout-Puissant et je Lui parle. Tout compte fait, il n'est pas le Tout-Puissant. Il est le Peu-Puissant, pour mettre les choses au mieux. Pour lui. C'est moi qui suis le Tout. »

Un corps sous la table. Un homme ivre mort.

Tous nos vices se trouvent dans notre libre arbitre. On supprime le libre arbitre. Les vices sont toujours là. On supprime les vices. Il n'y a plus de libre arbitre.

Quand on est jeune, on pense qu'on passera d'une joie à une autre. On en changera comme de chemise. Avec l'âge, on comprend qu'une joie suffit pour toute la vie. Même une demi-joie suffirait, si l'on n'était pas trop gourmand.

On jouit de la chaleur parce qu'on est né en Sibérie. On sourit à Montreux parce qu'on a vécu en Union Soviétique. Et puis on dit aux dieux : « Laissez-moi tranquille. Je ne veux rien connaître, rien savoir. » Et l'on jouit de la tranquillité prénatale. Après tout, on n'a même pas besoin d'un utérus, de sa chaleur.

On parle de ses désespoirs, de ses agonies, comme s'il s'agissait de mets : bouillabaisse ostendaise, côtelette Kiev, bœuf Stroganoff. On vous parle d'un désespoir de plus et vous avez

l'impression d'être à table dans un restaurant étoilé. Un désespoir trois étoiles ? On s'approprie la foi chrétienne.

On s'étonne de la vanité du genre humain. Ensuite on s'étonne de son étonnement. On se demande pourquoi l'Ecclésiaste en a parlé : cela va sans dire.

Le mal a l'air de régner dans notre monde, pas ailleurs. Certes, lorsqu'on pense aux autres planètes habitables, on se dit qu'elles aussi, regorgent de mal. Mais d'habitude, nos considérations et nos discussions roulent sur notre monde : les problèmes liés à Mars ne nous touchent pas. Après tout, elle ne risque pas d'entrer en collision avec la terre. Et l'origine du mal ? On la situe ailleurs. Nous n'aurions pas pu créer les camps de concentration.

LA BANLIEUE OUVRIÈRE

Selon Catherine Emmerich, une seule pensée adressée à Dieu vaut mieux que l'univers. Cette pensée ne se trouve-t-elle pas dans l'univers ? D'où envoyons-nous cette pensée ? de l'extérieur ? de la proche banlieue ? Cette pensée, vaut-elle mieux que cette banlieue ?

Il y a des maux nécessaires. Les autres ? On peut s'en passer. Et puis on constate qu'on ne peut se passer d'aucun mal : ils sont tous nécessaires. C'est ce que les distingue du bien.

« Dieu n'a qu'à prononcer une parole et, tout aussitôt, les hommes seront saints et heureux. » Mais on ne sait toujours pas quelle parole le Tout-Puissant prononcera à cette occasion. Et même si on le savait, cela ne servirait à rien : on n'est pas Dieu. Tantôt on ne connaît pas la parole qu'il faut prononcer ; tantôt on la prononce en pure perte ; tantôt on fait un geste incongru. C'est ainsi que les tragédies grecques décrivent la vie humaine. La catharsis est la parole qu'un acteur prononce. Cette parole est censée purger les passions. Mais rien n'est purgé, ni les passions ni même le corps, sans parler de la vie. Alors, on se demande si l'on a bien entendu cette parole. L'acteur ne l'aurait-il pas oubliée ? Quel acteur ? Il y a deux acteurs sur scène ; tous les autres ont été tués. On se dit qu'un acteur représente le bien et l'autre le mal. Sur scène, il y a Dieu et le mauvais démiurge. Dieu crée le ciel et le démiurge la terre. Et puis on se dit qu'on a mal au ventre. Ce mal n'est plus une histoire racontée par un idiot.

Quand nous ne sommes pas riches, nous désirons des richesses. Quand nous ne sommes pas pauvres, nous désirons nous défaire de nos richesses. Quand nous sommes tout, nous désirons être rien. Ne nous mettons pas martel en tête : NOUS NE SOMMES RIEN. Pourquoi écrivons-nous cette vérité de La Palice en capitales ? Pourquoi la chantons-nous dans les rues ?

Nous voulons nous rendre maîtres des royaumes. On nous dit que nous n'avons aucune chance de maîtriser quoi que ce soit avant de nous maîtriser nous-mêmes. Mais c'est ce qu'il y a de plus difficile. Les exemples ne manquent pas : Staline, Hitler. Grâce aux documentaires et aux livres, nous savons qu'ils ne maîtrisaient ni leur instinct de mort ni même leurs amis. Nous savons aussi que le suicide est le témoignage le plus éloquent de la maîtrise de soi. Au dernier moment, nous nous disons une banalité du genre : « Notre vie ne nous appartient pas », et Dieu prend le dessus. Par conséquent, le seul moyen de se maîtriser est de maîtriser Dieu.

UNE MAXIME ÉCARTÉE

Je ne sais pas si je joue le jeu. Il faudrait d'abord comprendre de quel jeu il s'agit. Est-ce un jeu de société ? Non. Et je ne joue pas avec moi-même non plus : il serait ridicule de perdre contre soi-même. Certes, on peut l'emporter sur soi-même, mais ce serait une victoire à la Pyrrhus.

Comment se conduire vis-à-vis de sa propre personne ? Il ne faut ni se prendre trop au sérieux ni jouer. Faudrait-il jouer un double jeu ?

Nous comparons deux, trois choses, et nous nous disons que nous ne sommes ni assez riches ni assez célèbres. Si nous laissons notre sort et notre état tranquilles, tels quels, nous éprouverions de la joie que l'on éprouve en regardant une fleur et même un verre bien lavé. Mais nous comparons nos verres à ceux que nous voyons dans les restaurants étoilés, et nous devenons malheureux, au lieu d'écouter des quatuors de Haydn. Nous ne comparons ces quatuors ni à ceux de Mozart ni à ceux de Beethoven. Pourquoi faut-il comparer ?

C'est une des lois de la vie : il vaut mieux ne pas connaître la gloire, l'opulence et l'immortalité qu'en être déchu à la fin de sa vie. Avant mon soixante-onzième anniversaire, je n'ai connu que les échecs. Quoi qu'il m'arrive à présent sera un pas en avant – vers le haut, vers le roi des cîmes (pour rendre hommage à un fromage suisse).

L'ATTRAIT DE L'AVENTURE

Si l'on connaît un atome, un seul, on connaît l'univers. Mais si l'on croit qu'un atome échappe à cette omniscience, on se dit que la vie vaut la peine d'être vécue. On se trompe, comme d'habitude.

Au seuil de la mort, on peut dire à tous : « Pardonnez-moi. » On peut ajouter : « Pardonnez mes parents, mes grands-parents, tous mes aïeuls. » Ce n'est pas la peine de dire : « Pardonnez le big bang » : il est impardonnable. Même un tout petit bang est impardonnable.

Le monde fourmille de leçons et de leurs donneurs. Les uns nous disent comment ne pas perdre de temps ; les autres nous instruisent dans l'art de mourir. Si un vrai donneur de leçons s'endort en présence d'un insomniaque, l'insomniaque s'endort.

LA MANIE DE LA PERSÉCUTION

La fortune ne me favorise pas. Elle fait de son mieux pour me détruire. Contrairement à ce que l'on dit, elle n'est pas aveugle. Dès qu'elle me voit, elle pointe son index et dit : « Détruisez-le. »

Qu'est-ce qui rend la douleur inévitable ? La naissance. Est-elle inévitable ? Non. Mais on ne sait pas ce qui la rend productive. Et même si on le savait, on n'y pourrait rien.

J'oublie beaucoup de choses, presque tout. Je n'ai pas encore oublié l'emplacement de mon frigo, et c'est ce qui compte. (Et des autres objets du même ordre.) Mais j'oublie obstinément d'être aimable.

On est naturel quand on beugle, on fait l'amour et on marche à quatre pattes. On est naturel quand on récite Pouchkine, Shakespeare ou Dante. Par cœur.

MAM'ZELLE NITOUCHE

Comment définir cette mam'zelle ? Comment décrire ce personnage ?

Il y a peu de choses qui nous affectent autant que l'expression « trop tard ». On a l'impression d'avoir le Graal à portée de main, et puis quelqu'un dit : « Le Graal est parti il y a une heure environ. » Parfois on nous dit carrément : « Votre bonheur est parti. Votre vie est partie. » On voit sa vie s'éloigner, mais on continue à vivre. Cette suite part aussi. Et ainsi de suite. On dit : « On ne touche pas à la même vie deux fois. On ne touche pas à la même femme deux fois. On ne touche à rien deux fois, une fois. On ne touche à rien. »

LE RAISONNEMENT D'UN HOMME QUI A PEUR DE LA MORT

Le plaisir de la vie est de vivre. Le plaisir de vivre est la vie. Si l'on perd la vie, on perd le plaisir de vivre, mais pas le vivre lui-même. Si l'on perd le vivre ou les vivres, on perd la vie, mais on ne perd pas le plaisir. Et il n'y a pas de plaisir sans vie. La vie est un synonyme du plaisir. Le plaisir est un synonyme de la vie.

L'ART D'AIMER

Il est difficile d'aimer. Si la personne que nous aimerions aimer n'est pas digne de notre confiance, nous ne serons jamais en mesure de l'aimer. Cette personne mérite notre attention, sinon nous n'aurions jamais conçu l'idée saugrenue de l'aimer. Hélas, elle n'est pas digne de notre amour.

Avant de tomber amoureux, il faut choisir l'objet non seulement de notre désir, mais aussi de notre amour.

Nous sommes prêts à tomber amoureux. Tout nous convient : les manières de la personne que nous avons choisie, sa voix, ses pensées et même son corps. Et puis cette personne rencontre des gens qu'elle ne connaît pas. Du coup, nous ne la reconnaissons plus. Ou plutôt nous la reconnaissons, mais nous ne reconnaissons pas le sentiment que nous éprouvons pour elle. Ou plutôt nous le reconnaissons, mais nous le mettons à l'épreuve. Aimons-nous vraiment cet aspect-ci de notre élue ?

Puis nous découvrons d'autres côtés de sa nature – au milieu des montagnes, par exemple. Ou bien parmi les gens qu'elle n'aime pas. Nous n'aimons qu'un aspect de sa nature. Comment se débarrasser des autres ? Il est plus aisé de répondre à la question : « L'aile ou la cuisse ? »

Vous pensez que la foule consent à tout. Vous montez à la tribune et vous dites : « Nous allons... » Et la foule crie : « Oui. » Ensuite vous dites : « Nous irons... » et une fois de plus, la foule crie : « Oui. » « Nous volerons... » « Oui. » « Nous prendrons de force... » « Oui. » « Allons-y. » Vous descendez de la tribune, vous marchez et vous recevez une balle dans le dos. Vous ne marchez plus. La foule marche sur votre corps.

Un mauvais président ne peut compter sur son cerveau. Il compte sur son côté populiste : dès qu'il voit une main, il la serre. Je me propose de donner des cours où les personnes de tous âges apprendront à gifler tous ceux qui leur serrent la main. Grâce à cet exercice et à son application, le monde aura moins de mauvais présidents dans les années à venir.

On a fait vertu de l'affabilité pour que les nullités du monde entier (sans s'unir pour autant) puissent triompher sur les vrais talents qui, d'habitude, font peu de cas de la gentillesse.

On n'a nulle intention de faire vertu du talent. De toute façon, il n'y aurait pas de place pour lui : la gentillesse occupe tout le terrain.

Nous faisons de notre mieux pour paraître ce que nous ne sommes pas. Tout le monde nous trouve fatigué. On parle de nos cernes, on nous conseille un sérum anticernes. Las de ces conseils, nous nous laissons paraître comme nous sommes. On nous fait des compliments sur notre bonne mine, mais peu à peu on s'éloigne de nous. Personne ne nous parle, personne ne nous donne de conseils. Nous croyons que la cause en est notre bonne mine. On nous envie, on n'a plus pitié de nous. Notre entourage a perdu une occasion inestimable d'exhiber son humanisme, de parler d'associations caritatives. Mais non, tout le monde a simplement compris que nous méprisons l'humanité, que l'humanité nous écœure.

Les grands esprits ne sont pas blessés par les grandes choses : tout ce qui est grand est digne d'eux. Par contre, ils sont blessés à mort par les petites choses, par les piques que les médiocrités et les nullités lancent dans leur direction.

Je ne blâme jamais ceux qui m'ennuient. C'est moi-même que je blâme : je n'aurais pas dû accepter leur invitation. Je me gronde aussi d'avoir quitté la maison où j'aurais dû rester cloîtré au moins deux mois d'affilée. Je ne m'ennuie jamais en ma compagnie.

Nous ne croyons pas aux apparences. Mais faut-il croire à ce qui se cache derrière les apparences ? Et si rien ne se cache ni au-dessus ni à droite des apparences ? et à gauche ? et au-dessous ?

Il faut se faire valoir par tout ce que l'on trouve à sa disposition. S'il n'y a que des petites choses, nos concitoyens diront : « Quelle grandeur ! Seuls les grands esprits prennent un tel soin des petites choses. Et c'est ainsi que les petites choses deviennent grandes. » « Si Dieu leur prête vie », ajoute quelqu'un. « Pas nécessairement. La grandeur de celui qui les manipule leur confère de la grandeur sur le champ. »

LA CINQUIÈME ROUE DU CAROSSE

Il n'y a pas de conjuration de nullités pour écarter les talents. Les nullités naissent car personne ne peut les empêcher de naître. Même si, grâce à la technologie contemporaine, on découvre que l'embryon ne dépassera pas son enfance, on dit : « Laissons-le vivre. Comme Mozart, il écrira peut-être un opéra à l'âge de sept ans. » Et si l'on dit aux parents que l'enfant ne verra pas même son cinquième anniversaire, ils répondent : « Mais il verra le soleil et même la lune. » Et si l'on dit aux parents que leur descendant n'aura ni l'oreille musicale ni l'œil pictural ni le cerveau poétique ou philosophique, ils répondent : « Peu importe ! Il aura un penthouse sur la cinquième avenue. »

Chamfort parle de la profonde insensibilité aux vertus qui le surprend et le scandalise. Je crois qu'aujourd'hui, il serait surpris par la place d'honneur que la vertu occupe dans notre société – au détriment des qualités et des vices. Les vices demeurent cachés, pourvu que l'on ne touche ni aux femmes ni aux enfants.

On n'essaie pas de donner une définition de la vertu : on n'est ni Socrate ni Platon. Pas la peine d'écrire des volumes et de dialoguer pendant des heures. Chaque membre d'une association caritative est vertueux et l'on est très sensible à sa vertu. Aujourd'hui, le discours d'un Socrate se limiterait à des chiffres d'affaires. Aujourd'hui, au lieu d'écrire des dialogues, Platon s'adonnerait aux mathématiques à plein temps.

On doit savoir jusqu'à quel point on peut donner libre cours à sa colère, à sa libido, à son éloquence, à son résistance, à sa joie de vivre. Il y a des points partout. On marche, on bute contre un point et on rebrousse chemin.

Là où le Créateur se trouve, le monde n'est pas. Ni le soleil ni les saints ne sont sans tache. Saint François n'aurait pas dû dédier au soleil le poème que l'on cite dans les anthologies.

Si on ne parle pas français, on risque d'avoir des problèmes qui se résument à la notion de distance ou d'espace. En français on dit : « N'allez pas trop loin, sinon vous vous casserez la figure. » Il est vrai qu'on ne peut suivre ce conseil sans obtenir préalablement une information supplémentaire. C'est pourquoi on pose immédiatement la question : « Jusqu'où puis-je aller ? » On vous indique la distance que vous avez le droit de parcourir, soit en mètres, soit en yards, soit en kilomètres, soit en milles. Ou bien, on pointe l'index vers un lampadaire et on dit : « Jusqu'à ce lampadaire. » En anglais, on vous met en garde autrement. On dit : « *Don't overreach yourself* », de sorte que, pour savoir où s'arrêter, vous devez connaître l'étendue de votre « moi », l'ampleur de votre élan vital, l'acuité de votre instinct de mort.

Sans passions, la vie n'en vaut pas la peine. Avec elles, on gémit tout le temps : avant, pendant et après leur assouvissement. Selon les sages, il faut vivre sans gémissement, si bien que, du moment que l'on ne gémit plus, on peut pousser un soupir de soulagement : on est sur la bonne voie. Ou plutôt, on vient d'arriver à bon port. Il vaut mieux ne pas essayer de le décrire ce port, de le définir.

Notre sagesse (si tant est qu'elle existe) n'est certainement pas à l'abri de la destruction, partielle ou complète. Si un enfant nous dit à longueur de journée : « Tu es un débile mental » (une phrase qu'il a apprise dans son jardin d'enfants), on finit par le croire. À la télévision, on nous dit sans arrêt, en montrant des enfants : « La vérité sort de leur bouche. » En Angleterre, on montre plutôt des crèches en disant : « *Out of the mouths of babes and sucklings.* » En Russie, on se contente de montrer un enfant qui tète le sein de sa mère. On ne dit rien, mais on laisse entendre que la vérité se trouve dans le mamelon.

On vous dit que vous profitez de la fortune de votre femme. On vous dit qu'elle subvient à tous vos besoins sans craindre le ridicule. On vous dit qu'elle se fane en votre compagnie. On vous reproche sa mort prochaine. On dit et on répète que vous l'avez épousée pour son argent, que vous l'aimez pour les voitures et les villas qu'elle vous offre. « Je l'aime pour elle-même », répondez-vous.

Notre vie se résume à des calculs où il n'y a ni théorèmes ni équations. Nous méritons, nous sommes dignes de... Personne ne peut dire de quoi nous sommes dignes et ce que nous méritons. À

vue de nez – c'est tout ce que nous pourrions répondre à nos propres questions. C'est pour cela que nous ne nous posons jamais des questions du genre : « Pourquoi avons-nous décidé que nous méritons tout cela ? Serions-nous dignes de quelque chose ? de quoi ? Ne serions-nous pas plutôt indignes ? »

Il est reposant de se dire : « Nous ne méritons rien, ne sommes dignes de rien. » Ainsi nous pouvons regarder la télé ou faire des bulles de savon avec une paille. Stavroguine pense que n'importe qui est digne d'un parapluie, même Lébiadkine. N'importe qui est digne d'une bulle de savon.

Quand j'habitais Versailles, je sortais tout le temps, surtout au début de ma vie française. J'avais trente ans, quarante ans, cinquante ans. J'allais au cinéma, au théâtre et même au concert. Puis j'ai ébauché le mouvement inverse : je rentrais, au lieu de sortir. À présent je ne sors presque plus – non seulement parce que je n'habite plus Versailles, Paris, la France. L'âge y est sans doute pour quelque chose. Et la fatigue, le dégoût. Maître Eckhart dit que nous n'atteignons pas le paroxysme de la béatitude si notre âme n'accueille pas Dieu. Certes, elle est avec Lui. « Je n'ai pas le moindre doute à ce sujet », comme disait Jung. (Il disait : « Je sais », mais cela revient au même.) Mais c'est elle, notre âme, qui doit contenir Dieu, son Hôte et son Maître. En d'autres termes, on ne doit pas sortir pour se trouver en présence de Dieu. Il ne faut pas sortir de chez soi, de soi. Il ne faut pas sortir, point à la ligne. Cela me convient.

II

Vous avez soif et vous criez : « De l'eau, par pitié ! » Si vous n'êtes pas seul à la maison, s'il y a avec vous un membre de votre famille ou un domestique, tôt ou tard vous aurez un verre d'eau, à condition qu'aucun de vos bienfaiteurs ne soit ni de mauvaise humeur ni paralysé ; à condition qu'il y ait de l'eau minérale dans le frigo. Mais que ferez-vous, si vous êtes seul ? si vous êtes paralysé ? si le frigo et les canalisations d'eau potable ne fonctionnent plus ? C'est une catastrophe de cette envergure qui nous révèle le sens de la question de Swami Vivekananda : « Que peut-on espérer ? »

« Je suis la racine que chacun utilise à sa manière » (Bhagavad-Gîtâ). La racine. C'est ce qu'il y a de plus facile : personne ne la voit, personne ne la juge. Et moi, je suis une branche, et beaucoup de jeunes gens s'installent sur moi pour bavarder avec leurs amants ou amantes. Les écureuils m'utilisent aussi et je n'ai rien contre ces êtres : ils ne disent rien à propos de mon aspect esthétique. Mais les vieux qui se promènent dans le parc, me regardent et disent : « Cette branche est ratée. Elle n'est pas digne de l'arbre dont elle fait partie. Il faut que le jardinier la coupe. »

Autrefois, j'étais une branchette. Personne ne me remarquait, personne ne m'utilisait comme siège. Je suis plus important à présent, dans cette incarnation. Et je suis malheureux. Il vaut mieux être une feuille.

Il vaut mieux ne pas utiliser la racine.

Il existe deux sortes de *samâdhi* : je me concentre sur moi-même et puis je constate que ma concentration vagabonde tout autour de moi et s'aventure même au-delà de l'horizon. Je me concentre et puis je me déconcentre, déconcentre, déconcentre. Il ne reste presque rien de ma première concentration. Et la deuxième ? Je sens qu'on la piétine, qu'on y verse de l'acide chlorhydrique. Je retire ma concentration (ou ce qu'il en reste) de ce qui m'entoure, m'accable de près et de loin.

Il n'existe qu'une sorte de *samâdhi*.

Les masses rampent : elles ne peuvent faire autrement. Vous marchez devant ce troupeau. Vous êtes en avance sur votre époque. Vous êtes en avance sur vous-même. Vous voyez quelqu'un qui marche devant vous. C'est vous-même, tandis que vous, vous faites partie des masses.

Vous lisez cette phrase : « L'âme ne tue jamais et n'est jamais tuée. » Et vous comprenez que l'âme n'existe pas.

« Apprenons à nous sentir dans d'autres corps, à savoir que nous sommes tous un » (Vivekananda). Je suis un mauvais élève, et je ne me sens même pas dans mon corps, à moi. Rien

n'est à moi dans ce monde – c'est ce que je sens. Comment voulez-vous que je me sente dans d'autres corps ?

On me dit que si j'y arrive, je me sentirai aussi dans mon corps et dans ma maison, chez moi. Je serai partout chez moi. J'écris MOI. J'essayerai de me sentir chez moi dans ces trois lettres. Nous sommes tous trois : M O I. Ou I C H. Ou I A M. Ou A U M.

On nous dit que, pour être heureux, il faut renoncer à tout. Et puis on ajoute que le désir et le Seigneur ne viennent jamais ensemble. Renonçons au désir. Renonçons aussi au Seigneur.

Il paraît qu'il nous faut un grand désir de nous libérer. Une lame de rasoir n'est pas loin de notre cou. Elle s'en approche de plus en plus. Plus elle s'approche, plus le désir de nous libérer se rapetisse. Nous répétons : « Libération, libération, torturé, libéré », et la lame touche notre cou. Mais le désir n'est plus là. Il n'est ni grand ni petit. Il ne se range plus dans la catégorie des désirs. Il n'est même pas le, sans parler de il.

Le corps n'est qu'une vieille fable qui n'a plus cours. Il y avait une fois un corps. Puis trois brigands l'ont trouvé et l'ont découpé, comme un gigot. Ils en ont mangé la moitié ; ils ont enterré l'autre moitié. Trois chiens l'ont déterrée et l'on mangée. Il n'en reste que quelques os. Quand on nous dit : « Laissons mourir le corps », nous savons que nous devons laisser mourir les os, avant que les autres chiens n'arrivent et ne les enterrent.

PRENDRE SES DÉSIRS POUR DES RÉALITÉS

S'il n'a pas eu de commencement, il n'y aura pas fin. J'ai entendu cette phrase mille et une fois. Nous ne pourrions jamais savoir si le commencement a eu lieu ou non. Et même si nous l'apprenons, un jour, cela ne changera rien. Il y aura une fin de toute façon. On peut même discuter de la façon dont l'univers périra. La discussion a déjà commencé. (Un jour, elle finira.) Certains disent : « Il y aura un boum. » Les autres disent : « Il y aura un grincement. » Un grincement de quoi ? d'une porte qui se referme ? de roues d'une charrette ? de dents ?

Il y a des malheureux qui grincent des dents au cours de leur sommeil. Comment se débarrasse-t-on de ce défaut ? Il faut que les malheureux se rendent compte que rien n'existe en dehors de « Moi ». Ni le grincement ni les dents n'en font partie.

On ne sait pas combien de temps il faudra pour vivre toutes les existences, toutes les souffrances éparpillées dans le domaine du futur. Une seconde ? trois mille ans ? Une seconde, une seconde. Cette seconde ? n'est plus là et on est toujours en vie. Une seconde, une seconde. On crie, on écrit et puis on se réfugie dans le mutisme absolu. Encore une seconde, encore une seconde.

Depuis quelque temps, je fais un exercice qui ne rime à rien. Je me dis : « Ce que je vois n'existe pas en soi, même si je le touche. Je le touche, mais il ou elle n'existe pas parce que j'ai imaginé ma main et aussi le toucher. Et ça ? C'est un rêve. Je suis en train de rêver. Je me pince et je me réveille. Voilà. Tout est illusion, le fruit de mon imagination. La douleur n'existe pas. J'imagine que j'ai mal au dos. Encore un fruit de l'imagination. Dommage que je ne puisse manger ce fruit. Et le cancer dont les médecins me parlent ? Le fruit pourri de leur imagination. Je suis pur, mon corps est pur, mon âme est pure. »

Tous ces monologues se terminent par un « A » prolongé, par un cri déchirant qui déchire tous les cœurs qui se trouvent à portée de cette voix. C'est à cela que rime cet exercice – à plusieurs « A » (a-a-a-a) accompagnés de plusieurs points d'exclamation.

Il y a un malade dans mon corps, dans mon âme et aussi dans la chambre où je dors. Il m'empoisonne l'existence. Il faut guérir ce malade. Il faut le convaincre que sa maladie n'est qu'un fruit de son imagination. « Je n'ai pas d'imagination, répond-il. Et les fruits, je n'en ai pas mangés depuis longtemps. » Ce malade est sans doute un fruit de mon imagination, ce qui veut dire que je ne suis pas dépourvu d'imagination. J'imagine même les chapeaux que Proust n'arrivait pas à imaginer.

Il y a une robe à crinoline dans ma chambre. Il y a une robe à paniers dans mon salon.

Il y a un cancéreux dans ma nature. Il y a aussi une divinité qui loge à côté du cancéreux. Il faut que je guérisse le cancéreux sans toucher à la divinité : sa pureté serait salie au contact de mes doigts.

Comment pourrais-je faire la distinction entre ces deux substances ? Pourquoi ne pas les appeler par leur nom ? Mais si je dis : « Cancéreux », c'est la divinité qui fait un pas en avant. De cette façon il manifeste son désir de porter dans son sein (et sur son dos) toutes les souffrances du monde. Et le cancéreux ? Les métastases l'empêchent de bouger.

Si un gourou nous dit : « Ton véritable moi », nous nous sentons perdus. Si l'on a affaire à un seul moi, au « moi », comme on dit, tout est clair. On peut ne pas être d'accord avec la ? notion. Beaucoup d'individus disent : « Il n'y a pas de 'moi'. Il y a Dieu et rien d'autre, personne d'autre. » On leur répond : « D'accord, d'accord. Mais Dieu est 'moi', vous savez. » Mais « ton véritable moi » pose des problèmes. Cette notion débouche sur la conclusion que l'on peut résumer ainsi : il y a plusieurs moi et il faut savoir lequel est le moi véritable. » Supposons que vous ayez cinq moi, et que vous sachiez qu'un de ces moi est votre véritable moi. Les autres sont des faux moi ; des moi factices, en quelque sorte. On les scrute, on les décortique et on découvre qu'ils sont tous factices, faux et abominables. Seul le moi qui les décortique est le vrai moi. Mais comment le saisir ?

Au lieu de nous induire en erreur et nous faire perdre beaucoup de temps, le gourou doit dire : « Ton 'moi' qui décortique tes moi. »

LE GOUROU : Nous connaissons cette boîte d'allumettes parce qu'elle est finie. Elle a une forme définie. Nous ne pouvons connaître que des choses finies.

LE DISCIPLE : Dieu est infini et je le connais.

LE GOUROU : On ne peut le concevoir et le célébrer que comme fini.

LE DISCIPLE : Je le conçois et l'adore comme infini.

LE GOUROU : Comme une boîte d'allumettes qui n'aurait pas de forme ?

Un Hindou s'arracha les yeux parce qu'il ne pouvait pas voir Dieu. Un Européen arracha Dieu du ciel parce qu'il ne pouvait pas Le voir. Cette histoire a une suite prévisible. À la longue l'Hindou vit Dieu parce que seuls les yeux intérieurs peuvent Le voir. L'Européen installa Dieu sur terre.

On parle d'un cœur pur, comme si l'on parlait d'une maison nettoyée de fond en comble. La maîtresse de maison passe un doigt sur les meubles et les vases, regarde le doigt et complimente les domestiques. Comment voulez-vous vérifier la pureté d'un cœur ? N'oublions pas qu'il s'agit de sa pureté, non de sa propreté. Même une opération à cœur ouvert ne saurait nous en informer d'une manière satisfaisante.

Comme la plupart de mes collègues russes ou plutôt soviétiques, j'aime l'Inde à laquelle la censure soviétique ne privait pas d'accès à notre territoire. Ainsi, même dans les années soixante où ni Nietzsche ni Schopenhauer ni Bergson n'avaient droit de cité à Moscou, les livres sacrés de l'Inde existaient, ne serait-ce que dans les bibliothèques. Par conséquent, ma connaissance du Bhagavad-Gîtâ et des Upanishad ne date pas d'hier. Mais aujourd'hui, je me propose de m'attarder sur une idée qui tient au cœur des hindous ; et aussi au mien. Selon cette idée, l'unité n'est réalisable qu'avant ou après la Création, avant ou après le Temps. De ce point de vue éminemment salubre, la devise « unissez-vous » (qu'elle s'adresse aux prolétaires ou à qui que ce soit) ne concerne pas le monde où nous vivons et mourons. Unissez-vous après le Temps ; ou plutôt avant le Temps.

Un historien russe prétend que le régime soviétique existait aussi avant la Création. Rien d'étonnant qu'au bout d'un siècle, il ne restait plus personne à la surface du globe. Nous sommes plus résistants que nos ancêtres, me semble-t-il.

Le mal change de forme, dit-on. Je crois que le mal a toujours la même forme, et c'est ce qui est effrayant, parce que rien ne peut changer cette forme, ni une prière ni une révolte.

Le temps est la mesure de nos pensées. Il y en va de même pour l'espace. Tout mesure nos pensées. Nous nous promenons et le but de notre promenade consiste à mesurer l'étendue de nos

pensées. Iront-elles jusqu'à cet arbre ou jusqu'à ce nuage ? Lorsqu'on voit un nuage, on a l'impression que la pensée va plus loin, le dépasse et débouche sur la solution.

Je ne sais pas si je suis infini. Je sais qu'il ne faut pas fixer l'esprit sur un seul objet car c'est la fin, on n'ira pas plus loin. On n'ira pas, moi, j'irai. Il ne faut pas me disperser non plus. Disons que c'est la fin, cette harmonie, le do-majeur. À l'école musicale, j'ai appris que pour les pianistes il n'y a rien de plus difficile que la gamme en do-majeur : il n'y a pas de touches noires. Faut-il en conclure que le mal est nécessaire et même souhaitable ?

Le temps n'est que la mesure de nos pensées. C'est aussi la mesure de nos pas qui nous conduisent vers nos tombes. Nous en avons des milliers. Il y a des tombes où nous nous couchons pour nous endormir. Il y en a d'autres où nous caressons les morts, nos ancêtres, les grands de ce monde. Dante, par exemple. Ma caresse, n'est-ce pas une image digne de son *Purgatoire* ?

Je suis Existence absolue, Connaissance absolue, Béatitude absolue, Amour absolu, Mépris absolu, Lassitude absolue, Dégout absolu, Solitude absolue. D'après mon biographe japonais, je suis aussi Vodka absolue. Je bois de la vodka une fois par an.

Dieu doit être adoré comme « Mère », comme Énergie Infinie. Au lieu de quoi, il est pris en considération comme « père », comme énergie finie. Dieu est mort, Il est mort. Elle n'est pas morte !

Si je suis immobile, je suis parfait. (Dès qu'on bouge, on devient pourriture.) Si je suis parfait, je suis infini. Je suis infini dans mon fauteuil fini, une fois pour toute.

« Si un homme marche il verra à chaque pas un soleil différent, et pourtant ce sera toujours le même soleil » (Vivekananda). Je ne suis pas sûr que ce soit toujours le même soleil. Peu importe – je marche vers le mur le plus proche, et à chaque pas le mur confirme sa présence, sa consistance. Il est fidèle au poste. Ce mur est moi, et personne ne l'abattrà.

« Aimez ceux que vous haïssez. Haïssez ceux que vous aimez. » Mieux vaut ne connaître personne. C'est le vrai nirvana. Pas de Vania, pas de Nina. Peut-on accéder au nirvana tout de suite, sans passer par toutes les étapes inférieures ? Dans le domaine de l'illumination, on est habitué aux solutions abruptes, associées souvent au bâton de l'instructeur. Vous dites : « Je suis », et il vous assène un coup. Pourquoi ? Parce que vous n'êtes. Mais si vous dites : « Pas de Vania, pas de pauvre moi, pas de Nina, pas de Giselle », l'instructeur vous donne plusieurs tapes sur l'épaule gauche.

Selon le Védânta, nous devons vivre la vie de toute l'humanité passée, mais aussi la vie future de toute l'humanité. Pour rien au monde je ne vivrai cette vie-ci : la vie future de cette humanité. Si une autre humanité se présente, je l'étudierai dans mon bureau et ensuite j'annoncerai ma décision. Si j'aime cette humanité-là, je vivrai sa vie. Sinon, tant pis pour le Védânta.

Je suis propre et bien lavé : je viens de prendre un bain. L'impureté vient et s'ajoute à moi ? D'abord, il faudrait savoir si elle s'ajoute à moi ou à mon corps. Ensuite, j'aimerais savoir si l'impureté est prête à partir à la suite d'un bain supplémentaire. S'agirait-il d'une impureté psychologique, spirituelle, philosophique ? Devrais-je dire : « Je suis Brahman, Atman, Dieu, Vierge, Fils, Fille, Esprit, Saint » ? à longueur de journée ?

Le « je » ne peut être connu que par le « tu ». Ce jeu ne me convient pas. Dorénavant je ne serai que « j » ou « e ».

Je ne me manifeste pas. Je ne fais pas partie de ce que l'on appelle « manifestation ». Et puis je me manifeste à la fois comme matière et comme esprit. Je fais l'amour avec une femme ou un homme. Et je dis : « L'humanité court à sa perte. »

Les mouvements que j'effectue sont soumis à la loi. Et pourtant je peux casser des carreaux et des figures. Et la loi nous dit : « Ne cassez pas les carreaux. »

Ce qui est libre n'a jamais été asservi – cela tombe sous le sens. Vous êtes asservi et vous voulez vous libérez. Mais quoi que vous fassiez, vous ne serez jamais libre. Vous serez peut-être à moitié asservi ; et encore, et encore.

Les voiles de l'ignorance sont partout. Nous savons que c'est la connaissance qu'il nous faut, sinon nous ne saurons vivre et mourir comme il faut. Nous enlevons l'ignorance. Les voiles demeurent.

~~H-y-a~~ Le monde matériel. La béatitude est au-delà de ce monde. Vous savez que si vous l'obtenez, personne ne souffrira. Et vous ne voulez pas que les gens souffrent à cause de votre bonheur.

Vous obtenez la béatitude. Personne n'en souffre. Vous êtes heureux.

On regarde autour de soi et on voit la multiplicité. On voit une table, une chaise, un chat, une femme, un homme, une commode. La multiplicité est le plus grand péché du monde. Je suis assis sur moi-même.

Il y a beaucoup de gourous autour de nous. Mais on ne peut devenir gourou qu'à la demande de Dieu. C'est plutôt un ordre que l'on reçoit. La puissance divine accompagne cet ordre, s'incarne en lui.

Si l'on pose à un gourou des questions au sujet de l'autorisation divine, il répond : « Oui. Je l'ai reçue. » Et il montre une lettre recommandée signée « Dieu ». Il sait que personne ne lui croirait s'il s'appuyait sur le témoignage d'un e-mail.

SAMSARA

Qu'est-ce qui est au-delà de la parole ? Une autre parole. Et au-delà d'elle ? Une page blanche. Et au-delà d'elle ? L'au-delà. Et au-delà de l'au-delà ? Une nouvelle vie. Et au-delà d'elle ? Une nouvelle mort. Et au-delà d'elle ? Une nouvelle mort.

Vous dites : « Ce foie n'est pas à moi. » (Ce n'est pas la peine de préciser que votre foie ne fait pas partie de votre « moi ».) Vous dites : « Cette prostate n'est pas à moi. » Vous dites : « Cette rate n'est pas à moi. » (Ce n'est pas la peine d'ajouter : « Par conséquent, cette bile noire n'est pas à moi. ») Ce n'est pas la peine de dire : « Ce cancer-ci n'est pas à moi. Ce cancer-là n'est pas à moi. »

Si une femme t'embrasse, tu peux perdre la tête. Mais en aucun cas tu ne dois perdre ton *semen viril*.

On se tient sur le sommet de la tête, les pieds en l'air. Trois mois plus tard, les rides et les cheveux gris disparaissent. Encore trois mois, et le corps entier disparaîtra, à l'exception de la tête. Elle roulera d'un bout à l'autre de la salle de gym.

Il y a un cadavre au milieu d'une salle. On dit : « C'est un délivré. » Le cadavre lève le petit doigt. On dit : « Ce n'est pas un délivré. »

Un être humain s'égare sur le chemin de la vie. Que dois-je faire ? Comment vivre dans ce monde ? Il pose ces questions au gourou d'un ashram qui lui propose un test initiatique. « Vois-tu ce gratte-ciel ? Monte à pied jusqu'au dernier étage. Ne prend surtout pas l'ascenseur. Sors sur le toit et regarde le ciel. Tu y verras un hélicoptère. Baisse les yeux et tu comprendras que piétons sont presque inexistants. Si ton sort te lie au domaine du mysticisme, fais un signe et une échelle descendra de l'hélicoptère. Si, par contre, tu es un humaniste-né, saute pour rejoindre les humains. »

L'œil divin voit le « Moi ». L'œil humain voit tout le reste : des assiettes sur une table, un morceau de viande, une carotte. Nous avons faim, ce qui veut dire que notre « Moi » doit manger. Un

œil voit ce Moi, l'autre contemple la nourriture. Les profanes pensent que tous les délivrés louchent. Ou bien qu'ils se laissent mourir de faim.

L'IMPORTANCE D'ÊTRE BEETHOVEN

Un chef se tient devant son orchestre. Il dit : « Dans trois jours, nous jouerons la *Neuvième* de Beethoven. Pour être à la hauteur de cette tâche, vous devez savoir que le compositeur était un yogin. C'est pour cela qu'il a réussi à transformer le Cosmos tout entier en une vaste théophanie sonore. » Aujourd'hui, beaucoup de musiciens passent le plus clair de leur temps dans la position du lotus.

LA RAGE DE VIVRE

On a la connaissance, on est plein de pensées, on est aussi pur que la Vierge Marie. On arrive en ce lieu d'où l'on ne naît plus à nouveau. Et pourtant des femmes enceintes rôdent dans les parages.

Si le soleil et la lune sont dans mon corps, je ne peux mourir. Puis le soleil et aussi la lune quittent mon corps et je meurs.

Ce n'est pas la peine de manger des produits biologiques. La saleté de nos organes intérieurs les salira irrémédiablement. Et on a moins de regrets lorsqu'on élimine des fromages industriels.

Un bouddhiste parle à un homme d'affaires. « Vous êtes trop agité, trop ambitieux, dit-il. Une multitude de passions vous dévore. Ne voyez-vous pas les avantages d'un esprit tranquille, coupé du monde, pareil à une mer d'huile ? » « Je préfère les jacuzzi », répond le businessman.

Tout esprit, toute pensée m'appartiennent. Je me dis que la mort ne pourrait pas venir. Et puis je me dis (il vaut mieux que je me taise une fois pour toutes) que l'esprit de Lénine ne m'appartient pas. Et la mort vient tout doucement, comme si elle était ma douce amante.

Les trois grands « dons de Dieu » : un corps humain (j'ai ce corps), un désir intense d'être libre (il y a quarante-cinq ans, j'ai demandé l'asile politique) et l'aide d'une grande âme. Il paraît que cette âme doit me tendre la main.

On lit des livres sacrés ou pas sacrés. Ce que l'on attend n'a rien à voir avec Godot (c'est sans doute un salaud). C'est une main, qu'elle soit grande ou petite.

« Si nous perdons un cheveu, nous ne pensons pas que nous mourons » (Vivekananda). Mais si nous sommes sur notre lit de mort, nous pensons que nous mourons. Nous devrions penser que notre lit de mort est notre lit de naissance ; ou de vie, tout simplement. Et puis un cheveu tombe, un de plus.

Je salue mon propre Moi. Il y a des moi et des toi autour de moi, mais je reconnais mon Moi et je lui dis : « Salut, mon Moi. » « Quoi ? » répond-il.

Je sais que je suis l'univers et le créateur de l'univers. L'univers ne le sait pas.

Un professeur de Chicago disait : « Occupons-nous de ce monde-ci et Dieu s'occupera de l'autre. » Laissons Dieu s'occuper de ce monde-ci. Occupons-nous de ce qui n'existe pas.

Les uns disent : « Aimons toutes choses par le Moi et pour le Moi. » D'autres disent : « Aimons toutes choses par le Toi et pour le Toi. » Il serait plus facile de ne rien aimer ni pour le Moi ni pour le Toi ni pour le Nous ni pour le *Du*, comme disent les Allemands.

Il ne faut pas mettre la vérité au niveau de celui qui nous écoute. Où faudrait-il mettre la vérité ? Supposons que nous la connaissions, ce qui veut dire que quelqu'un l'a mis à notre niveau. Nous pouvons garder cette vérité pour nous-mêmes. Mais, d'habitude, si l'on possède une vérité, on veut la communiquer à tout le monde pour que le genre humain soit sauvé une fois pour toutes. On crie la vérité sur les toits, mais il y a peu de gens aux environs de ces toits. Ils sont tous dans leurs bureaux, dans les supermarchés, dans les salles de ventes. Ils ne sont pas à notre niveau. Il faut qu'ils montent sur les toits. Il faut que nous descendions dans la rue.

Il y a ceux qui font du mal à tout le monde et au monde tout court. Où est l'origine de ce mal, de leur conduite ? Loge-t-il dans leurs vies antérieures ? « Tout loge dans le passé, dit le gourou. Tout se dirige vers le futur. Il faut couper le cordon ombilical. » On coupe le cordon et l'on constate que tout demeure dans le présent.

Nous ne sommes pas obligés d'agir par l'intermédiaire du corps. Notre pensée se dirige vers un objet, et cet objet se déplace. Une autre pensée se dirige vers un être humain, et cet être devient un saint. Pendant ce temps, notre corps se repose dans la tombe.

« Rentrons dans notre chambre », nous disent les saints. Mais où est notre chambre ? Ce n'est pas notre corps. Ce n'est pas notre esprit non plus : ses erreurs sont connues partout, ~~non~~ pas seulement dans le milieu des saints. Nous n'avons pas le choix : nous rentrons dans notre chambre d'hôtel et nous dormons toute la nuit.

« Nous sommes le plus grand livre qui ait jamais été », nous disent les saints et les gourous. Pourquoi sommes-nous si petits ?

« La volonté est la ‘petite voix silencieuse’. » Nous avons conquis le monde. Nous l’avons perdu. Nous voulons du chocolat.

« Ne disons jamais : ‘C’est mon devoir’ de faire telle ou telle chose. » Il paraît qu’il faut dire : « C’est ma nature. »

Sur mon lit de mort, j’aimerais dire : « C’était mon devoir. » Et ma nature ? Vivre jusqu’au bout de tous les bouts. Et même au-delà de tous les bouts.

« Dieu seul est vrai. Tout le reste est faux. » On ne connaît pas Dieu, et ce serait un blasphème de prétendre qu’on Le connaît. Il serait plus facile de supporter cette vie, si l’on disait : « Dieu seul est faux. Tout le reste est vrai. »

Nous sommes notre propre livre. Nous sommes un livre scellé, mais quelqu’un peut nous ouvrir et nous lire. Nous ne pourrions jamais nous lire nous-mêmes. Et nous ne savons pas qui nous lira ni pourquoi.

Soyons des rois, sachons que nous possédons le monde. Et puis on nous dit : « Vous n’êtes rien. C’est un clochard qui possède le monde. Vous en êtes dépossédés. Vous êtes des possédés. » Les mots sont encore plus cruels que ceux qui les prononcent. Renonçons aux mots. Renonçons à la prononciation. Renonçons à la nation.

LA RÉCLAME

Le Moi est le sauveur de moi. Le Toi est le sauveur de moi. Le moi est le sauveur de toi. Le toi est la saveur de moi. La SAVEUR de toi, l’ODEUR de toi. CHANEL N° 5.

AVOIR LA VIE FACILE

Nous ne pouvons pas défaire ce qui est fait, et nous devons en subir les conséquences. Nous entendons une voix qui dit : « *Yes, we can.* » Nous défaisons ce qui est fait, et nous n’en subissons pas les conséquences.

Abandonnons au Seigneur le fardeau de toute action. Il s’affaire dans les cieux ; nous nous reposons sur l’herbe. Un déjeuner, un dîner. Et le Seigneur se démène parmi les étoiles.

SURPOPULATION

Le mirage crée le mirage. La réalité crée la réalité. L’homme crée la femme. La femme crée l’enfant. L’enfant crée les jouets, le désordre, les cris et les pleurs. Les pleurs créent la misère du monde.

Le mirage se crée et se détruit. C'est Mâyâ. La connaissance liée à ce phénomène est un cercle vicieux. Tant mieux. Faisons un tour de manège.

C'est le message qui fait le messenger. C'est le messenger qui fait le message. Nous recevons le message et lisons : « Suivez la voie. » C'est la voie qui fait la voie et aussi la loi. Nous ne faisons rien. Nous ne faisons que suivre voie, loi, toi, moi, bois, la route de la soie.

Tout ce que nous avons à faire est de trouver les moyens de sortir de ce monde. Nous poussons une porte. Elle est condamnée. Nous brisons une fenêtre ; nous nous blessons. Nous perçons un trou dans le plafond. Un oiseau de mauvais augure nous tombe sur la poitrine. Nous appelons un ami. Il dit : « Les mendiants demandent la charité. Les enfants demandent la charité. Les vieux demandent la charité. » Et si nous arrivons à sortir de ce monde, nous entendrons : « Les extra-terrestres demandent la charité. » Nous aussi, nous demandons la charité. Et la charité demande la charité.

Le temps dévore toute chose. J'espère qu'il continue à trouver la défectuosité succulente de mes jambes. Le reste de mon corps ne connaît pas le temps. Il connaît l'air frais que je reçois à travers ma fenêtre qui n'est pas encore fermée. Je crois qu'une fenêtre fermée symbolise la mort beaucoup plus qu'une porte fermée. C'est mon âme que ce problème occupe. Comme moi, elle n'arrive plus à marcher. A-t-elle jamais marché ? à quatre pattes ?

Les choses ne m'asservissent plus. Je prends un verre et il me dit : « Je suis libre. Je ne te permettrai pas de me remplir de vin. » Je casse ce verre ; j'en prends un autre. Il ne me dit rien. Je le remplis de vin et je bois ce vin jusqu'à la lie. Et la lie ne me dit rien.

LA NOUBA

Je vois le Seigneur devant moi, derrière moi. Je cesse de voir le mal et du coup le monde n'existe plus pour moi parce que le monde est Le Mal.

Le monde est ce Mal et son seul but est de nous débarrasser de cette erreur parce que Le Mal est une erreur. Je m'empêtre dans tout cela. Tout cela me caresse. Je pense que l'imperfection existe et je la fais naître. On s'embrasse.

« Il vaut mieux mourir en cherchant Dieu que crever comme un chien qui cherche une charogne. » Les chiens ne cherchent pas toujours une charogne. Ils cherchent un os et c'est une recherche honorable. Les chiens ne crèveront pas si quelqu'un s'en occupe. On s'occupe des chiens et des chats. C'est ainsi qu'on s'occupe de Dieu.

Il est écrit quelque part : « Dieu me montrera Sa nature. » Les gens ne lisent ni Hamlet ni Tolstoï, mais la plupart d'entre eux citent ce texte en disant : « Dieu m'a déjà montré Sa nature. » « Saint Paul disait, dis-je, que ce rendez-vous ne pourrait avoir lieu qu'après la vie. » « Ma vie est ici, disent-ils. Et je suis devant elle. Ou après, si vous-voulez. » Et ils se mettent à décrire la nature de Dieu, par le menu. Comme il se doit, ils commencent par la barbe. « C'est la nature de Dieu que vous voulez décrire, dis-je. Vous me parlez de son physique. » « Sa nature est dans Sa barbe, » répondent-ils.

Dieu n'est ni au-dessus de nous, ni au-dessous de nos pieds. Il y a des théologiens qui disent : « Dieu fait tout pour encaisser une humiliation supplémentaire. » « Dieu n'est pas un boxeur, dis-je. Il n'encaisse pas. » « Si, répondent-ils. Il encaisse un direct. Et encore, et encore. Plus on L'humilie, plus Il se sent homme. Il est difficile d'être dans la peau de l'homme, surtout si l'on est Dieu. » Et si l'on est un chat ?

Bref, Dieu est à l'intérieur de nous. Contrairement à ce que l'on pense, Il n'est pas dans notre for intérieur : Il est dans tous nos intérieurs. Il est aussi dans tous nos extérieurs. Il nous faut être Dieu et nous le sommes. Pour Le sentir, il ne faut ni encaisser des directs ni se pendre quelque part. Même les clous ne sont pas de rigueur. Dieu est cloué sur notre cœur.

HYMNE À LA LANGUE FRANÇAISE

Tout ce que nous connaissons est composé. Le passé, par exemple. Or tout ne peut être maintenu que par une force extérieure. Nous sommes exténués et diminués. Nous n'avons plus de force. Seule la simplicité peut nous sortir de l'embarras où nous nous trouvons. Rien d'étonnant que nous nous rabattions sur le passé simple.

Dieu doit être vu. Il ne l'est pas. On ne voit que les ténèbres. Mais Dieu doit être vu, sinon Il n'existe pas. Nous regardons les ténèbres.

Il y a des forces extérieures – nous le savons tous. Quand nous sommes seuls, au lit, nous pouvons nous tourner et nous retourner, même si nous avons plusieurs côtes cassées. Mais dès que nous quittons le lit, les forces extérieures entrent en action. Nous trébuchons sans arrêt et nous tombons, si notre volonté ne s'incline pas devant les forces extérieures. Elle s'incline et nous continuons notre route, pliés en deux ou en quatre.

Notre volonté est liée par la combinaison de forces extérieures. Nous ne connaissons pas cette combinaison : aucun d'entre nous n'est Allan Turing. Nous imaginons une corde – c'est tout ce que

nous pouvons faire. Nous prenons une paire de ciseaux et nous coupons cette corde. Et s'il s'agit du nœud Gordien, nous prenons une hache.

NAISSANCE DE LA VOLONTÉ

La volonté dépend du désir. Le désir dit : « Oui ». La volonté dit : « Oui. » Ce n'est pas la vraie volonté qui répond ainsi au désir. La vraie volonté dit : « Non » et on est délivré de « oui ».

Nous voyons, nous sentons. Nous sortons de chez nous et nous nous disons : « L'air frais est frais aujourd'hui. Il me fera du bien. » De la même façon, nous sentons la liberté. Nous nous disons : « Ma liberté est fraîche, comme d'habitude. Le monde est là, ma liberté est ici. » Nous sentons une fleur et nous sentons notre liberté – au moment où nous arrachons cette fleur de la terre.

Chaque homme et chaque femme croient en leur liberté. Et puis le doute vient et s'installe. Ils commencent à croire à la prédestination. La fleur que nous aurions pu cueillir il y a deux mois continue à grandir. Déjà elle effleure les étoiles.

Nous nous oublions nous-mêmes. Nous nous disons que cette oubli nous offre les moments les plus heureux que nous puissions avoir sur terre. Mais si, à la suite d'un accident, nous perdons la mémoire et nous n'arrivons pas à répondre aux questions les plus élémentaires qu'on nous pose, nous souhaitons être malheureux.

C'est le renoncement aux fruits des actes que nous devons viser. Mais si nous n'agissons pas, il n'y a pas d'actes. Il n'y a pas de fruits non plus. Notre vie ressemble alors à un pommier desséché, mort et inutile. On l'abat et il n'y a plus de pommier.

« Celui qui Me voit partout, et voit toutes choses en Moi, celui-là je ne l'abandonne jamais, et jamais il ne m'abandonne. » Cette phrase où l'on trouve le lien mystique entre le yogin et Dieu a un autre sens à notre époque influencée par Orwell et l'Union Soviétique. Aujourd'hui, on se dit : « Pourvu qu'on ne me voie nulle part. »

Tout est douloureux, mais tout n'est pas passager. Vous avez une dent cariée. On la soigne et à la fin, on l'arrache. Vous avez le même problème avec les autres dents ; et aussi avec les bras. On vous arrache les bras. Et puis quelqu'un dit : « On l'a amputé de la jambe », et vous comprenez que c'est vous dont on parle. Tout est passager : les dents, les jambes.

On ne peut se sauver qu'en atteignant quelque chose. Je ne veux rien atteindre : cela demande trop d'effort, et trop d'effort est trop d'effort. Trop, c'est trop, autrement dit. Ce qui n'est pas trop demeure impassible au fond d'un lit. J'espère que mon lit sera sauvé.

On obtient l'état de l'inconditionné. On meurt dans le domaine où la vie sévit. On vit dans le domaine où la vie ne sévit pas, où elle n'existe pas du tout. C'est cela la vie ou la mort ou ce que vous voulez. J'espère que vous ne voulez rien.

Rien ne peut nous rendre libres parce que nous sommes libres, même si nous passons nos jours et nos nuits en prison. Le directeur de la prison nous rend visite et dit : « Vous êtes libre.

- Mais je suis déjà libre.

- Non, pas encore. Vous n'avez pas encore signé les documents.

- Vous ne pouvez me rendre la liberté car je suis libre. »

Vous persistez et signez, sans signer quoi que ce soit. Alors, le directeur dit : « Votre insolence vous coûtera cher. » Deux heures plus tard, un employé arrive et dit : « Vous êtes condamné à perpétuité. »

Au bout de mille-et-un exercices vous êtes devenu un microcosme. Votre colonne vertébrale s'identifie au Mont Meru. Et à chaque visite aux toilettes, vous y laissez la mer Adriatique.

On vous initie et vous mourez car il n'y a pas d'initiation sans mort. On vous dit : « Vous êtes mort dans la vie.

- Ou pourrais-je mourir, sinon dans la vie ?

- Vous pourriez mourir dans la mort.

- Vous savez, les Russes appellent ça le 'beurre beurré'. »

Votre réponse vous donne de l'appétit. Vous demandez un *butterbrod* ou un sandwich, comme on dit chez nous. Vous le mangez et vous mourez dans la vie, dans la mort – un peu partout.

Les profanes font tout pour devenir immortels. Les livres leur disent que l'on peut prolonger indéfiniment le corps si on réussit à contrôler le souffle. Ils croient qu'ils contrôlent le souffle. Ils disent : « Un, deux, trois, vas-t-en. Un, deux, trois, reviens. » Mais il faut aussi appliquer le mercure. Ils en achètent dans une pharmacie et ils en enduisent une jambe. Cela ne marche pas.

Vous voulez faire de l'or et devenir immortel. Mais on vous dit que vous ne possédez pas la « véritable médecine ». « L'aspirine ne suffit pas, vous dit-on.

- C'est quoi, la véritable médecine ? demandez-vous.

- La pierre philosophale. »

Vous l'achetez, mais on vous dit qu'elle n'était pas préparée spirituellement. Autrement dit, qu'elle n'est pas bio. Vous jeûnez cent jours, vous vous purifiez avec des parfums. Vous allumez votre

four et attendez jusqu'à minuit. Rien n'en sort. Alors, on vous dit qu'on ne peut effectuer la transmutation dans un palais. Le lendemain, vous vous installez ailleurs.

Pour être heureux, il faut se souvenir de deux choses : on est Dieu et on est aux cieux. Si on l'oublie, on est déchu de son titre divin et on tombe sur terre. Contrairement à ce que Schopenhauer affirme, le monde n'est pas notre représentation : il est notre mémoire. Il en va de même pour l'histoire et le temps en général. L'incapacité de se remémorer *toutes* les existences antérieures équivaut à l'ignorance métaphysique. C'est comme si vous ne connaissiez ni les catégories de Kant ni celles d'Aristote. « De *toutes* mes existences antérieures, dit mon ami moscovite, je ne me souviens que d'une seule : celle de Jésus Christ. »

Revivre ses vies antérieures équivaut à les comprendre. Je ne veux ni les revivre ni les comprendre. Et la vie à travers laquelle je me traîne péniblement ne m'intéresse ni comme phénomène ni comme amas de sensations. Je sais que si l'on comprend une de ses vies, on brûle ses péchés. « Docteur, j'ai des brûlures d'estomac. » « Ne brûlez pas trop de péchés à la fois. »

Il est bien plus difficile d'oublier la vie présente que de se souvenir d'une douzaine d'existences antérieures.

Tout se fait spontanément, sur un coup de tête. On est corrompu sans cause ni motif. Au commencement, on n'a rien volé, on n'a tué personne. Et puis (on ne sait ni comment ni pourquoi) on est devenu corrompu. Et puis on s'est purifié. « Comment avez-vous réussi à vous purifier ? » demandent les collègues. « J'ai pris un bain ce matin. » Sur le plan professionnel, il vaut mieux mentir, inventer des causes et des effets, que dire la vérité : « J'évolue par l'effet du destin. »

Je ne suis pas sûr que je veuille discuter avec Dante – sur une des routes de Purgatoire. J'aimerais toutefois lui donner cette information : « Par les mêmes actes qui font brûler vos personnages dans l'Enfer pendant des millions d'années, le yogin obtient son éternel salut. » J'aimerais voir sa réaction.

Il faut vivre dans la solitude, séparé des profanes. On vit dans la solitude. Et puis un profane envoie un e-mail. Un autre profane laisse un message sur le répondeur. Un troisième profane passe à l'improviste. « J'étais dans les parages, et je me suis dis... » On ne peut suivre la Voie que si l'on décide que tous ces intrus sont initiés.

On apprend le vrai emploi de la respiration. On doit inhaler l'air par le nez et compter mentalement les battements de son cœur. On compte 120 battements et on exhale l'air par la bouche. Il est possible d'accomplir cet exploit, si le cœur bat la chamade. Sinon on rend le dernier soupir.

Au début on pense qu'il suffit d'avaler un médicament ou aller à Lourdes. On avale une quantité de médicaments et on va à Lourdes, à Fatima et ailleurs. On recourt aussi à un collier de perles qui pend au cou et pèse sur la conscience : il faut en prendre soin tous les soirs, tous les matins. Rien ne marche. Même les jambes refusent de porter le moi – où que ce soit.

Alors, on prononce le nom de Dieu. On le répète pendant un mois et deux semaines. On ne connaît pas le nom véritable de Dieu. Il ne vient donc pas.

Alors, on crie le nom de son amant. Il vient et profane tout le rite.

« Le plus grand péché est de croire que nous sommes faibles » (Vivekananda). Un vrai croyant croit qu'il est faible et que seul Dieu peut l'aider. « Si Dieu ne m'aide pas, se dit-il, je tomberai et je serai obligé de marcher à quatre pattes. Et rien ne dit que j'aurai toujours ces quatre pattes à ma disposition. Dieu pourrait m'en reprendre une ou deux. » Et puis il entre dans son garage, s'installe au volant de sa Bentley – aujourd'hui, il n'a pas envie de voir son chauffeur dans sa voiture – et brûle plusieurs feux rouges. Et ses excès de vitesse sont connus dans tout le pays.

Être est la seule preuve positive que nous ayons ~~de~~ quoi que ce soit. ~~N'est~~ Ne pas être est la seule preuve négative que nous ayons ~~de~~ quoi que ce soit. Hamlet et Judas étaient positivistes, chacun à sa façon. Le baiser de Judas est la seule preuve positive de l'existence de Jésus.

On nous dit qu'il est facile de frapper, qu'il est difficile de ne pas frapper. Et si on n'a pas la force de lever un bras ? On n'a même pas la force de montrer le poing. C'est pour cela que les livres sacrés disent : « Bénis soient ceux qui sont trop faibles pour montrer le poing. »

Ceux qui parlent sans cesse de la liberté sont asservis à la liberté. Ils sont ses esclaves qui pourraient un jour perdre leurs chaînes s'ils suivaient la voie tracée par Marx. Une fois de plus, les hindous ont raison : « Soyez au-delà de la liberté comme de la servitude. » Ou comme dirait un monothéiste : « Soyez au-delà de la servitude. » On est en effet, soit dans la servitude, soit au-delà d'elle. La liberté est une notion redondante.

On dit qu'un de nos membres peut se souvenir de nous, de nos habitudes, même si le reste de notre substance ne se souvient de rien. Les vieillards russes qui ont connu les purges staliniennes sont trop vieux pour se mouvoir, même s'ils ne sont pas paralysés. Mais certains lèvent toujours leur index vers la bouche, comme pour mettre leurs proches en garde contre les mouchards et les microphones.

Lorsqu'ils voyaient enfin la face de Dieu, les flagellants oublièrent leurs coups, leur knout, leur châtiment volontaire. Mais leur bras continuait d'accomplir son devoir.

En Inde, la tombe est un endroit sacré parce qu'elle ne conserve pas de cadavre, contrairement à ce que se passe en Occident. C'est le corps d'un délivré que la tombe protège des vautours. Et ce délivré est en état de méditation permanente.

On divise ces délivrés en deux catégories : les hédonistes et les allergiques. Il n'est pas difficile de savoir à quelle catégorie appartient un délivré. On dépose des fleurs sur sa tombe. S'il n'émet aucun son, il est hédoniste. S'il éternue, on enlève les fleurs et on colle un petit mot sur la pierre tombale : « Ni fleurs ni couronnes ».

Gorakhnâth est un héros du folklore indien. Un jour, il réussit à nourrir vingt-cinq mille yogins et disciples avec un seul grain de riz. C'est sans doute plus spectaculaire que le miracle bien connu dont Jésus Christ est le vénérable auteur, mais ce n'est pas la quantité des poissons et des grains qui compte. Le *charity business* s'occupe de notre nourriture et de nos vêtements. Mais il ne s'occupe ni de nos péchés ni de notre résurrection.

Les yogins prétendent que Gorakhnâth vit toujours. « Il a l'habitude, disent-ils, de créer les hommes avec du crottin de cheval. »

On dit que Dieu est omniscient. On dit aussi que la connaissance est un état inférieur : Adam chute au moment où il apprend que deux et deux font quatre. Si l'on vous pose la question : « Deux et deux font ? » il faut répondre : « Deux ? deux ? Qu'est-ce ? » C'est ainsi qu'Adam répondait à cette question avant la chute. Il était Dieu.

On peut tout faire, à condition de ne pas être égoïste. Mais l'égoïsme vient de nulle part ou du froid, du chaud. On se dit : « Je suis parce que je suis », et tout est profané.

LA BÊTE, LA BELLE ET LE BEAU

Si vous aimez la bonne chair, vous trouverez toujours une excuse pour manger tout ce qu'il y a sur la table. On vous parle de l'obésité, et vous répondez que la forme est un ennemi implacable, qu'en devenant obèse perdez la forme, à la suite de quoi vous perdez le corps. Nous devons nous libérer de tout corps, même d'un corps divin. Perdre un corps d'Apollon serait douloureux, tandis qu'un monceau obèse qui se traîne d'un fauteuil à l'autre ne vaut rien de toute façon. Votre corps fond sur vous, comme si vous étiez un bonhomme de neige, et c'est votre âme qui saute à présent d'un fauteuil à un autre. Mais on vous rappelle que Dieu est la seule existence réelle, et votre âme s'éclipse dans les coulisses.

Dieu ne fait pas assez pour le monde. Le monde le sait et le monde se dit que Dieu ne sert à rien. Sa pension est trop élevée : contrairement à ce que pensent les nietzschéens, Il n'est pas mort. « Même si Dieu était mort, on Lui paierait une pension », dit un membre du Parlement. Après une longue

discussion, on Le met dans une maison de retraite. Et puis un gourou arrive et dit : « Vous êtes loin de Dieu. Vous ne le comprenez pas. Il faut que vous l'approchiez pour Le comprendre et en tirer quelque chose.

- Mais comment pourrait-on s'approcher de Lui ? On n'a plus de corps. On a suivi le conseil du gourou précédent, et le corps a fondu. Et l'âme a disparu dans les coulisses. » « Il faut construire un autre corps, dit le nouveau gourou. Ça s'appelle le 'body building'. »

On se met à construire son corps. On crée d'abord une paire de jambes grâce auxquelles on peut franchir les quelques mètres qui nous séparent de Dieu. Puis on construit le ventre, la poitrine et le reste du corps. À la longue, la tête apparaît sur nos épaules. À ce moment-là, Dieu quitte Sa chambre, s'approche de notre être et se prosterne devant nous.

PORTRAIT D'UN ÉGOÏSTE

« Cherchez la vérité pour le seul amour de la vérité.

- Mais je n'aime pas la vérité. Je n'aime pas l'amour non plus. Je n'aime pas chercher. Je n'aime pas pour. J'aime être seul.

- Alors, vous aimez l'amour. Vous aimez l'amour de vous-même.

- J'aime 'seul'. »

Un homme s'approche d'un arbre, casse une branche, l'apporte à la maison et la met sur ~~une~~ la table. Il contemple la branche et se sent heureux.

Il marche sur une plage, ramasse un galet, l'apporte à la maison et la met sur la table. Il contemple la branche et se sent heureux.

« Cet homme est heureux », disent les voisins. Et comme ils aspirent tous au bonheur (ce sont des péripatéticiens), ils se mettent à acquérir des tables.

Tous les jours vous avez envie de quitter cette vie. Mais vous ne savez pas comment vous y prendre. Vous avez quelques couteaux. Hélas, ils ne sont ni assez grands ni assez aiguisés pour faciliter votre transfert dans l'au-delà. Et il est fatigant d'attendre un cancer. Vous pourriez vous noyer, si vous aviez une baignoire. Et toutes les plages grouillent des baigneurs. Ils sont tous humanistes : ils ne vous permettront jamais de commettre un suicide. Ce serait contre leur nature et leurs convictions religieuses. Vous pourriez vous jeter par la fenêtre, mais vous habitez au sous-sol.

Comme d'habitude, les gens se méprennent à votre sujet. Ils disent : « Quelle misère, quel misérable ! À sa place, je me suiciderais mille et une fois. Hélas, ses convictions religieuses ne le lui permettent pas. »

Il paraît que la Vérité se trouve au-delà de l'Enfer, de sorte que pour l'atteindre, il faut traverser l'Enfer. Ce n'est pas difficile, contrairement à ce que Dante affirme dans sa *Comédie*. Il y a des pécheurs qui crient et maudissent le Tout-Puissant (et Dante). Il y a du feu, de la neige et des pierres. On voit tout cela sur la terre. Parfois, sur la terre, ces visions et ces coups sont bien plus terrifiants. Le seul problème que l'on rencontre au cours de la traversée de l'Enfer concerne nos sensations, nos sentiments, nos analyses, nos convictions. Il ne faut surtout pas identifier la Vérité à l'Enfer.

Soyons reconnaissants de toute nourriture. Oui, on nous dit que les plats cuisinés sont cancérigènes, que tout le reste est cancérigène aussi, à moins que le mal ne provienne de votre serre, protégée de la pluie nucléaire. Il n'empêche que nous devons être reconnaissants de toute nourriture, de toute pluie, de tout cancer, de tout enfer.

« Faites tout travail, mais sans attachement. » À l'âge de trois ans, j'ai touché un piano pour la première fois. Trois ans plus tard, ma mère a décidé de m'apprendre à jouer. Je détestais cet instrument et aussi la musique. Pour que je ne joue ni aux échecs ni au foot, ma mère m'attachait au piano. C'est grâce à ces attachements que je suis devenu pianiste.

Quoi que vous fassiez, vous gênez votre voisin. Dans votre jardin, vous prenez du thé avec vos amis. Vous le gênez, même si vous ne parlez ni à mi-voix ni à voix basse. Vous le gênez lorsque vous marchez dans votre jardin : il entend vos pas et votre respiration. « Si notre liberté gêne notre voisin, cela prouve qu'en cette occurrence nous ne sommes pas libres. Vous n'êtes donc pas libre, cher voisin.

- Serais-je votre esclave ? demandez-vous.

- Oui, c'est ça », répond-il.

Mais si, pour ne pas parler en l'air, il vous ligote, vous le gênez autrement. Il sera agacé par l'état de votre herbe et de vos arbres. Il dira que depuis des semaines, vous ne sortez plus les poubelles de la maison.

« Chaque pensée est comme un petit coup de marteau sur la barre de fer qui est notre corps, et dont nous forgeons ce que nous voulons être. » Notre peau et nos nerfs sont très sensibles : nous supportons à peine les douces caresses de notre mère. Et les marteaux nous rappellent les doigts bleus et rouges de notre père qui voulait toujours réparer le toit ou la tondeuse. Nous ne forgeons rien – ni notre être ni un quelconque non-être. Pour rien au monde nous ne voulons devenir forgeron. C'est ainsi que l'on atteint le nirvana.

NI DOIGTS NI RIVIÈRES DE SANG

Les miracles seront toujours à la mode. On marchera toujours sur l'eau, on volera dans les airs et même sous la terre où, paraît-il, il y a d'autres cieux et même des aéroports. Les miracles n'ont rien

à voir avec des lapins qu'un prestidigitateur sort de sa chapka. Ils nous instruisent, ils nous font croire que nous ne sommes pas seuls, qu'une force tranquille nous guide à travers les dédales de l'existence et nous garde des erreurs et des péchés.

Les miracles de Jésus sont moins théâtraux que ceux des hindous, mais nous ne sommes pas au théâtre, quoi que Shakespeare dise à ce sujet. Dostoïevski parle de la douce joie qu'éprouvent les participants aux noces de Cana. Je crois que la joie, la tristesse et la jubilation sont plus importants que les poissons et même que « Lève-toi et marche ». Il n'est pas difficile d'abolir une mort. D'après Fiodorov, il faut que tous les morts quittent leur tombe une fois pour toutes.

Le miracle dont parlent les sùtras est élégant, délicat. Il rivalise avec les œuvres d'art les plus achevées. Je pense à la conversion d'un bandit célèbre qui voulait orner son collier de doigts arrachés à ses victimes. Bouddha entre dans la forêt où sévit cette canaille. Le bandit voit un homme qui marche très vite. Il le suit avec ses armes, mais il n'arrive pas à le rattraper. Et pourtant Bouddha ne court pas. C'est ainsi qu'il marche d'habitude. Le bandit peut rattraper et tuer une antilope, mais Bouddha lui échappe. Il crie : « Arrête-toi, Reclus.

- Je ne bouge pas, dit Bouddha. C'est toi qui dois t'arrêter.
- Voilà, c'est fait. Je ne bouge plus. Et pourtant je cours.
- Je ne bouge pas parce que je ne touche à rien. Et toi, tu cours, tu rattrapes, tu arraches des doigts, tu fabriques des colliers.
- Il n'y aura plus ni doigts ni colliers », dit l'ex-canaille.

« Tu as droit au travail, mais non aux fruits du travail », dit un hindou. « J'ai droit au travail, mais pas aux fruits, pas aux légumes, sans parler de la viande », dit le prolétaire de Marx. « J'ai droit au travail, mais non aux fruits du travail », dit le poète.

Nous ne connaissons ni la perdrix que nous mangeons, ni le vin que nous buvons. Mais nous sommes cette perdrix et ce vin. Nous sommes dans les égouts et dans le cosmos. Nous sommes la pluie et le beau temps. Seigneur, fais en sorte que nous ne soyons que le beau temps, rien d'autre.

III

UN SAINT RATÉ

Mes voisins possèdent une grande maison bourgeoise. Certains habitants du quartier l'appellent château. D'abord, je pensais qu'il s'agissait d'ignorance ou de moquerie. À présent je comprends qu'ils témoignent du respect en disant : « Leur château, ils sont riches », et ainsi de suite. Il serait ridicule de comparer mes voisins et leur propriété de pacotille à Tolstoï, à sa propriété. Mais lorsque je lis les carnets de notre Tolstoï national, je me demande s'il se moquait de lui-même, de ses futurs lecteurs, de sa famille, du monde entier. On se demande aussi jusqu'où s'étend son ignorance qui est aussi gigantesque que les steppes russes – du point de vue des Occidentaux. Ce qu'il dit à propos de Beethoven ou de Bach ou de Dieu Lui-même dépasse l'imagination ; dans le mauvais sens. Il y a des individus qui pensent qu'il faut toujours dépasser l'imagination. Ils n'ont qu'à lire les carnets et le journal secret (ou pas secret) de Tolstoï pour comprendre qu'ils se trompent. Mais quoi que l'on pense de Tolstoï, on lui témoigne du respect ; d'une manière ou d'une autre.

Dès qu'on ouvre n'importe quel livre sur Tolstoï, on a envie de la refermer aussitôt. Lisons plutôt *Anna Karénine*, comme d'habitude. (Grâce à cette habitude, je l'ai lue quatre fois.) Et puis on regarde un documentaire sur le grand écrivain où l'on voit sa barbe, comme s'il était le Dieu peint par Michel-Ange ou quelqu'un d'autre. Il marche et la foule s'agite, au lieu de vaquer à ses affaires ou demander du pain au tsar, ce qu'elle fait dans le *Boris Godounov* de Moussorgski. La foule pensait peut-être que Tolstoï pouvait plaider sa cause mieux que n'importe quel avocat, mieux qu'elle-même. Le résultat a toujours été à l'opposé de ses espérances : dès que Tolstoï ouvrait la bouche ou ramassait sa plume qui tombait souvent par terre, toutes les oreilles et toutes les portes se fermaient presque automatiquement. C'est comme si un agent secret disait à tous les portiers : « Tolstoï vient de ramasser son stylo. Tolstoï est en train d'ouvrir la bouche. » Et les portiers faisaient leur devoir. Et les oreilles ? Qu'est-ce qui bouche les oreilles des ministres et du tsar ? On blâme toujours Raspoutine en oubliant que Tolstoï est mort bien avant l'ascension de Raspoutine sur le trône de toute la Russie. De toute façon, malgré son omnipotence, Raspoutine ne pouvait boucher que trois ou quatre oreilles à la fois.

Il y a beaucoup de règles de conduite dans les notes de Tolstoï. Par exemple, Tolstoï dit qu'un homme de bonne famille doit toujours porter des gants – pas parce qu'il a peur que l'on voie de la boue sous ses ongles, précise-t-il. Les gens simples peuvent montrer toutes les saletés de leur corps car personne ne les prend au sérieux. C'est le jeune Tolstoï, un aristocrate jusqu'au bout des ongles qui s'exprime ainsi. Il est snob et même ses amis croient qu'il est incorrigible. Mais Tolstoï était plus que corrigible : il était un caméléon qui changeait du tout au tout, même si les couleurs du ciel et de la flore ne bougeaient pas. De façon générale, Tolstoï bougeait quand tout le monde était cloué sur place

et vice versa. Par conséquent, il n'était pas facile de le trouver. Ses amis allaient à droite parce que les circonstances s'y prêtaient et le pays pouvait en profiter. Tolstoï allait à gauche, comme pour justifier les paroles de Lénine : « Tolstoï est le miroir de la Révolution d'Octobre. Il allait toujours à gauche. »

Non, de temps à autre, Tolstoï allait à droite – quand tout le monde allait à gauche. On le cherchait, on ne le trouvait pas. Et quand on lui demandait pourquoi il se cachait si obstinément, il répondait : « Je suis le seul héritier de Pouchkine. Vous rappelez-vous son examen final ? Il a lu son ode, Derjavine était aux anges, et Pouchkine a pris ses jambes à son cou. 'On me cherchait, on ne m'a pas trouvé', disait-il avec fierté. Diaghilev disait : 'Étonnez-moi.' Moi, je dis : 'Cherchez-moi.' » On s'est souvenu de cette phrase le jour de son départ définitif de sa propriété – le fameux « DÉPART », comme on dit et comme on écrit ; comme s'il n'y avait jamais eu d'autres départ dans l'histoire de l'humanité. Et le départ de Bouddha ? En tout cas, on cherchait Tolstoï dans tous les trains, dans tous les villages avoisinants et lointains, dans tous les monastères – même dans les monastères tibétains. On savait que Tolstoï respectait Bouddha et le bouddhisme tibétain. Aujourd'hui, certains guides nous informent que Tolstoï aurait été scandalisé par le traitement que les Chinois infligent au Dalaï Lama et à ses collègues.

Voici une des règles de conduite que l'on trouve dans les carnets de Tolstoï : « Règle : se souvenir dans toute affaire que la première et unique condition dont dépend le succès est la patience, et que ce qui nuit le plus à toute affaire et ce qui m'a particulièrement porté tort, c'est la précipitation. » Les étudiants russes demandent aux guides : « D'après nous, Tolstoï faisait tout de travers, tout à l'envers. Il se précipitait quand il fallait attendre, et il faisait un étalage grandiose de sa patience à la fin de sa vie où sa femme cherchait son journal secret et le narguait ouvertement.

- Quand, d'après-vous, se précipitait-il ? demande le guide.

- Quand il écrivait toutes ces inepties à Stolypine, le plus grand homme d'État russe. 'Je ne peux pas me taire !' ~~Et bien,~~ il a raté une belle occasion de se taire. Il a raté beaucoup d'occasions de ce genre. 'Que devons-nous faire ?' Mais rien, rien du tout. Surtout pas de grèves, surtout pas de pétitions, surtout pas de révolutions. Ce miroir nous a coûté trop cher. *Anna Karénine* n'excuse pas toutes ses folies. Il aurait dû suivre son exemple, au lieu de prendre tous ces trains pour aller nulle part. »

Quand j'ai signalé à ma femme de ménage que sa nièce se comportait mal et que son insolence dépassait toutes les bornes, elle a répondu : « Vous ne connaissez ni les adolescents d'aujourd'hui ni leurs bornes. Vous vivez toujours avec des bornes du XVIII^e siècle. » Je ne sais pas quelle bornes Tolstoï avait la fâcheuse habitude de dépasser, mais il ne faisait que cela, d'après ses contemporains. Il le faisait en compagnie de Tourgueniev qui vivait parmi les bornes qui formaient un cercle d'où il ne sortait jamais, même pour embrasser Pauline Viardot. (Mon correcteur d'orthographe préfère Annie Girardot qui, à ma connaissance, ne chantait pas.)

Je ne sais pas sur quelles bornes buttent les jeunes d'aujourd'hui, mais Tolstoï a érigé une barricade qu'il ne pouvait franchir sans encourir sa propre punition. (Cela se passait ainsi dans son adolescence ; ni Tourgueniev ni Sofia Andréévna ne lui gênaient encore l'existence.) Au milieu de la première page, notre écrivain national et international a inscrit : « EMPLOI DU TEMPS QUOTIDIEN. » C'est le minimalisme qui nous frappe en premier lieu : nous sommes si habitués à *Guerre et paix* et autres pavés que l'on s'attend à tout de la part du propriétaire de Yasnaïa Poliana, sauf au laconisme du genre : « De 2 à 3, Dîner ----- Dîné. » Il ne serait pas plus étonnant de voir l'entrée suivante : « De 7 à 7, Mort ----- Mort. »

On suit les entrées et peu à peu on succombe au péché du commentaire (pas au péché de la chair, pour une fois). « Histoire générale ----- Exécuté pas tout à fait. » Cela veut dire probablement que Tolstoï a fait connaissance de Crassus, mais n'a pas eu assez de temps pour Spartacus à qui, d'après Lénine, Trotski et les supporters de l'équipe Spartacus, il vouait un culte inébranlable. « Ad libitum ----- Rien. » Et les spécialistes d'en conclure : « L'écrivain ne croyait pas au libre arbitre. Il passait son temps dans sa propriété, alias en prison, alias dans le domaine du déterminisme. » Si les écrivains russes écrivent « Tolstoï », ils ne répéteront jamais ce mot sur la même page, quelle que soit sa longueur. À la place, ils mettront : l'écrivain, le penseur, le miroir, le sauvage, le misogyne, le blasphémateur, le paysan, l'adorateur des chevaux, l'adorateur de la libido, le harceleur, le faucheur. *Le faucheur rencontre la Faucheuse* – le titre du récit qui nous décrit les dernières heures de Tolstoï.

« 6-7, Langue anglaise ----- Pas exécuté et resté inactif trop longtemps, joué aux cartes. » Tolstoï n'est jamais venu à bout des problèmes que la langue anglaise pose à tous ceux qui veulent l'apprendre. Et malgré son assiduité et sa rage de vaincre, le joueur perdait souvent aux cartes. Un jour il a perdu sa propriété. Comment l'a-t-il retrouvée ? Léonid Leonov consacre un roman à ses retrouvailles : *La propriété retrouvée*.

« 6 février. Rien. » Apparemment, le dormeur ne s'est même pas réveillé. On le croyait mort.

« 6-8, Langue anglaise ----- Malade. » Lorsque la conversation roule sur Tolstoï – à l'université de Moscou, par exemple – on en parle presque toujours sur le ton de la raillerie. On dit : « Savez-vous comment Tolstoï disait 'How do you do ?' 'How do you vous ?' » Il est vrai que le français du propriétaire était bien supérieur à son anglais. Mais son français était bien inférieur à son allemand. Vladimir Illich Lénine, l'espion allemand par excellence, parlait à Tolstoï en allemand.

« 3 à 6, anglais ----- Idem. » Cela veut dire « non », toujours « non », toujours « How do you vous ».

« Apprendre par cœur ----- Non. » Tolstoï n'a jamais appris par cœur ni les fugues de Bach ni les études-tableaux de Rachmaninov.

Quand on lit les notes qui datent des années cinquante, on se dit qu'il s'agit d'un homme ordinaire qui se lève à onze heures, dort d'un sommeil doux et agréable, écrit quelque chose

négligemment et puis voit une certaine Macha ou Dacha ou Micha. Tout cela est plutôt charmant parce qu'à cette époque, pas très éloignée de son adolescence, Tolstoï ne donne pas encore les leçons qui nous agacent, nous énervent et nous privent du sommeil, qu'il soit doux ou profond. Les donneurs de leçons sont, d'habitude, mis en marge de la société, surtout s'ils se prennent pour les gourous et nous disent comment adorer et servir le Tout-Puissant. Nous pouvons accepter les conseils d'un médecin ou d'un magnétiseur, mais un propriétaire terrien qui se targue de pouvoir fabriquer ses propres bottes nous déplaît profondément.

Ceux qui osent dire à Tolstoï ses quatre vérités disent que ses bottes prennent l'eau et qu'il risque d'attraper une pneumonie s'il continue à jouer au bottier. Et il sera cambriolé, s'il continue à jouer au serrurier et à l'électricien spécialisé dans les systèmes d'alarme.

On lui disait qu'il fallait ajouter quelques volumes à *Anna Karénine* pour décrire la mort de Vronski et le mariage de la princesse Sorokine. On lui disait qu'il fallait écouter les derniers quatuors de Beethoven, au lieu d'écouter ses paysans qui chantaient aussi faux que les révolutionnaires dans le film *Docteur Jivago*.

Les notes qui datent de la période omnisciente de notre écrivain, ou de notre bottier, ou de notre boîtier (il fabriquait aussi des boîtes à musique qui reproduisaient les chants de ses paysans) sont quelquefois effrayantes, et l'on se demande pourquoi ses nombreux enfants n'ont rien fait pour les enterrer quelque part – de préférence en dehors de Yasnaïa Poliana où les fouilles reprennent régulièrement.

« C'est d'après les œuvres existantes des grands artistes qu'on définit l'art lui-même et ses lois. Et pourtant il y a beaucoup d'œuvres d'artistes célèbres qui sont au-dessous de toute critique, et beaucoup de fausses réputations à qui la gloire a échoué par hasard : Dante – Shakespeare. » Tout le monde sait que les pièces de théâtre jouées par les moujiks de Tolstoï étaient bien supérieures au *Roi Lear*. (Tolstoï offrait à ses paysans et à leur théâtre une pièce par mois.) Mais je pensais – naïvement, sans doute – que Dante avait été épargné. Comme disent les Russes, les bras de Tolstoï ne se sont pas étendus jusqu'à Dante. Et si les Russes disent une chose pareille, ils ajoutent toute de suite (pour témoigner leur respect à l'icône nationale) que Tolstoï avait des bras très longs. Mais pas aussi longs... et patati et patata. Et pourtant la longueur des bras de Tolstoï était suffisante pour endommager la réputation de Dante et de Bach, de Beethoven et de Baudelaire. Mais dès que les paysans apparaissent dans son champ de vision, ses bras devenaient très courts, de sorte que parfois il n'arrivait même pas à saisir une fourchette, sans parler des faucilles et des marteaux.

Tolstoï lit une histoire de la musique et note que pour seize chapitres sur la musique artificielle – celle des compositeurs, autrement dit – il y a un très court chapitre sur la musique naturelle, organique, bio (populaire). La vraie musique, celle que les paysans pratiquent même au cours de leur labeurs ou surtout à ces moments-là, est celle des mélodies, d'après le même Tolstoï. (Je me demande

si, pendant ses longs voyages à travers le Caucase, il ne prêtait pas l'oreille aux paysans géorgiens, à leurs chants polyphoniques.) Il critique donc l'histoire de la musique artificielle qui s'attarde à n'en plus finir sur « la manière dont a été mutilée la vraie musique mélodique ».

Le détracteur de la musique artificielle continue sur sa lancée, ce qui lui arrive assez souvent, même quand il parle de la politique ou des mœurs. Il est lancé, il continue, et peu à peu on se rend compte que s'il est lancé, rien ne l'arrête, sauf si sa femme se met à rôder près de sa porte et qu'il entend ses pas. Alors, il dépose la plume, ferme le cahier, soulève un tapis et met le cahier sous le tapis. Sophia Andréévna connaît cette cachette, mais il ne s'en rend pas compte ; pas encore. Le jour où il s'en rend compte, il trouve une autre cachette ~~qui se trouve~~ dans sa cave à vin. Il insère le cahier entre un vieux bourgogne rouge et un jeune bordeaux blanc. Sophia Andréévna ne boit pas de vin, et c'est pour cela qu'elle découvre cette cachette quelques années après la mort de son mari qui ne buvait pas du vin non plus. Mais il ~~en~~ gardait quelques bouteilles pour ses amis qui buvaient du vin et même du whisky.

« La musique artificielle, celle des messieurs, la musique des parasites, sentant son impuissance, son inconsistance, recourt, pour remplacer l'intérêt vrai par un intérêt artificiel, tantôt au contrepoint, à la fugue, tantôt à l'opéra, tantôt à l'illustration. » Je ne comprends pas ce qu'il veut dire par le mot ou la notion illustration. Il paraît qu'il explique ce terme dans son livre consacré à la destruction en règle de tous les arts artificiels et semi-artificiels. Mais ce livre, comme le reste de l'œuvre du génie universel, se trouve trop haut pour mes jambes qui sont toujours dans un piteux état, malgré tous les exercices que leur inflige. Certes, je peux grimper sur l'échelle que j'ai mise dans ma bibliothèque il y a cinq ans et demi, mais je ne suis pas sûr que je pourrais garder la position précaire de mon corps tout en essayant d'attraper le livre en question. Quant à la descente, il vaut mieux ne pas en parler. Je ne dirai donc rien au sujet de l'illustration. J'imagine qu'il entendait par là une action théâtrale. C'est une supposition plus que plausible, vu la proximité du terme « opéra ».

Je ne crois pas que Bach sentait son impuissance lorsqu'il avait envie d'écrire une fugue, une de plus. Il sentait plutôt sa puissance qui lui a permis d'exploiter ce genre jusqu'au dernier soupir survenu au cours de la composition de la dernière fugue de *L'art de la fugue*. D'ailleurs, Bach n'aurait pas eu recourt au mot « l'art », s'il avait senti une quelconque impuissance dans le domaine de la musique. Il aurait choisi pour titre : *La défaillance de la fugue*.

La « lancée » de Tolstoï nous apprend aussi que « beau à n'en pas douter est seulement ce qui est accessible à tous. » « Accessible aux masses » nous fait penser au miroir, à la Révolution d'Octobre ou de Novembre ou de Décembre. À cette époque-là, il n'y avait pas de vraies révolutions : des coups d'état, rien de plus. Mais on n'avait pas besoin d'autres « plus » pour tuer les masses, annuler les votes. Aujourd'hui, il n'y a pas de révolutions non plus, mais les masses triomphent.

Tolstoï était aussi le miroir du XXI^e siècle. Et du XXII^e siècle. Chaque miroir est un musée de Tolstoï.

« Toujours la même crainte de devenir fou, de perdre la mémoire. » C'est aussi un miroir où je me vois. Parfois, j'ai l'impression que si je disais un autre mot à la place de celui que j'ai l'intention de prononcer (même s'il s'agit d'un synonyme), je deviendrais fou – sur le champ. Par exemple, si je disais : « Je deviendrais fou sur la chaussée », je serai déjà fou, mais je ne le dis pas ; par précaution. C'est de ce point de vue que le langage est le fondateur de notre vie. Et si je perds la mémoire, si je ne me souviens plus du mot « champ », je deviendrai fou à coup sûr, à coup sûr et certain. Sur la chaussée, sur la place Rouge, sur l'eau où je marche tous les jours pour imiter Jésus Christ ; comme on dit.

« Perdu deux pensées importantes. Les retrouverai-je ? » La première pensée était « Anna », la deuxième « Karen ».

Tolstoï dit que la plupart du temps, les jeunes et aussi les vieux entendent par « moi » quelque chose qui mange et respire ; quelque chose de matériel. J'imagine que notre écrivain spirituel entend par « moi » quelque chose qui ne mange pas, ne boit pas. Ce moi ne fait que penser aux énigmes de la vie, de la mort et de ce qui se trouve entre les deux : l'au-delà. Et puis, à un moment donné, ce moi-là dit : « J'ai faim, j'ai soif. » Que fait-on ? Faudrait-il lui dire : « Mange les idées de Platon » ? Et s'il répond : « Je ne les aime pas », on peut lui proposer les catégories d'Aristote. Et le plat de résistance ? L'immortalité.

Tolstoï pense que si son moi contient Platon et d'autres penseurs d'autrefois, il ne mourra pas, parce qu'ils ne sont pas morts. Par conséquent, si l'on nous dit : « Il faut ressusciter Platon », on peut rappeler à cette personne qu'il n'est pas mort. « Où est-il donc ? » Alors, on peut lui montrer Tolstoï qui n'est pas mort non plus. Ou un miroir. Ou tout ce qui se reflète dans le miroir. En lisant les carnets de Tolstoï, on comprend que la seule chose que l'on puisse dire avec assurance est « n'importe quoi ».

« La vie, toujours la même. » Et puis le grand écrivain biffe, comme tous les grands écrivains le font : ils biffent beaucoup plus qu'ils n'écrivent. Les plus grands écrivains n'écrivent que pour pouvoir biffer quelque chose. Mais Tolstoï ne biffe pas toujours : pas *Guerre et paix*. Certes, il a biffé six versions, et c'est la septième qui a survécu à tous ces biffages, tous ces nettoyages à sec. (Tolstoï était sec et presque brutal à ces moments-là. Il disait « non, foutez-moi la paix » et tout le monde partait à une vitesse incroyable.) On se demande, donc, ce qu'il a biffé cette fois-ci. Pourquoi la vie est-elle toujours la même ? Parce que Sophia Andréévna est toujours insupportable ? Il faut reconnaître, pourtant, que parfois elle est supportable ; mais pas assez, pas assez. « Portable, mais pas

supportable », écrit Tolstoï. Il se vantait souvent de sa force physique. Il n'avait pas besoin de se vanter de sa force spirituelle : tout le monde la connaissait par cœur. « Sophia Andréévna est la même. Ces crétins-là sont les mêmes aussi. Ces crétins-ci aussi. »

Le printemps est le même ; c'est-à-dire, une grande partie du printemps se loge à l'intérieur et à l'extérieur de l'automne. Les feuilles jaunes, on en voit aussi au printemps, au tout début du printemps. Et la neige hivernale ? Vous achetez un chat blanc et vous le mettez dans votre jardin. Il perd ses poils et vous voilà en hiver. Autrement dit, Tolstoï croyait en son immortalité qu'il voulait démontrer pour que, après sa mort, sa femme ne s'approprie pas ses œuvres destinées à ses amis et à toutes les sectes qu'il avait créées pour sauver la Russie, l'humanité, et même les Martiens.

Tolstoï croyait que l'on ne pouvait croire à la Trinité. Un jour, à Paris, il se trouve en face de l'église de la Trinité. Il fait quelques pas, hésite et rebrousse chemin, en disant : « Non, non, non, non. » Il aimait beaucoup Stanislavski qui disait à l'acteur qui faisait de son mieux pour jouer Othello : « Je ne crois pas, je ne crois pas. Tu n'es pas un maure. Tu n'étrangleras jamais personne, même si tu étrangles mademoiselle Petrova. Non, tu ne te tueras pas, même si tu te tues. »

Il (Tolstoï) se souvenait aussi de Stanislavski lorsque, après un dîner, les dames se penchaient sur la résurrection du Christ. « Quoi, vous y croyez ? » criait-il. Vous avez fourré les doigts dans ses plaies, vous aussi ? »

Il (toujours Tolstoï) disait aussi : « On peut croire une personne, mais non des propositions. » Cela voulait dire que l'on pouvait croire à ce que Dieu disait, mais que ce n'était pas la peine de croire *en* Dieu. Dieu vous dit quelque chose et vous écrivez : « Une voix profonde, une basse russe sans doute, m'a dit : 'Tu as raison.' » Peut-on croire cette proposition ?

« Pourquoi est-ce que je vis ? » Je connais une femme nonagénaire qui se porte comme un charme. Quand on a une chance de rencontrer des gens de cette envergure, on leur pose toujours la même question (toujours le même printemps, toujours le même hiver) : « Quel est le secret de votre réussite ? » Moi, je connais le secret de cette dame : elle coupe les fils. Il y a beaucoup de fils autour de nous qui risquent de nous rappeler une toile d'araignée. Et si l'on pense à cette toile, on se dit : « Ça y est, je suis foutu. » (Le mot que Tolstoï employé souvent, en français ; « foutu ». Et la plupart du temps, c'est lui qui était foutu. Et s'il écrivait « foutue », il pensait à la Russie ou à l'humanité entière.)

Je reviens à cette dame qui défie toutes les concurrences. Comme j'ai dit plus haut, elle coupe le fil. Par exemple, je l'invite à dîner. « Vers quelle heure voulez-vous que je vienne ? » « Vers dix-neuf heures, si ça vous convient. » « Si tôt ? » « Vous savez, je me lève à cinq heures du matin. » « Vous faites ce que vous voulez », répond-elle. Elle coupe le fil le long duquel se situait mon amour de l'aube et du silence qui se situe à ce bout-ci de la nuit ; du côté de l'aube. Mais elle pense que cela ne la regarde pas. Elle a tout à fait raison. Elle ne s'occupe que de ce qui se rapporte directement à sa vie :

l'eau qui coule ou ne coule pas, les toilettes bouchées, etc. Je ferais mieux de suivre son exemple. Bouché, ça ne coule pas. Sinon, je reste au lit à ne rien faire.

« Pourquoi est-ce que je vis ? Parce que Dieu le veut. » On peut continuer sur la lancée. Peu importe de quelle lancée il s'agit et à qui elle appartient. On continue et on ne se demande pas pourquoi on le fait. C'est Dieu qui le veut, comme d'habitude. Alors, on a tous les droits de se demander pourquoi Dieu le veut. N'aurait-Il rien d'autre à faire que vouloir que telle ou telle personne vive ? Dieu a sans doute voulu que Tolstoï vive pour écrire *La mort d'Ivan Ilitch* et autres œuvres immortelles. Mais je ne crois pas que Dieu ait voulu que Tolstoï ne croie ni à la résurrection du Christ ni à la Trinité. Supposons que Dieu se dise : « Tant pis pour la Trinité et le manque du respect vis-à-vis de la résurrection de mon fils que Tolstoï manifeste dans son journal. Qu'il débloque de temps à autre, à condition de ne pas oublier Natasha. »

L'Église orthodoxe ne veut pas que Tolstoï vive, et le grand écrivain, le grand professeur de Gandhi est au courant de cet état de choses, de cette attitude de l'Église à son égard et à l'égard de tous ceux et celles qui le soutiennent. Mais cela ne l'intéresse pas tant que cela. Il se demande pourquoi Dieu veut qu'il existe. Il y a des théologiens qui se demandent pourquoi Dieu veut que Lui-même, Il existe, que Dieu existe, Lui-même. Tolstoï ne prête aucune attention à ce problème. Il se demande simplement pourquoi le Tout-Puissant n'est pas contre son existence, l'existence de Léon, comme il dit sur son lit de mort. Pourquoi Dieu n'emboîte-t-il pas à l'Église ? Parce que Tolstoï a raison et l'Église a tort – ainsi que les auteurs des Évangiles. Et Tolstoï décide de réécrire des Évangiles. Parce que la voix (la basse russe) a dit : « *Yes, you can.* »

Je crois cette personne, je fais confiance à ses pensées. Mais je ne crois pas en elle, comme si elle n'existait pas. C'est l'existence des pensées qui compte. Pascal n'existe pas.

Pourquoi cette personne est-elle si grise, si désagréable dans la réalité ? Quand on s'en souvient, elle devient belle ou presque. Parce que la mémoire n'est pas en mesure de reproduire tous les défauts de la peau de cette personne. Dans la réalité on risque de toucher cette peau.

Tolstoï dit que la foi est la condition de tout mouvement. Si l'on n'a pas la foi, on ne bouge pas. Si on a la foi, on a la bougeotte.

De quel mouvement parle-t-il ? On va à l'église, on va à Lourdes. Mais il n'allait ni à l'église ni à Lourdes.

Et puis on tombe sur la vie quotidienne d'où toute réflexion est exclue. Il n'y a que de la physique et même beaucoup de corps. Mal dormi, bien dormi. C'est son corps qui dort ou ne dort pas.

On ne peut donc pas dire que Tolstoï détestait le matérialisme, comme il le prétendait par-ci, par-là. Il n'y que l'esprit qui existe. Mais ce n'est pas l'esprit qui s'endort ; c'est le corps.

Toute sa vie Tolstoï parlait aux gens et surtout aux chevaux. Les chevaux l'écoutaient et le comprenaient, tandis que les êtres humains lui résistaient et pensaient qu'il était fou. Parfois, ils lui lançaient à la figure : « Vous êtes fou, Monsieur le comte. Vous êtes un fou à lier. » « Liez-moi », répondait Tolstoï, mais au lieu de le ligoter, de lui mettre un mouchoir dans la bouche, ils partaient, purement et simplement.

Tolstoï n'abandonnait pas la partie. Il les retrouvait pour essayer de les convaincre et de les convertir à sa religion. S'il n'arrivait pas à les retrouver, il trouvait d'autres personnes, d'autres moujiks ou aristocrates. Ils leur parlaient de la non-violence et il les retenait de force, s'ils essayaient de se soustraire à sa doctrine. Il avait donc recours à la violence, mais il ne s'en rendait pas compte car c'est sa doctrine qui comptait, sa conquête du monde. Il suivait les instructions de Hegel, et une fois de plus il reflétait, tel un miroir, le comportement des bolcheviks : d'abord on casse les œufs (antithèse), ensuite on fait une omelette (synthèse). Sans œufs cassés, on ne peut bâtir le communisme. On recourt donc à la violence pour faire une omelette. (Ils ont fait une omelette gigantesque.)

Comment convaincre les gens ? Tolstoï pense qu'il est impossible de le faire au moyen du raisonnement. « Impossible n'est pas tolstoïen, mais cette fois je rends les armes », écrit-il. Il écrit aussi : « Il faut d'abord mettre en mouvement leurs sentiments, en les laissant prouver par le raisonnement qu'ils ont raison. Ils sentiront qu'ils ont tort, et quand-même ils se prouveront par le raisonnement qu'ils ont raison. » Grâce à Dieu qui, d'après Tolstoï, s'appuie sur le mouvement, l'écrivain russe se met en mouvement, trouve ses futures victimes, met en mouvement leur sentiments, et ils sentent qu'ils ont tort. Alors, il les raisonne et ils deviennent non-violents : au lieu de l'insulter en disant qu'il faut l'enfermer, ils s'assoient sur les rails (comme le faisait Gandhi) et les trains s'arrêtent – loin de Moscou, loin de Pétersbourg.

Tolstoï ne parle pas toujours de la non-violence et des crimes de l'Église qui n'a fait que modifier l'enseignement du Christ à sa guise, pas à *sa* guise. Il parle de lui-même, entre autres ; puis les autres disparaissent et l'on constate que Tolstoï ne parle que de lui, même lorsqu'il dit : « Ah, cette église, cette église. Ah, cette violence, cette violence. Ah, Mallarmé, ~~qu'est-ce qu'il faisait~~ Que faisait-il ? Ne comprenait-il pas que tout cela ne faisait résonner aucune corde dans le cœur d'un homme simple ? Parfois, en jouant sur le cœur et les cordes des hommes il faut déposer le violon, fermer le piano et prendre une guitare. »

Et puis il constatait les faits, en laissant de côté les arguments, les raisonnements, les persuasions et les victoires sur le Parlement russe qui s'appelle toujours la Douma. Il écrivait tout simplement : 18 : Mal dormi. N'a rien fait. A tout fait pour ne rien faire. Pourquoi ne pas en finir une

fois pour toutes ? (Tolstoï finit une fois pour toutes, deux fois pour toutes, et cela ne marche toujours pas.)

19 : Bien dormi. J'ai tout rattrapé. Ce que je viens d'écrire n'a pas son pareil dans l'histoire de la littérature et même dans celle de l'humanité. C'est unique. Mais cela ne sert à rien. Il vaut mieux peiner avec les paysans et chanter comme ils chantent et dansent. Il vaut mieux casser le stylo une fois pour toute. Il ne faut surtout pas que Sophia Andréévna en recolle les mille morceaux.

20 : Ni dormi ni pas dormi. Un demi-sommeil, un demi-réveil. Je suis comme un somnambule. Il paraît que Bellini a écrit un opéra à ce sujet. Est-ce moi le héros principal ? Chante-t-il à propos de la non-violence ? Non, non, non, non, viol, viol, viol, viol. Accompagné par des violons, violoncelles et violes de gambe.

21 : Beaucoup toussé. Beaucoup mangé. Beaucoup pensé. Oublié certaines de ces pensées. Noté les autres. Les voici : *biffé*.

Peu à peu, ses adeptes se rendent compte que le régime alimentaire ne joue aucun rôle dans le domaine de la violence et de la non-violence. Parfois Tolstoï mange beaucoup et devient non-violent, comme s'il n'avait rien mangé depuis une semaine, voire deux semaines. Et puis il devient violent en grignotant un sandwich. Il dit à chaque membre de sa famille ses quatre vérités, et sa femme note dans son journal : « Aujourd'hui, Liovouchka a dit trente-deux vérités. Je suis abasourdie et accablée. Au bord du suicide. Pense à Dieu qui veut que l'on me dise toutes mes vérités et qui ne veut pas que je me suicide. Que dois-je faire ? »

Bien mangé, mal mangé, mal dormi, trop bu, pas bu du tout, pas du tout. On vit au milieu de tous ces pas et maux, et on se dit qu'à bout de tous ces pas de deux, pas de trois, pas de quatre et pas de cinq on n'a plus de force de se lever. On n'a même plus de force de constater que la violence est en perte de vitesse. Par conséquent, on constate que la violence n'existe plus du tout. Plus de deux, plus de trois, plus de quatre.

« La principale faute des hommes dans la vie – la plus ordinaire et nuisible – réside en ceci, que nous voulons accomplir quelque chose dans la vie – un exploit, ou au moins une œuvre quelle qu'elle soit. » Tolstoï ajoute un commentaire à cette remarque, mais on ne comprend toujours rien. Que voulons-nous accomplir dans la vie ? Un plus grand nombre d'années, juchées les unes sur les autres. Quoi encore ? Bien mangé, bien épousé, bien argent, bien médailles, bien or, dors bien. Non, nous n'avons qu'à suivre « le knout de la prédestination. Avec amour. » Le knout donne un coup et nous nous réveillons. Le knout donne encore un coup et nous mangeons. Nous mangeons mal parce que nous avons mal au dos – à la suite des coups. Est-ce la prédestination ou Dieu ? à l'origine de ces coups ? « À faire comme il se doit ce qui est demandé. » C'est Demandé qui est à l'origine des coups. Ou la prédestination. Mais certainement pas la destination qui n'a aucune importance, aucune valeur.

« Surtout pas de destinations, de destitutions, d'institutions : l'Église, le Parlement. » Surtout pas d'insinuations. Quatre vérités, cinq vérités.

Le suicide n'est rien d'autre qu'un effort pour se réveiller. À la vraie vie. On se suicide, on se réveille, on a fait tout cela pour rien. On se suicide encore, on se réveille, on se suicide encore. Est-ce cela la vraie vie ?

Seule la mort et les dernières minutes, les dernières heures donnent un sens à la vie. Je dis : « J'ai froid, j'ai froid. » On me dit : « Vous avez de la fièvre, Lev Nikolaevitch. » Est-ce cela le sens de ma vie ? Avoir froid, avoir de la fièvre ? Et puis tous ces aïe, iaïe, iaïe que j'entends. « Va-t-il mourir ? Va-t-il en sortir ? » Si c'est cela, le sens de la vie, je ne veux pas en sortir. Je veux y entrer.

Et puis le départ sans lequel rien ne se passe ; rien d'important, en tout cas. On frappe à la porte. Une des filles du comte l'ouvre et un visiteur qui ne prête aucune attention ni à sa beauté ni à sa laideur dit : « J'aimerais parler à Léon Nikolaevitch. » « Il est parti », répond la fille. Et pourtant il est assis dans son bureau, notre lutteur, notre défenseur de la non-violence par la violence. Mais son départ définitif, final et irrévocable pèse sur toute son existence, en donnant un sens à cette existence. Dans les écoles russes, on pose souvent la question : « Qui est l'auteur de *Guerre et paix* ? » « Celui qui est parti », répondent les élèves.

Tolstoï traduit et cite Lao-tseu. Tous deux disent qu'il faut être semblable à l'eau. Quand on parle d'eau, nombre d'hédonistes pensent à leur piscine, à leur salle de bain, à leur baignoire où ils passent le plus clair de leur temps en buvant du champagne, en mangeant des petits fours. À ceux qui leur reprochent leur oisiveté, ils rappellent qu'Agatha Christie écrivait ses romans dans sa baignoire et que Descartes aurait composé *Le discours de la méthode* dans sa baignoire, lui aussi, s'il en avait possédé une. (Ils ne veulent pas se souvenir de Marat.) Tolstoï ne pense pas à ses lecteurs qui viennent à bout de ses romans après des travaux d'Hercule. Leur expérience n'a rien à voir ni avec le sel marin ni avec Agatha Christie, même s'ils se demandent pourquoi Anna Arkadievna Karénine assiste à la mort d'un moujik tout au début du roman. Tolstoï enseigne l'esthétique et la vertu, et son enseignement ne coule pas d'un bout à l'autre d'un quelconque espace. Il est aussi rigide que la glace qui ne fondra jamais, même si vous la mettez sur la rue principale de Tripoli. Et si vous vous trouvez à l'intérieur de cette glace, elle vous brisera les os.

L'écrivain et le penseur parlent de l'eau qui coule tant qu'elle peut couler ; et si elle rencontre un barrage au cours de sa route, elle s'arrête. Notre gourou ne s'arrête jamais. Il y a des barrages partout. Il saute par-dessus ces barrages, battant tous les records du monde ; et il en casse la moitié pour faciliter la vie à ses disciples et aux révolutionnaires d'Octobre. « Un récipient rond – elle est ronde. » Un récipient rond, Tolstoï est carré. Les visiteurs anglais disent : « *A square peg in a round*

hole. » En l'occurrence, le trou rond est la terre. Et Tolstoï est toujours une cheville carrée. D'ailleurs, il lui ressemble à s'y méprendre. Et cette cheville est plus importante que tout, plus forte que tout.

La Russie tsariste dit à Tolstoï : « Voici une superbe coupe que nous vous offrons car vous êtes notre génie national et insurpassable. Il est vrai que dans quelques décennies, la réputation de Dostoïevski surpassera la vôtre, mais pour le moment, vous êtes le meilleur représentant de la littérature russe. Et comme vous vous comparez souvent à l'eau, il vous sera facile de vous mettre à l'intérieur de cette coupe. Il vous suffit d'imaginer que Dieu vous y verse, puisque vous avez l'air de vous méfier des humains – de Luther, entre autres. »

Tolstoï n'essaie même pas de s'installer dans la coupe. Il ne se donne même pas la peine de s'asseoir dessus. Un coup de pied et la coupe roule à travers la salle vers la sortie. Dostoïevski se penche, prend la coupe et s'y installe sans pompe, naturellement.

L'Église offre une baignoire à Tolstoï qui ne daigne même pas se déshabiller. Le Patriarche de toute la Russie lui tend des sels de bain. L'écrivain russe et international lui tourne le dos.

Il écrit dans son journal : « Quand on est jeune, on est flexible comme un brin d'herbe. Peu à peu, on devient un arbre sec que n'importe qui peut abattre. C'est mon épouse qui veut m'abattre. La nuit dernière, j'ai vu une hache dans son décolleté. En Russie on ne peut plus prononcer le mot 'hache' : automatiquement, machinalement, tout le monde se rappelle Raskolnikov et son créateur. Je ne pense pas à Dostoïevski et je n'arrive pas à le lire. Je ne comprends pas ce qu'on lui trouve. Une hache ne peut rendre un écrivain immortel. Pas suffisant. »

C'est l'accomplissement de la loi de nature qui compte. Tous les Chinois lettrés le disent. Et les Chinois illettrés les écoutent et suivent leurs conseils. En Russie, c'est différent : personne ne m'écoute.

C'est quoi, la loi de nature ? Comment l'accomplir ? Il faut croître, grandir. Si vous êtes un oiseau, il faut ramasser tout ce qui traîne. Les abeilles font la même chose, à ce qu'il me semble.

Je ne dois rien ramasser : on m'apporte tout, tout, tout ce dont j'ai besoin. Et ce n'est pas bien. Je déteste cette situation et c'est pour cela que j'ai l'intention de partir le plus tôt possible – dans dix ans, au plus tard.

Si le vent parcourt la terre, il faut s'y plier. S'il pleut, il faut pleurer.

Tolstoï ne se plie à aucune des trente-six volontés. Supposons qu'il soit un brin d'herbe. Et bien, vous avez beau marcher dessus : il ne se plie pas.

Il note dans un carnet : « Plus de honte à sortir. » Entre des crochets carrés, on lit : « le vase de nuit. » N'avait-il plus honte à se servir d'un pot de chambre ? Ou avait-il honte à quitter sa chambre au milieu de la nuit ? En le voyant marcher vers les toilettes, les membres de sa famille se disaient : « Notre père n'est pas Dieu. Il se comporte comme un être humain trivial. » (Ils ne se le disaient pas lorsqu'il fauchait des céréales et le foin.)

Il n'y a qu'un seul Guide. Nous nous lançons, nous nous arrêtons quelque part. Nous ne savons même pas où nous sommes. Lui Seul le sait. Alors, on comprend qu'Il faut Le suivre, coûte que coûte. Et parfois cette marche effrénée coûte cher, très cher. Nous nous trouvons dans une impasse. Pour une fois, nous savons où nous sommes – dans une impasse. Pourquoi le savons-nous ? Parce que nous sommes mortellement, fatalement malades. Je ne le suis pas, Dieu soit loué. Oui, je continue à louer le Seigneur, parce que je peux me mouvoir, je peux boire, manger et réfléchir. Il y a des maladies qui rendent tout cela improbable.

Un homme ordinaire va chez un neurologue qui dit à sa femme : « Il n'en a que pour trois ou quatre ans. » Que faites-vous à ce moment-là ? Que pourriez-vous écrire ? un roman-épopée ? Vous êtes atteint d'une maladie neurodégénérative ou simplement dégénérative. Peu importe de quoi vous êtes atteint. C'est votre débilité qui importe et triomphe sur tout le reste. Vous souffrez d'une paralysie progressive et IRRÉVERSIBLE de tous les membres.

Il faut toujours penser aux autres, même si l'on est enfermé quelque part – dans une cellule quelconque, par exemple. Et il faut toujours se mettre à la place des autres pour comprendre jusqu'à quel point ils souffrent. On ne comprendra jamais rien si l'on contemple les autres de loin : leurs grimaces, leurs contorsions. Si l'on écoute leurs hurlements de loin, on ne comprendra jamais rien.

Je m'imagine dans la peau de cet homme qui perd ses muscles et ses membres. Et chaque fois que je perds un membre, je dis à Dieu : « Je te remercie de m'avoir gardé l'usage des autres membres, si inutiles soient-ils. » On se demande d'abord si le membre le plus important, le cerveau, est toujours fidèle au poste. Sans notre raison nous ne pouvons ni vivre ni communiquer avec Dieu, contrairement à ce que pensent les mystiques. Ils pensent qu'il suffit de se mettre à genoux, de prier et de sentir la présence de Dieu, Ses mains et Sa bouche. Souvent leur raison dort, et l'on peut même prétendre qu'elle est paralysée, qu'ils l'ont perdue, purement et simplement. Ils n'y font pas attention, et s'ils daignent en prendre note, ils se disent : « Tant mieux, la raison m'a toujours empêché de vivre pleinement, de parler à Dieu ouvertement, sans ambages. » Tout cela est faux, ridicule et pernicieux.

Je perds un membre, un muscle, mais il me reste quelque chose. Et je peux compter sur ce quelque chose, même si, en comptant mes membres et muscles, je ne dirai plus jamais : « Le compte est bon. » Le compte est mauvais.

La vie est toujours là, malgré tous les comptes, toutes les mathématiques et physiques. Et je continue à penser aux autres. Que pourrais-je faire sans un autre, une autre, sans une femme qui

pourrait m'apporter un sandwich ? Je ne peux plus m'alimenter normalement. Un an encore, on me pose une sonde gastrique. Puis, on m'installe une assistance respiratoire. Quoi qu'il m'arrive ou ne m'arrive pas, je suis toujours là. Et je regarde la femme qui m'apporte des sandwiches.

Elle me soigne jour et nuit sans relâche. (Pas Sophia Andréévna, jamais de la vie. Une autre femme, je ne sais pas laquelle.) Est-elle seule ? A-t-elle réussi à trouver une aide-soignante ? Elle se réveille trois, quatre, six fois par nuit pour m'apporter quelque chose, pour essuyer mon visage plein de larmes et de sueur. Elle est à l'écoute de mes besoins (le vase de nuit), de mes envies (en ai-je encore ?), de mes cris. Elle me lave, elle s'occupe des sels de bain. Elle me porte vers la salle de bain, vers ma chambre. Je perds une vingtaine de kilos pour lui faciliter la tâche. Je perds trente kilos pour ne pas avoir mauvaise conscience, pour ne pas aller en enfer. J'y suis déjà, mais il y a un autre enfer. Il n'y a que des enfers autour de nous, à l'intérieur de nos corps, comme je l'ai écrit quelque part. Ce ne sont pas les autres : c'est moi-même.

Elle me porte pour me mettre dans mon fauteuil roulant. Parfois elle tombe ; je tombe aussi. Je perds encore un membre. Un jour, j'oublierai de remercier notre Seigneur pour toutes ces pertes, tous ces gains. Un jour, je perdrai le muscle de la mémoire.

Il faut se débarrasser de la raison. La raison n'a jamais raison. Dès que l'on se met à réfléchir et que l'on se dit : « C'est comme ça et pas autrement », on oublie la voix de Dieu. Et cette voix dit : « C'est autrement. » « Comment autrement ? Comment autrement ? » On pose à Dieu cette question et on dit à la raison, « Tais-toi, idiote déraisonnable. »

C'est l'intuition qui se met en rapport avec Dieu. C'est elle qui Le sent et L'embrasse. Judas a bien fait d'embrasser Jésus, mais il n'aurait pas dû le trahir.

Mes sentiments ont toujours raison. Ils admirent la beauté du monde. Mais la raison dit à mes sentiments : « Ne regardez plus les fleurs, ne les reniflez pas. Pensez à la gloire, à l'argent, à l'immortalité. » Et mes sentiments baissent les bras. Il ne faut jamais baisser les bras, qu'il s'agisse de mes propres bras ou de mes sentiments.

Je n'arrive pas à provoquer en moi un bon sentiment. Des mauvais sentiments, des mauvaises intentions – il y en a partout, dans tous mon corps. Même dans les orteils. Si je pouvais tuer quelqu'un avec le petit orteil, je le ferais avec joie. Il paraît que les lutteurs japonais et chinois le font tout le temps. Quel dommage que je ne sois ni japonais ni chinois. Certes, j'aime la Russie, mais je ne crois pas que j'aie de bons sentiments vis-à-vis de mon pays natal.

Douchenko et Telenko ont produit sur moi une impression que je ne peux pas dire mauvaise, mais non nécessaire. Cela veut dire que je peux vivre sans cette impression. Si cette impression ne

s'était pas produite, j'aurais continué à vivre, comme si de rien n'était. Une impression nécessaire me propulse le long de la route. C'est un messenger de Dieu en Qui tout est nécessaire, inévitable. Et en dehors de Dieu ? Rien n'est en dehors de Dieu. Tout est nécessaire. Et l'impression que Douchenko et Telenko ont produite ? C'est une exception à la règle.

Pas de moindre résistance au départ de la santé. Aucune envie de lui dire « au revoir ». Fous-moi la paix ! Un acteur français a dit : « Je n'ai pas peur de la mort. J'ai peur de devenir grabataire. » Moi, je n'ai peur de rien, de personne, sauf de Dieu et de ma femme. Une déesse *indeed* !, comme disent les Anglais. »

Plus je mange, plus mon âme s'affaiblit. Et mon corps s'affermir, je suppose. En tout cas, je ne peux me passer de la nourriture. J'en conclus ceci : plus mon corps s'affermir, plus mon âme s'affaiblit. Et mes promenades ? Et mon travail dans les champs ? Ces rituels affermissent mon corps, mais j'ai l'impression qu'en même temps ils affermissent mon âme. Comment venir à bout de cette contradiction ? Marcher, marcher, marcher – toute la journée. Et la nuit, dans mon lit je sentirai si mon âme continue à maigrir.

Combien d'âmes avons-nous ? Je sais (j'en suis sûr et certain) que nous avons deux âmes : l'âme inférieure et l'âme supérieure. L'âme inférieure se réjouit des succès matériels, terrestres, tels que la gloire, les possessions. L'âme supérieure danse au ciel. J'ai ces deux âmes, quoique depuis des années je fasse tout pour me débarrasser de l'âme inférieure, mesquine et méchante. Mais j'ai l'impression d'avoir une troisième âme située entre le ciel et la terre. C'est peut-être la seule âme dont je dispose.

J'ai voulu dire « merde » à un salopard, mais je me suis retenu. Le mot « merde » est vulgaire et courroucé : il peut anéantir un être de chair et de sang. Un saint n'emploierait pas ce mot, même en présence du Satan. Et pourtant il faut tout faire pour l'anéantir, ce salopard.

Le monde tout entier, tel que nous le connaissons, sentons, apprécions, désapprouvons et condamnons, est un produit de nos sens. Et tant qu'il reste indissolublement lié à nos sens, il n'est pas nécessaire – il est *dispensable*, comme disent les Anglais. Comment donc croire à la réalité de notre (*biffé*) ? (D'après les commentateurs, Sophia Andréévna a biffé le mot « merde ».)

« Qui est-Il pour les puces ? » En fervent admirateur du Maître Eckhart, Tolstoï affirme que les pierres croient en Dieu. Les puces aussi. Comment voient-elles notre Seigneur ? Sous la forme d'une puce ou d'un homme ?

L'espace aussi bien que le temps – tout cela est construit par moi. Et Dieu ? Il est hors de l'espace, hors du temps. Pas hors de moi, ma parole !

Ce que j'appelle des êtres infiniment petits ne sont nullement plus petits que moi. Le fait que les microbes n'écrivent pas *Guerre et paix* ne signifie rien du tout.

Lorsque la raison apparaît et dit : « Je veux connaître la raison de ce phénomène-ci et de ce phénomène-là », le péché originel arrive au galop. L'homme grimpe sur l'arbre de la connaissance (de l'ignorance !) et en arrache le fruit défendu. Tout est permis, d'après la raison. Et d'après Dostoïevski.

On peut se passer de viande et même de poisson. Mais on continue à en manger, parce que c'est bon. On continue à gagner de l'argent, à en amasser pour s'acheter une nouvelle voiture. On continue à vivre, quoique la vie ne soit pas bonne. Pas autant que l'esturgeon et la grouse.

Pendant un sermon, on peut montrer une rose et en rester là, comme l'a fait Bouddha. Mais il vaut mieux prononcer le mot « amour » : c'est plus efficace. Un seul mot suffit. On peut le répéter trois, quatre fois, car les êtres humains ne sont pas très intelligents et ne comprennent ni les mots ni les idées, si on ne les répète pas.

Et puis la rose pique.

Il faut que la prière soit toujours à portée de la main, à portée de la pensée. Mais voilà le hic : s'agit-il toujours de la même prière ? N'avons-nous pas besoin de plusieurs prières, longues et courtes ? Une prière ne peut s'adapter à tous les circonstances de la vie.

Rien n'est plus drôle que les gens qui prient saint Antoine quand ils constatent une perte de clés et saint Benoît... je ne sais pas pourquoi. De toute façon, il est ridicule de prier Dieu et même un simple saint quand on a perdu un portefeuille. Il n'y a peut-être qu'une prière, une seule. On l'utilise dans les cas limites – à l'approche de la mort, par exemple. Et cette prière-là, il faut l'avoir à portée de la main. Sur la table de nuit.

Le libre arbitre nous permet de recourir à notre volonté pour s'opposer au monde extérieur et au déterminisme. Nous imposons notre volonté à notre guise, à bon escient, et cette imposition est capable de changer le monde. Mais parfois il vaut mieux ne rien changer. Moi, je suis le monde que je représente, et pour rien au monde je ne voudrais que l'on me métamorphose – même dans le bon sens. Personne ne sait où se trouve ce sens, et il ne suffit pas de répéter « bon, bon, bon » pour que nos actes deviennent vertueux.

Plus je me tourne vers ceci et cela, plus je me dis que ce n'est pas la peine de me tourner, de promener mon regard de par le monde. Je suis un arbre sec, mais le monde l'est aussi. Notre devoir se limite à empêcher d'abattre ce monde. Quoique sec et irrémédiablement malade, il est utile à la création et à Dieu. S'il est inutile, Dieu l'abattra sans nous prévenir, sans crier gare. Si vous vous trouvez à proximité de la cime, vous vous écraserez et personne ne pourra ramasser vos os, comme disent mes paysans. Mais si vous êtes près des racines, vous survivrez grâce aux herbes et aux fourmis que vous mangerez, au lieu de crever de faim.

Il y a quelque chose de constant, de permanent dans le monde. Une idée, un objet. L'arbre dont parlent les mythologies. Un arbre renversé, un arbre volant. L'arbre de vie, autrement dit, mais pas autrement senti : un arbre est toujours un arbre. L'arbre de la vie préside à la vie, mais il est sec.

Il y a quelque chose – on ne peut pas le nier. Même si c'est moi, cette chose, il y a moi, un point c'est tout. Même un point suffit pour faire le tout où nous vivons.

Il y a une force que nous ne voyons pas, parce qu'elle est partout et dans toutes les choses. Nous voyons les choses, mais nous ne voyons pas la force. Elle nous porte, elle nous guide. Un aveugle ne voit pas le chien qui le guide à travers le monde.

Il est bon et même vertueux de commencer la journée par une prière. Il est encore plus vertueux de terminer la même journée par la même prière. Que dois-je dire ? « Mon Père qui est aux cieux et sur la terre et en moi. Mon Père, le Mien. » Je le dis, mais je ne dors toujours pas. Et j'ai mal aux jambes, de sorte que mes promenades sont tronquées. C'est comme si je disais MP, MP.

Je lis des livres de mystiques (je ne lis plus d'autres livres), et je suis froissé quand je butte sur des pensées qui ne correspondent pas à ce que je pense, moi. Que dois-je faire ? Ne plus lire ? Déchirer ce moi ?

Il faut accepter ce que les autres pensent, même si leurs pensées, leurs idées vont de travers. Eux aussi, ils vont de travers, et je dois accepter tous leurs travers. C'est ce que j'appelle « ma doctrine de non-violence, non-résistance, non-convergence ».

J'éprouve le grand bienfait de l'oubli. Et pourtant je n'ai pas tout oublié. Je n'ai pas oublié mon corps. Je n'ai pas oublié qu'il est six heures du matin. Je n'ai oublié ni ma femme ni mes enfants. Je n'ai pas oublié mon cheval : il y a quelques jours, je suis tombé de ce cheval. J'ai eu l'impression de tomber du ciel.

D'habitude on dit : « Je suis de mauvaise humeur. » Je le dis aussi parfois, d'autant que je suis presque toujours de mauvaise humeur. Mais la plupart du temps je ne sais pas comment je me sens et

si je sens quelque chose, à l'exception des jours où la douleur est insupportable et je n'arrive même pas à me lever. Par quel moyen pourrais-je connaître mes propres sentiments, mes humeurs, mes hauts et mes bas ? Ni mon âme ni mon cœur ne me renseignent dans ce domaine. Il me faut un objet extérieur – pas Dieu, pour une fois. Il a d'autres choses à faire. Mes haltères. Si j'arrive à les soulever, tout va bien et je suis de bonne humeur. Si non, non. C'est mon corps qui sait comment je me porte. Et il ne soulève pas d'haltères, si je vais mal. Ou il les soulève mal.

Je sais que je dois partir. Comment ? de quelle façon ? L'euthanasie est un départ qui ne crève pas l'écran : Pathé ne filmera pas ma mort ni ma femme qui la guette à l'extérieur de l'izba, collée à la fenêtre. La loi helvète l'autorise. Par conséquent, au lieu de me réfugier dans le désert d'Optina ou ailleurs, dans un autre désert, j'irai à Zurich et je demanderai qu'on me pique. Comme un animal adoré, malade. Je pourrais faire appel à la célèbre association : elle accompagne tous ceux qui veulent mourir dans la dignité, sans être entourés de gens de toute espèce. C'est crapule et compagnie.

Il y a des Occidentaux (et des Orientaux) qui croient que Tolstoï écrivait tout cela pour lui-même. Et pourtant il n'a rien brûlé au cours de la nuit de son départ. Il savait qu'il partait définitivement, mais il n'ignorait pas non plus que la postérité avait besoin de tous ses écrits pour s'instruire et vivre mieux – si possible, éternellement. Il est vrai qu'en lisant ses notes vingt ans plus tard, il aurait pu se dire : « Tiens, il y a vingt ans, je n'arrivais plus à soulever des haltères. Comme si c'était hier ou aujourd'hui. Statu quo. Je suis immortel. » Il aurait pu se dire : « Je suis toujours à Yasnaïa Poliana. Je ne partirai jamais. »

« À l'égard de la postérité, pas d'ostentation », dit Tchouang-tseu. Les haltères sont-elles ~~est-il~~ ostentatoires ? « Dans l'usage de choses, pas de prodigalité. » Les journaux de Tolstoï ? ses notes ? Bien mangé, mal mangé, blanc-manger.

J'aimerais que les Russes comprennent que j'ai tenté d'être utile aux autres. J'aimerais qu'ils comprennent aussi que je n'ai jamais tenté d'être utile à moi-même. Pour être utile aux autres, on doit être inutile à soi-même.

Un arbre sec ne bouge pas, à moins qu'il n'ait envie de tomber. Rien ne bouge. Ce par quoi nous passons n'est ni présent ni passé ni futur, de sorte que nous ne passons pas.

LE CERCLE VICIEUX

À quoi bon partir ? De quel départ peut-on parler ? Tout est déjà là : mon lit de mort, mon lit de résurrection. Encore un utérus, encore un. Il y a neuf utérus autour de moi.

Je pense que (*biffé*).

Je ne crois pas que (*biffé*).

Je crois à (*biffé*) en (*biffé*)

(*biffé*)

On ne peut tout biffer. Une autre forme de suicide. Je dois dire quelque chose. Quoi ?

Je suis soit un arbre sec, soit du champagne brut. Ou les deux. Chaque arbre sec qui se respecte a un creux. On y verse du champagne et le tour est joué.

Promené, malmené. Je me préparais à me suicider. Kouzminski arrive. Il m'en a empêché. De quel droit ? De quel droit ? « Du droit divin », a-t-il répondu.

Je lutte avec le Mal. Je lutte aussi avec le bien, avec *leur* bien qui est le Mal déguisé en bien. Il n'y a rien de pire que le Mal déguisé en bien. Je préfère le Bien déguisé en mal. Pas mal. Satisfait.

La vraie beauté franchit beaucoup d'obstacles. Une belle femme (celle dont la beauté est vraie) demeure belle, malgré la syphilis et le cancer. Et si elle est paralysée, elle est aussi belle qu'une statue grecque.

Boris a dit que le but du monde et de l'humanité est de recruter des anges. Vous les recrutez, vous les nourrissez, vous leur versez une pension. Ils ne disent jamais : « Non, merci. » Ils chutent, purement et simplement. Sous votre nez.

La vie éternelle, on ne la connaît que par ce qui est éternel car le reste nous renseigne sur le temps, ce qui est sans intérêt. Qu'est-ce qui est éternel ? L'amour. Le reste se rapporte au temps, à ses déficiences, à ses négligences, à son ridicule.

S'efforcer de faire le bien est aussi ridicule que le temps et tout ce qui est lié à lui. Par contre, si nous sommes bons, nous le sommes éternellement parce que c'est notre essence et pas la surface des choses. Si nous ne sommes pas éternels, nous ne sommes qu'une chose. Et qu'est-ce qu'une chose ? Pfou et pfouï.

Caligula souhaitait que tous les hommes aient une tête pour pouvoir la leur trancher. Il ne comprenait pas, ne voyait pas l'étendue du problème. Tous les hommes peuvent avoir une tête, mais pour pouvoir la trancher à *tous* les hommes, il faut avoir affaire à la multiplicité : à une centaine de millions de cous. Il s'agit d'une forêt de cous au-dessus desquels s'élance une tête. Comment trancher tous ces cous ? Il faudrait avoir une bombe atomique. Sous la main.

Je voulais passer un savon à Irina. Puis je me suis ravisé pour ne pas trahir l'enseignement de Bouddha et des soufis. Je me suis retenu et, le jour suivant, je l'ai fait en riant. J'ai dit ce que j'avais voulu dire la veille, mais j'ai fait semblant de plaisanter. Et tout le monde a ri. Je ne sais pas si c'est bien ou non. Mais j'ai été bon et cela, je le sais.

Il fallait nourrir une dizaine de paysans. Ils voulaient de la vodka, comme s'ils ne pouvaient rien manger sans boire. Je ne leur ai rien donné car je n'allais pas bien.

Toutes mes idées sont claires et grandioses, mais dès que je commence à écrire, tout s'obscurcit. Je n'arrive pas à décrire le brouillard que je trouve sous mes yeux. À quoi bon décrire un brouillard, *anyway* ? Je ne suis pas Rembrandt et je ne veux pas l'être. Je suis un vieillard et je veux être clair, sinon je ne serai même pas un vieillard. Je serai quoi ?

Natasha a peur d'une grossesse. Moi aussi, j'ai peur de sa grossesse. Pourquoi mettre au monde un vivant, encore un ? dans un monde mort ? Pour le ranimer peut-être. Pour le ressusciter. Je ne crois pas à la résurrection. Je crois à la foi. Croirais-je à la Croix ? J'ai déjà écrit à ce sujet. Lisez mes livres et laissez-moi tranquille. S'il vous plaît, ne violez pas ma tombe. Que feriez-vous de mes os ? Vos chiens meurent-ils de faim ? Croiriez-vous que mes os soient capables d'offrir l'éternité ?

IV

On frappe à la porte. Que ce soit un régime totalitaire ou la *Cinquième* de Beethoven, cela signifie : la mort. On frappe à la porte ; un voisin à la recherche d'une aspirine. On vit toujours. On est un peu déçu : on s'est trompé.

On dit : « C'est un cauchemar. » Mais l'absence de cauchemars est encore plus cauchemardesque. On peut s'appuyer sur les cauchemars. On peut les décrire, les haïr, mettre en garde les autres. Que pourrait-on mettre à la place des cauchemars ?

La baleine est un symbole bien connu. C'est dans ses entrailles que les saints et les prophètes passent leur temps avant de rejoindre la terre ferme et se mettre en route ou au travail. D'habitude, ils en sortent seuls parce qu'ils sont sûrs d'eux-mêmes et ne sont pas sûrs des compagnons virtuels. Il y a un prophète qui a quitté le ventre de la baleine en compagnie de sa famille. Il s'ennuyait dans les ténèbres et sa famille l'a rejoint pour lui tenir compagnie et prévenir un geste irréparable. Certes, dans le monde religieux, la mort n'existe pas : il n'y a que des baleines et leur ventre, leur estomac ; et des plages où les ressortissants des baleines bronzent avant de s'attaquer au Mal, au profit du Bien.

À mon avis, il faut y enfermer tous les morts. (Y : le ventre d'une baleine.) Et puis on prend un énorme couteau et tous les morts rejoignent les vivants, au lieu de faire de beaux rêves.

Comment obtenir la grande perfection avec un minimum des moyens ? On prend une boîte d'allumettes et on la met sur une table. Ce n'est pas parfait car la table ne l'est pas. Alors, on lance la boîte en l'air et on lui dit, calmement, sans insistance : « Suspend ton vol. » La boîte suspend son vol et demeure suspendue en plein air. L'air est parfait : on a tout fait pour en éliminer les molécules de la pollution. Mais cette fois on fait attention à la boîte, à son imperfection. On l'ouvre et on voit qu'il y a trop d'allumettes dans son for intérieur. Le for intérieur lui-même n'est pas parfait : il est trop for pour que l'on puisse le voir clairement et éventuellement remettre les choses en ordre.

On en sort une allumette, on la lance et ~~puis~~ elle suspend son vol. Il y a une allumette en plein ciel. N'est-ce pas la perfection par excellence ? Les experts disent : « Non. Il faut embraser les cieux. »

Spinoza parle des passions tristes. Je suis triste, mais pas passionné. C'est à cause de cela, à cause du manque de passions que je suis doublement triste. Quand on a des passions, quelle que soit leur teneur, on ne peut être complètement triste. On se dit que l'on vit toujours, qu'on est aussi romantique que Werther. Son amour était triste, étant donné son dénouement. Puisqu'on vit et qu'on ne se suicide pas, il vaut mieux avoir une passion. De ce point de vue, chaque passion est joyeuse. Et si l'on me demande de décrire cet état d'âme, je dis : « Écoutez *L'isle joyeuse* de Debussy. »

VOLTE-FACE

« Le président fait volte-face. » Les autres courent, s'envolent, volent, atterrissent. Moi, j'aimerais faire volte-face. Pas pour retourner dans le ventre de ma mère, contrairement à ce que l'on dit d'habitude. (Il ne pense qu'au ventre de sa mère.) Revenir au point de départ, si tant est qu'il existe. S'il fallait définir ma position idéologique, cosmique et métaphysique, je dirais que je suis créationniste. Parce que si la Création a lieu (au lieu de chimpanzés de toutes sortes), je peux me placer avant la Création – à moins deux, trois ou quatre. Si l'on parle de moi (ce qui n'arrive plus jamais) en disant : « C'est un zéro », je dis : « Non, non, non. Je suis moins cinq. »

APPELATION CONTRÔLÉE

Nous appelons mal ce que nous redoutons et avons en aversion. Et si nous n'avons rien en aversion ? si nous ne redoutons rien ? Le mal devient ce que nous n'appelons pas.

LE BOUCHER

Le monde entier est fou. Il débloque, il radote. On n'en prend qu'une partie. On dit : « Seigneur, coupe-moi une tranche de ce monde que je ne supporte pas. C'est trop. Voilà. »

UN HAÏKU

C'est le corps qui produit le mal.

C'est l'esprit qui produit le mal.

Rien ne le produit. Ni personne.

On ne peut pas être en extase du matin au soir. On se concentre, on recule, et souvent on recule pour ne pas mieux sauter : on recule pour reculer. Quand les choses sérieuses se mettent à l'ordre du jour, il faut savoir les accueillir, s'abandonner à leur venue, comme une femme s'abandonne à un homme. L'homme qui s'abandonne aux choses sérieuses et aux mères mérite le titre de sage.

J'aimais entretenir mes hôtes de mes échecs qui me permettaient de critiquer le monde et ses habitants. Mes échecs deviennent de plus en plus rares. Mes succès sautent aux yeux. Il serait indécent de critiquer le monde dans ces circonstances. C'est moi que je commence à critiquer. Les applaudissements et les éloges me disent que je suis devenu temporaire, que l'éternité s'en va à grands pas. C'est l'absence de cris et de félicitations qui nous signale la présence de l'éternité, de l'immortalité, de la mythologie.

Quand les autres ne vous comprennent pas, vous vous dites que leur avis ne comptent pas du tout. Dès qu'ils se mettent à vous comprendre, vous vous rendez compte que vous ne comprenez plus

ce que vous faites. Seule l'incompréhension peut être universelle. Il est grisant de ne pas comprendre ce que l'on fait.

Il faut avoir confiance en soi, sinon on risque de pourrir dans son lit. Mais il ne faut surtout pas prendre le mot « confiance » au sérieux.

Vous faites confiance aux médecins et ils vous guérissent. Vous faites confiance à la police et voilà que l'on glisse une bombe dans votre boîte aux lettres. X et Y sont dignes de votre confiance. Z ne l'est pas.

Nous sommes en présence des autres. Notre présence dénote les limites de notre confiance.

On ne peut fausser compagnie à tout le monde, tout le temps. On finit par se fausser compagnie à soi-même, ce que l'on fait parfois en espérant atteindre le nirvana.

Si l'on veut se défaire de l'amour que l'on porte à une femme, on se dit : « Elle n'est ni la Vierge Marie ni la Belle Hélène. » Si l'on veut se défaire de l'amour que l'on porte à un homme, on se dit : « Après tout, il n'est pas Dieu. » Si l'on veut devenir athée, on se dit : « Dieu n'est ni homme ni femme. »

On peut croire et affirmer que Dieu ne nous aime pas. Peut-on en conclure qu'Il nous est infidèle ?

On se demande de temps à autre où il faut s'arrêter. On bouge sans cesse, même si l'on ne bouge pas. Le temps bouge, les autres bougent, on est bousculé sans le savoir. Où faut-il s'arrêter ? Les enfants crient aux autres enfants : « Arrête, arrête », mais rien ne s'arrête, sauf les bus, les trams. Et encore.

On se console de ses défaites, des humiliations subies dans la jeunesse, dans la vieillesse. On se console en se disant : « Il y en aura d'autres. »

Dans les films, on voit souvent un homme ou une femme qui se dit : « C'est la fin. » Et puis ce personnage voit un papillon ou une fourmi (ce regard peut durer cinq minutes), se lève et commence une nouvelle vie. Il serait plus amusant de se dire : « C'est la fin », en voyant une fourmi.

Nous nous vantons, nous nous vantons. Et si quelqu'un nous le reproche, nous répondons : « Nous nous entraînons à prodiguer des louanges aux autres. »

Les femmes aiment les hommes qui gardent leurs distances et partent au moment où la victoire est à leur portée.

EXERCICE DE STYLE

Les réalistes disent : « Je vois le mal sur terre. » Les maximalistes disent : « Je vois le mal dans l'univers. » Les minimalistes disent : « Je vois le mal dans mon cœur. » Tout cela n'a rien à voir avec les religions et les préceptes de Bouddha.

Mon journal de séducteur doit s'achever un jour.

IL N'Y A RIEN À DIRE

Trois hommes se font face. Ils se disent : « Imbécile. » « Imbécile toi-même. » « Imbécile. » « Imbécile toi-même. » D'habitude, on vous décrit ce genre de situation pour vous demander : « Pensez-vous qu'il y ait un homme intelligent dans cette compagnie ? » Il y a un imbécile qui suit le principe « œil pour œil ». Il dit : « Imbécile toi-même » pour ne pas demeurer en reste. Le second dit : « Imbécile toi-même », parce qu'il croit que ceux à qui il le dit en tiendront compte et feront de leur mieux pour devenir intelligents. Le troisième parle aux deux autres parce qu'il croit que de toute façon, il n'y a rien à faire, quoi qu'on dise. Mais il est plus poli de répondre à ceux qui vous parlent.

Tous les jours, on se pose la question : « Pourquoi ? » Et presque tous les jours on répond : « Pourquoi pas. » À la fin il ne reste que « pourquoi » ou « pas ». Ou les deux – c'est la meilleure solution.

Si j'avais su que la vie en Occident – et partout ailleurs – deviendrait ce qu'elle est devenue, j'aurais bu mille et une bouteilles de vodka en l'espace d'une année.

On ne regarde que son visage juché sur un piédestal.

Assis dans son confessionnal, un prêtre dit : « Vous êtes tombé bien bas. » « Et pourtant je vous entends », répond le pécheur.

MANQUE DE COMMUNICATION

Autrefois, il suffisait de froncer le sourcil pour que l'on parle de la colère des cieux. A présent on jette des bombes et les migrants envahissent les pays plus ou moins prospères. Mais le déluge n'a pas lieu.

En sortant, je me suis attardé devant une photo de la Vierge.

L'amour participe à l'équilibre du monde, à condition de ne pas le déséquilibrer. La sagesse ne va pas plus loin. On ne sait toujours pas à quoi correspond l'équilibre ou le déséquilibre. Une tempête compense le beau temps. Il n'y a rien de plus déséquilibré que le bonheur sans nuages.

CULTE

Quand on est vierge, on est la Vierge, quoi qu'il arrive, quel que soit le nombre d'amants que l'on reçoit chez soi et ailleurs.

Il y a sans doute une révolution latente au cœur de cette journée ordinaire : ni mon âme ni mon corps ne supportent la vie que je mène actuellement. C'est elle qui me mène à la baguette, la vieille bique.

Autrefois, je disais à tout le monde que j'étais doué pour le bonheur.

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME

LA JOURNALISTE : Il paraît que vous battez les femmes.

L'ACTEUR : J'en ai giflé quelques unes.

LA JOURNALISTE : Vous les avez battues à mort, paraît-il.

L'ACTEUR : Que voulez-vous ? Sans arrêt elles tendaient l'autre joue.

MÉDITATION ÉROTIQUE (JAPONAISE)

« D'une main, j'effleurai la théière de faïence. » On médite sur le comportement de l'autre main.

MÉDITATION ÉROTIQUE (INDIENNE)

« La pesée des seins l'écrase. » On médite d'abord sur les seins, sur leur forme, sur leur puissance. Ensuite on les pèse. Puis on visualise l'écrasement en détail et au ralenti.

L'ART DE MAUDIRE

Maudire, ce n'est pas facile. Il faut s'y entraîner. On commence par les moustiques, on passe aux mouches.

Le monde n'a pu être créé que par un être joyeux. Le monde n'a pu être créé que par un être malheureux. Le monde n'a pu être créé. (La dernière version est due à un être joyeux.)

Cette lutte pour la reconnaissance m'épuise et m'empoisonne bien plus que les faux bonds des bonnes femmes de tout bord.

Je fais semblant de voir quelque chose. Je fais semblant d'entendre quelque chose. Je ne dis pas : « Je fais semblant de vivre. » Il faut éviter les remarques lourdingues.

« Les grandes tendances qui façonnent le monde ne devraient-elles pas façonner vos investissements ? » Je préfère perdre de l'argent.

Quand je lis au sujet de la souffrance de la naissance, de la souffrance de la connaissance, de la souffrance de la souffrance j'ai envie de suivre un régime alimentaire.

Même un échange de propos où rien ne filtre à part la marchandise exposée sur un comptoir vous fait sentir la vie différemment, comme si on y ajoutait une mélodie sans relation avec ce qui la précède – un « épisode » au milieu d'un « développement ».

Les Manichéens appelaient la colère la « racine de l'arbre de mort ». La mort ne dure pas, et par conséquent on ne la sent pas, ce qui veut dire que ce n'est pas la peine d'en avoir peur. Par ailleurs, la mort est née au moment de notre naissance, et elle nous accompagne tout le long de la route.

Je crois que j'ai toujours été en colère. C'est la colère douce que je préfère : à quoi bon casser la vaisselle ? Elle est une des racines de mes œuvres, de mes humeurs. (L'autre est le rire.) Dans les œuvres de Bosch nous regardons avant tout l'enfer : nous sommes fatigués des sourires béats et des ailes angéliques (mais pas des cuisses).

LA SYPHILIS (UNE HISTOIRE RUSSE)

Premier stade : le nez se putréfie. Deuxième stade : l'herbe jaunit sur la tombe. Troisième stade : les dents du portrait tombent. In fine : le cadre du portrait se pulvérise.

Notre existence, pourquoi n'obéit-elle pas à des règles ?

Tout peut nuire à autrui. Quoique vous fassiez nuit soit à son état mental, soit à son corps. Vous ne lui parlez pas de sa mort prochaine. Vous lui dites que sa maladie n'est pas mortelle. « C'est pour cela que la mort est toute proche », répond-il. Vous êtes trop humain. Il est de mauvaise humeur. Il devient hystérique et ses contorsions vous obligent à lui dire la vérité. Les contorsions cessent, mais il renonce aux médicaments qui parsèment son drap et même sa couverture. À quoi bon ?

Vous écrivez un chef d'œuvre. Il se met en colère, il vous critique, il se ridiculise, il tombe malade et vous apprenez que l'origine de sa mort réside dans votre style.

C'est vous qui tombez malade. Chaque jour, il vous apporte des oranges. Il se ruine.

LA JOCONDE MOUSTACHUE

Vous raisonnez de travers, vous entendez de travers. Mais vos travers n'ont aucune influence sur votre sourire. C'est d'elle que l'on parle dans les salons. On dit que ce sourire atteste votre pureté, votre bonté et votre simplicité.

C'est mon visage, il n'y a que lui. Mes jambes ne comptent pas. Elles vagabondent à volonté. Mon visage est là, même s'il n'y a aucun miroir en face. Il y a des catastrophes, des révolutions. Mon visage encaisse tout sans modifier aucun de ses traits. Il est exposé dans un musée. On lui ajoute une barbe et je deviens un poisson.

On ne se connaît pas. Vous pensez que vous êtes incapable d'excéder la mesure. Un jour vous vous arrêtez devant un miroir, vous regardez votre reflet dans les yeux et vous mourez de rire.

Je ramasse et porte un homme frigorifié. Je le réchauffe dans mon bain et il part. Il dégouline et me reproche de l'avoir privé de son emploi : Le Bonhomme de Neige.

Écrire tout ce qui me passe par la tête, par le corps. C'était mon rêve d'autrefois. Non, ce rêve ne dure que depuis trois jours à peu près. Peut-on dire « à peu près » quand il s'agit de trois jours, d'un souvenir plus court que n'importe quelle mémoire ?

PARADIS SUR TERRE

On dit que les hommes sont les propres artisans de leurs malheurs. On oublie les bonheurs, comme si l'on ne pouvait en construire une dizaine tous les jours, tous les mois. Sait-on à quelle tâche on s'attelle quand on se met à sa table, on regarde une feuille blanche et on prend un stylo pour y tracer une figure géométrique ? On se dit que le bonheur est inaccessible, sinon la terre se porterait à merveille ; sinon l'humanité n'aurait jamais connu le mot « écologie ». Mais il vaut mieux construire quelque chose que se tourner les pouces. En tout cas, Faust le pensait à la fin de sa vie.

Vous tracez donc une figure géométrique qui s'appelle « Malheur 3 ». Il y a des individus qui trichent. Leur désir de réussir les pousse vers les sommets de l'ineptie : paradis sur terre, éternité, eudémonisme. Ils appellent leur dessin « Bonheur 6 » et se mettent au travail. Peu à peu, les contours d'un malheur apparaissent et se précisent. Les constructeurs reconnaissent à présent ce qu'ils font, à quoi ils dépensent leur énergie. Mais ils persévèrent pour ne pas demeurer oisifs, bons à rien.

La construction du « Bonheur 6 » touche à sa fin. C'est fini. Ils regardent leur création et se disent avec fierté : « Quel beau malheur ! »

On voit une trace laissée par une chaussure. On crie : « Au voleur ! » Un chien poursuit la trace et rattrape l'homme à qui appartient la chaussure. On l'accuse du vol. Lentement, posément, il enlève sa chaussure, la montre à ses poursuivants et dit : « Voici ma chaussure. Ce n'est pas la trace que votre chien a sentie. Cette trace n'est pas moi non plus. » Il laisse tomber la chaussure et dit : « Cette chaussure ne m'appartient même pas. Que voulez-vous de moi ? »

Écrire tout ce qui me passe par la tête, sans corriger, sans intervenir. Ma « petite musique » ne sera ni petite ni musicale. Les pensées n'ont rien de musical.

SAGESSE SANS PEINE

On ignore tout et tous. Mais si l'on reconnaît que l'on est ignorant, on n'est pas un grand ignorant. Si l'on reconnaît que l'on est petit ignorant, on n'est plus un petit ignorant. On n'est plus ignorant du tout. C'est ainsi que l'on peut acquérir des connaissances et la sagesse la plus étendue.

Je ne sais que faire de mes textes, de mon passé, de tous les avenir qui s'offrent à moi sans retenue.

L'HOMME À L'OUÏE FINE N'ENTEND PAS L'AUTRE

On s'adapte sans cesse aux variations changeantes. En voici un exemple : un pianiste qui joue *Les Variations Goldberg* s'adapte à chaque variation tout en demeurant le même pianiste. Mais il y a des pianistes qui disent le contraire. « Ce sont les variations qui s'adaptent à nous », prétendent-ils. On écoute le chef d'œuvre de Bach et l'on oublie les pianistes. On oublie Bach.

LA COURBE NATURELLE NE PROVIENT D'AUCUN CROCHET

Deux amoureux sont étendus sur le lit. On a l'impression qu'ils sont unis tout naturellement. Ils n'ont besoin ni de laque ni de colle. Puis l'état de choses s'assombrit et la tension pousse ses racines. La femme dit : « Je ne t'aime plus. Je te quitte. » L'homme se lève, ouvre une armoire, prend une corde et attache la femme au lit. La courbe artificielle provient d'un crochet.

Trop de voitures, pas assez de parkings. Et chaque paysage fourmille de photographes qui vous marchent sur les pieds. Vous regagnez vos pénates. À l'aide de plantes et de pierres, vous représentez un paysage. Installé au milieu du salon, ce spectacle vous procure une vraie jouissance.

Las de cette jouissance, à l'aide de plantes et de pierres, de feu et d'eau, vous construisez la terre. La vue de votre terre provoque une extase.

Vous vous construisez vous-même. Vous entrez dans le coma.

Vous présentez votre personnalité tantôt en surface, tantôt en profondeur. Tantôt vous critiquez Poutine et tous ce que les Russes fabriquent quelque part, tantôt vous discourez sur Spinoza et Leibniz. Tantôt vous faites une grande déclaration d'amour qui englobe l'humanité entière, tantôt vous dites tout bas : « Après moi le déluge. » Vous descendez encore et dites : « Pendant moi le déluge. »

Je ne crois pas que les secrets de ma famille ont eu une influence décisive sur mon inconscient et, par son intermédiaire, sur ma vie. Je serais même prêt à nier la présence de cette notion freudienne dans mon for intérieur, si la phrase du paragraphe que j'ai lu et souligné dans *L'œuvre complète de Tchouang-tseu* n'était pas à l'origine de mon état actuel.

Dans ce paragraphe il est question d'un arbre dont les branches courbes et tordues « ne peuvent être taillées en faitage et en poutres ». Son tronc noueux et crevassé « ne peut servir à fabriquer des cercueils ». Si on le sent, on devient fou. Si on lèche ses feuilles, la bouche devient une plaie béante. « Ah ! l'homme divin, lui aussi, n'est que bois inutilisable. » On ne me sent pas, on ne me lèche pas. Serais-je aussi inutilisable que l'arbre de Tchouang-tseu ? En tout cas, il vaut mieux ne pas me lécher.

Peut-on éprouver la nécessité de pleurer ? Même si vous assistez à l'enterrement de votre mère, vous n'êtes pas obligé de pleurer. Qui plus est, il vaut mieux ne pas pleurer. Les autres vous comprendront. Ils diront : « Les grandes douleurs sont muettes. » Et si vous pleurez, quelqu'un dira : « Il n'éprouve qu'une toute petite douleur. » Il n'est pas nécessaire de pleurer, sauf si les larmes vous soulagent ou si elles accompagnent votre rire. Vous pouvez aussi pleurer de joie. Vous devez en éprouver la nécessité. Il faut que la larme de joie devienne facile.

L'APPRENTISSAGE DU TAO

« Verser sans jamais remplir. » Rien de plus facile : vous prenez un seau, vous y faites un trou et vous versez de l'eau dans le seau. « Puiser sans jamais épuiser. » Le seau ne vous est plus d'aucune utilité ; ni votre baignoire, d'ailleurs. Vous prenez un train, vous descendez dans une station balnéaire, vous achetez une tasse et vous faites de votre mieux pour vider la mer. Vous ne savez pas pourquoi aucun succès ne couronne vos efforts. Voilà ce qu'on appelle « Cacher la lumière ».

Si vous avez une bougie, elle peut vous épargner les ennuis d'un voyage. Vous l'allumez et vous la cachez dans une penderie.

MÉTAMORPHOSES

La nuit dernière, j'ai rêvé d'un arbre. J'étais juché sur une branche de cet arbre. Je tremblais de peur. Alors, je me suis dit qu'un singe n'aurait pas peur dans la situation où je me trouvais. Et je suis devenu un singe. Puis j'ai vu un groupe d'hommes qui portaient une cage. Quelques minutes plus tard, la porte de cette cage s'est mise à se refermer sur moi. Quelques mois plus tard, vers sept heures du matin, je suis devenu Kafka.

Je ne suis pas toujours sincère dans mes rêves. Lorsque je parle de mon indifférence à l'égard des actes ordinaires, tels que « lancer » et « attraper », je ne prends pas en considération les jeux entamés avec ma chatte. Les balles volent à travers les appartements et les jardins. J'attrape ma chatte au vol durant un saut périlleux qu'elle effectue en quittant mon lit ou son perchoir : souvent, elle essaie de se sauver. Les rêves où elle figure à ma place dans un hôpital quelconque me font de la peine bien plus que mes propres misères.

Y a-t-il vraiment une distinction entre le succès et l'échec ? Si vous êtes célèbre, les gens vous applaudissent. Si tout ce que vous faites se solde par un échec, personne n'applaudit et on vous tourne le dos. On peut toujours dire : « Je préfère les échecs parce que j'adore le silence et les dos sont toujours plus beaux que les visages. Même le dos d'un bossu est préférable au visage de Clark Gable. »

Les ratés parlent toujours du silence. Certains ratés parlent de la musique dont l'origine est le silence. Les meilleurs des ratés ne parlent pas. Ce sont eux qui triomphent.

On peut commenter ce qui se passe. Il vaut mieux ne pas le contester. Si vous contestez quelque chose, cela veut dire que vous comprenez cette chose et que vous savez comment la supprimer ou l'améliorer. Dans un commentaire, vous pouvez toujours dire que vous ne comprenez rien, et l'on vous louera pour votre modestie.

SAUF ERREUR DE MA PART

On sait que « connaître » n'est pas « connaître ». Et même ce savoir, si infinitésimal soit-il, et aussi un « non-savoir ». Il est facile de faire savoir ce que vous pensez à tel ou tel sujet. Vous mettez soit « /ne », soit « non/ » un peu partout.

La folie est toujours là, et je ne connais pas la géographie de ma folie ; ni son agenda, son histoire. Quand a-t-elle commencé ?

LES HORREURS DE LA CENSURE

La libido réprimée débouche sur des guerres – sur celle où sévit Malbrough, entre autres. Dans la chanson soviétique, pourtant, Malbrough se consacre d'abord à un acte sexuel, ce qui prouve que les Soviétiques ne connaissaient pas le livre de Marcuse *Eros et civilisation*.

Un cadavre nous exhibe la mort. Un prêtre parle de la résurrection. Tout deux ont raison, tout deux ont tort. Seule l'église où se déroule les funérailles a raison ; ou plutôt une des icônes.

Un poussin pépie, un orateur parle et fait des gestes qui coupent l'air et le monde en mille morceaux. Le poussin diffère-t-il de l'orateur ? En quoi s'en distingue-t-il ? Il ne coupe rien en mille morceaux.

Un goujat et une précieuse ridicule se résorbent dans l'unité originelle. Tout être n'a ni début ni milieu ni fin ni après-fin : il se résorbe dans l'unité originelle. Et l'unité originelle se résorbe dans l'unité originelle. Laquelle est originelle ?

OENOLOGUES

Les sages suprêmes estiment qu'il n'y a rien à l'origine de l'univers. Les sages moyens croient que l'univers possède une appellation d'origine. Les sages sauvages prétendent que l'univers se vante d'une appellation d'origine contrôlée.

Accomplir sans savoir pourquoi, voilà le Tao. Accomplir tout en sachant pourquoi, voilà le christianisme. Accomplir sans accomplir, voilà le nirvana. Le suprême accomplissement de la démocratie : savoir sans savoir.

Tchouang tseu et Houai-nan tseu mentionnent quelques-uns des thèmes de l'ascèse naturiste. Il est recommandé d'imiter la danse des oiseaux quand ils étirent leurs ailes, ou des ours quand ils se dandinent en tendant le cou vers le Ciel. Je suis un oiseau, un ours et un tigre et j'étire mes ailes, mes pattes, mes os. Je reste au fond de mon lit.

À L'ORIGINE DES BROUILLES

C'est le résultat qui compte, pas l'intention. Je l'ai dit trente-six fois, et je suis prêt à réitérer cette formule. Et pourtant j'ai mes réserves à présent. Elles reflètent le processus qui me mène inexorablement à la rupture d'avec des amis. Tout commence doucement : on vous demande une petite faveur. La faveur est petite ; vous le constatez et vous y consentez, pour donner un coup de main à vos amis ou à ceux qui prétendent à ce titre. Encouragés par votre affabilité, les prétendants vous demandent ensuite une faveur de taille moyenne. Vous vous dites que cette nouvelle faveur est plus grande que la première, mais que cela reste toujours dans les limites du raisonnable, et vous l'accordez sur le champ. Les faveurs que lesdits prétendants continuent à solliciter grandissent à vue d'œil, parce que vous leur prêtez la vie. Et puis tout s'arrête : vous n'avez aucune envie de vous aventurer dans le domaine de l'irraisonnable. L'opinion publique pointe vers vous un index accusateur. Vous avez refusé, vous avez laissé tombé, vous avez rompu, et ainsi de suite.

À la toute première demande, les sages répondent : « Non, désolé. » Les sages évitent des engrenages. Les prétendants reculent en se disant : « C'est un homme digne et réfléchi. »

« La bienveillance qui s'obstine est incomplète, dit Tsouang-tseu. La bienveillance suprême exclut toute bienveillance partielle. Quiconque pratique avec excès la bonté et la justice, lesquelles proviennent pourtant des cinq viscères de l'homme, dépasse la norme de la vertu authentique. » (Le foie, le cœur, la rate, les poumons et les reins forment les cinq viscères de l'homme.)

« Tous les êtres et moi-même ne font qu'un. » Tous les sages prononcent cette phrase. Moi, je sursaute en l'entendant. Pour ressentir mon épouvante, il suffit d'écouter un accord. Tchaïkovski, *La Pathétique*, le premier mouvement, le début du développement.

Les sages nous disent que les choses extérieures ne contiennent aucun atome du certain, aucune molécule du nécessaire. C'est une conviction intérieure qu'ils partagent avec les non-initiés. Ils n'ont pas l'air de comprendre qu'en parlant ils extériorisent leur sagesse. C'est pour cela qu'un vrai sage leur tourne le dos en disant : « On ne saurait trouver dans les choses extérieures rien de certain ni de nécessaire. »

LE SUPERFLU EST NÉCESSAIRE

Plus on possède, plus on est possédé par ce que l'on possède : objets, faux besoins. Avidé de liberté, on se débarrasse de tout ce qui n'est pas nécessaire. On est possédé par la non-nécessité. Dans le sillage d'Akhmatova : « Je ne peux me passer du superflu. Je l'aime par-dessus tout. » Il faut, par conséquent, saisir la différence entre le superflu et le non-nécessaire.

Les sages se retirent pour ne pas se salir. Autrefois on pouvait se retirer dans sa cabane. À présent on a recours à l'électricité, à l'eau courante, au mazout. Tout cela tombe en panne et nécessite des réparations. On se salit au contact de factures, d'ordinateurs. Même les déserts n'existent plus. Il y a toujours quelques Lawrence d'Arabie dans les déserts. Et quelques puits de pétrole.

Celui qui a confiance en lui peut garder cette confiance toute sa vie, à condition de ne pas se rendre compte qu'il est indigne de confiance.

LE LEXIQUE DES MORTS

Les morts ne disent pas « en haut, en bas ». Ils disent « vautours, vers ». Ils ne disent pas « la droite, la gauche ». Ils disent « les démons droitiers, les démons gauchers ». Ils ne disent pas « la mort ». Ils disent « la vie ».

Les gens sincères ne peuvent agir sur autrui. Nous ne sommes sensibles qu'aux pub.

En 1974, j'ai définitivement quitté ma patrie. En 1976, un Belge m'a dit : « J'étudie le russe. Dans quelques années, vous oublierez votre langue maternelle. Moi, je la parlerai couramment. » Je n'ai toujours pas oublié le russe. J'oublie la langue des vivants.

L'ÉPREUVE DE L'UNITÉ

Le contrat social nous dit qu'il faut délimiter la part de chacun. Et puis on nous dit que nous formons un tout indissoluble, une sorte d'unité à toute épreuve. Si l'on délimite la part de chacun, qu'en restera-t-il ?

Un faux enseignement amène les hommes à l'inconscience de la mort. Une vraie doctrine les amène à l'inconscience de la vie.

« Tout ce qui s'aiguise sera émoussé. » On n'aiguise plus rien, même pas ses épigrammes. On n'écrit plus rien. Et on ne coupe plus rien – ni pain ni légumes.

UN ÉPIGRAMME ÉMOUSSÉ

Cette star est nue : elle ne porte pas de vêtements.

Vos paroles manquent le but. Cela n'a pas d'importance : il n'y a pas de but, d'après les sages, d'après les images qui ne montrent que visages et paysages.

Les paroles demeurent.

LE BONHEURS DES INCONNUS

Le but du Tao : que personne ne vous approuve ni ne vous blâme. Vous vous barricadez dans votre cabane de bambou. Vous survivez grâce aux herbes et aux fruits. Et puis, un jour, vous écoutez votre répondeur et le premier message vous dit : « Je vous approuve. »

« Les choses apparaîtront telles qu'elles sont. » Et si elles ne sont pas ? Elles apparaîtront telles qu'elles ne sont pas.

On communique avec l'âme de l'univers. Faut-il en même temps toucher les corps qui sont partout ?

Comment voir l'univers dans un grain de poussière ? Les mystiques le voient dans un rayon de lumière. Mais un grain de poussière ? Comment le charger de cette mission ? On écrit : « Un grain de poussière, etc. »

On est censé renaître spirituellement et même physiquement. On parle une autre langue ; on oublie la sienne. Si l'on veut devenir encore plus petit, encore plus pauvre d'esprit, on médite sur un vêtement qui rétrécit au lavage.

Stupidité, petitesse, manque de délicatesse, de dignité. On les tolère au nom de la démocratie. Et les maladies ? N'auraient-elles pas le droit d'exprimer leur opinion sur la vie humaine ?

LA CHANSON D'UN SOLITAIRE

L'infiniment grand n'a pas de dehors.

Je n'ai ni murs ni jardin ni plantes.

J'ai un moi, deux mois, trois mois.

J'ai cinq et six et sept et neuf.

FRAGMENT D'UN DISCOURS D'ADIEU

Chers membres du golf,

C'est avec regret que je m'adresse à vous pour la dernière fois. En effet, je quitte le golf définitivement, après avoir passé trois années heureuses parmi vous et mes assistants qui m'ont tous aidé à créer une atmosphère que l'on pourrait appeler un hédonisme sans faille. Elle correspond au gai savoir de Nietzsche qui nous débarrasse des passions tristes de Spinoza. Constamment j'ai senti cette gaîté et l'absence de tristesse qui se traduit souvent par l'amabilité spontanée, par un sourire. À la cuisine aussi bien qu'ailleurs, j'ai toujours trouvé un bonheur sans lequel il n'y pas de musique dans nos conversations, ni dans nos gestes, ni dans nos projets. Je n'aurais jamais quitté cet endroit qui m'a accueilli avec beaucoup de chaleur, si je n'avais pas l'intention de me consacrer entièrement à ma vocation, au magnétisme.

Tel un psychanalyste, parfois le téléviseur est capable de soigner notre indifférence. Mais il y a des moments où nous sommes indifférents à notre indifférence.

L'ÉTERNEL RETOUR

C'est le combat d'une vie et l'aventure doit continuer. L'aventure expire, le combat rend les armes, et l'on se retrouve sans ressources à côté d'une source.

On peut être plus fin qu'un autre, plus fin que tous les autres. Et puis on crée Dieu et l'on se dit qu'Il est plus fin que tout ce que l'on invente. On n'invente pas Dieu. Il s'impose de Lui-même – pourvu que l'on soit assez fin pour Le voir, le sentir, le nourrir.

On se fatigue des bonnes choses, de la beauté des arts et des corps, des cantiques paradisiaques. Seule la guérilla de Satan ne se lassera jamais de la haine qu'elle voue à Dieu.

Mieux vaut Internet que la mort. On peut mettre en marche un ordinateur. Et son signal résonne dans l'air, tandis que les morts sont silencieux. Même Hamlet est silencieux, sans parler du fantôme de son père. D'ailleurs, les ordinateurs cherchent à se faire bien voir des vivants. Ils répondent à leurs questions. Et ils leur parlent de temps à autre. Et ils les réconfortent. Et ils jouent avec eux, à toutes sortes de jeux. Même les jeux érotiques ne sont pas exclus. Bien au contraire.

CANDIDAT AU SUICIDE

Je n'ai pas peur de la mort, de l'évaporation finale. Mais j'ai toujours été superstitieux. Depuis mon enfance. Les chats noirs, les chiens blancs. J'ai tenu les doigts croisés durant des années. Je peux à peine les bouger. Bien sûr, c'est sans importance maintenant.

Je ne me croiserai plus jamais les doigts.

UN GROSSIER PERSONNAGE

Il ne se donne même pas la peine de dire : « Navré. Je ne suis pas en mesure de vous aider. *Better luck next time !* »

On fait hardiment des sottises et on en est fier. Les sottises offrent plus de joie que des maximes de La Rochefoucauld, d'autant qu'elles sont définitives. « Les vieux fous sont plus fous que les jeunes. » Les jeunes ne méritent pas le titre de fou. Par conséquent, ils ne prennent pas part au concours de la vie. Ils sont jeunes. Moi, je suis vieux. Je suis moins fou que les jeunes et Nietzsche. Et je ne suis ni plus humain ni trop humain ni zéro humain. Je suis l'Inhumaine qu'un film français montre au grand jour, au petit jour, à pas de jour du tout.

Si vous dites à quelqu'un : « Vous êtes nul dans le domaine des arts », votre interlocuteur sourira et comprendra qu'il ne faut plus jamais toucher soit au pinceau, soit à la plume. À condition que vous le disiez d'une manière agréable.

LE BON MOT

Si on vous dit : « Le monde est créé pour les râleurs, pas pour le bonheur », vous vous sentirez heureux, ne serait-ce que l'espace d'un instant.

Il y a le « moi », le « soi » et « l'autrui ». Il ne faut pas confondre le moi avec le soi. Par contre vous pouvez confondre le soi et l'autrui car leur union s'appelle soit l'amitié, soit la fraternité, soit

l'amour. Dans ce dernier cas, votre choix sera toujours bon, selon Cicéron, la Révolution française et Jésus Christ.

Vous dites : « Soit », et vous vous retirez du monde.

Post scriptum

On termine une œuvre (ou l'œuvre de sa vie) à cause de la fatigue. On en a assez des virgules qui manquent. Non, c'est le point final qui manque. L'œuvre est achevée, parfaite. Pas trop humaine, pas peu humaine. Elle flotte dans les airs.